Supplément aux Mémoires de
L'Académie des Sciences,
Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse
Volume 180, 19e série – Tome IV

1918
La Grande Guerre dans le Sud-Ouest
Devoir(s) de mémoire

Année académique 2017-2018

En 1ère de couverture, un diplôme et des médailles comme il en existe, soigneusement exposés sous verre dans une pièce de la maison, dans des centaines de milliers de foyers en France.

« La guerre est l'art de tuer en grand et de faire avec gloire ce qui, fait en petit conduit à la potence »

Jean-Henri FABRE, 1915.

Avant-propos

Il y a quatre ans, l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse (AdSIBL) marquait le début des commémorations du centenaire de la guerre de 14-18 en éditant le livret [1], dans lequel étaient publiées cinq contributions originales de la part de confrères de l'Académie. Depuis, nous avons pu nous remémorer, mois après mois, que dis-je, presque semaine après semaine, avec un décalage de 100 ans, tous les événements importants de cette guerre : les batailles, les changements de commandement, les évolutions politiques, les tentatives d'arrêt et les offres de paix, l'entrée en guerre de nouveaux états (dont les Etats-Unis d'Amérique au printemps 1917), la révolution en Russie (en octobre 1917), etc. Ce fut, de mon point de vue, une excellente chose que de se réapproprier tout ce pan de notre histoire, d'autant qu'il a durablement marqué le 20ème siècle, c'est-à-dire toute notre vie à nous. Après l'intensité des commémorations en fin 2013 et 2014, un rythme de croisière s'est instauré, avec des pointes au moment des grandes batailles comme celle de Verdun, du Chemin des Dames, de l'entrée en guerre des Etats-Unis… Avec la fin de l'année 2018, c'est la commémoration de l'armistice mettant fin aux combats de cette terrible guerre qui nous occupe, je n'ose parler de la victoire finale, car il m'est difficile de parler de victoire quand le pays a perdu des millions de jeunes sur les champs de bataille.

Après ces quatre années de commémoration, c'est aussi l'occasion de rendre hommage à toutes ces initiatives, tous ces travaux menés au sein des villages, par des associations culturelles, des foyers ruraux, des bénévoles, pour faire revivre les souvenirs de la guerre de 14-18 au sein de leur village et, surtout, honorer la mémoire des poilus issus de ces villages. Elles furent nombreuses ces commémorations, de formats divers (expositions, collectes de souvenirs écrits, publications), souvent menées par de simples concitoyens. Nous en avons visité plusieurs, chaque fois qu'une occasion se présentait dans la région. Puissent ces travaux et les documents qui en ont resulté rester dans la mémoire collective et être présentés dans les écoles dans un souci de devoir de mémoire envers les futures générations.

Après nous, dont la guerre de 14-18 est, en grande majorité, « celle de nos grands-pères », la mémoire de 14-18 entrera dans l'Histoire comme, par exemple, la guerre de 1870 l'a été pour nos générations. Nous sommes en effet les derniers à avoir vu, côtoyé, parfois écouté des anciens combattants de 14-18. Malheureusement, le 20ème siècle nous donnera d'autres occasions de commémoration de guerre avec : la deuxième guerre mondiale de 39-45, puis les guerres coloniales dont la guerre d'Algérie si présente encore dans les esprits des octogénaires de nos jours.

La fin des commémorations cette année est aussi l'occasion de nous poser à nouveau ces questions qui nous taraudent depuis longtemps. La première est : Comment se fait-il que des dirigeants, des populations entières, se soient lancés en 1914 dans cette guère suicidaire en Europe ? Certes, les causes, déclencheurs et enchaînements des faits sont bien établis et connus… mais enfin, nous étions au début du 20ème siècle, pas à une époque préhistorique ou moyenâgeuse, les gens avaient un minimum d'éducation et de sens de la vie humaine… Une deuxième serait : Comment, après juste quelques mois de batailles en 1914, ayant eu déjà à déplorer des centaines de milliers de morts, les dirigeants, militaires ou hommes politiques, ne se sont pas dit : Stop ! nous sommes dans une pente suicidaire, arrêtons le massacre, et mettons-nous autour d'une table de négociations… Certes, il y a eu au cours de la période 1914-1918 des tentatives de paix, ou plutôt des négociations secrètes, mais elles le furent seulement à partir de l'année 1916… Nous étions déjà rendus à la bataille de Verdun… Le pape Benoît XV, le président W. Wilson, des dignitaires de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie ont bien entamé des démarches pour mettre fin au conflit, mais l'intransigeance, le jusqu'au-boutisme des uns et des autres ont rapidement annulé ces initiatives.

Des historiens se sont lancés, y compris récemment, à considérer des uchronies, genre qui repose sur le principe de la réécriture de l'Histoire à partir de la modification d'un événement du passé : Et si le conflit était resté localisé à la Serbie et l'Autriche-Hongrie ? Et si les allemands avaient gagné une des batailles décisives (Marne, Verdun, etc.) ? Et si les Etats-Unis étaient restés neutres en 1917 ? [2, pages 14-1], bref, et si… ça s'était passé autrement ? Autant de questions difficiles… ou plutôt faciles, car il n'y a pas de réponses véritables et que chaque historien expert peut imaginer un ou des scénarios. Pour notre part, nous nous posons toujours cette question : Et si cette première guerre mondiale n'avait, tout simplement, pas eu lieu ?… Où en serions-nous aujourd'hui ? Où en serait l'Europe ? Un test, tout personnel, auquel nous nous sommes livrés est le suivant. Nous avons consulté la liste des lauréats des Prix Nobel, de 1901 à 1913, pendant treize années donc, en Physique, Chimie, Physiologie ou Médecine, Littérature, Paix… Dans la

liste de plus de soixante-dix lauréats, seuls quatre échappent à l'Europe (l'indien R.Tagore en 1913 (Littérature), l'américain A.Michelson en 1907 (Physique), les américains T. Roosevelt en 1906 et E.Root en 1912 (Paix)), c'est dire la prééminence de ce continent à l'époque !… On sait combien et comment les choses ont changé à cet égard au cours du 20ème siècle, et la première guerre mondiale en a été à la fois le détonateur et la source de multiples « bombes à retardement ».

Le fascicule que nous présentons ici comporte 5 contributions, comme celui de 2013-2014 auquel il fait écho ([1]). Nous avons fait le choix, au sein de l'Académie, de privilégier plutôt la deuxième partie de la guerre et ses premières conséquences, et la région dite du « Grand Sud-Ouest ». Les textes présentés sont tous originaux, inédits, parfois très personnels. Les contributeurs sont trois membres de l'AdSIBL de Toulouse, plus deux invités extérieurs dont nous connaissions les travaux. Voyons pour chacune d'entre elles, un résumé de leur teneur.

Germain, Michel et Nicole Sicard : « *L'attaque du Mont Cornillet en mai 1917* ».
La relation de Michel et Germain Sicard avec Laurent Sicard, personnage principal de cet article, est encore plus proche que celle évoquée communément de nos jours, puis qu'il s'agit de leur père ! En mai 1917, un des épisodes les plus atroces de la guerre de 14-18 se déroulait dans ladite Champagne Pouilleuse, la « tragédie du Mont Cornillet ». Nous avons ici un témoin direct, Laurent Sicard, écrivant régulièrement des lettres à sa famille, à sa mère. Son émouvante et dure narration de la prise du Mont Cornillet est sensiblement différente des documents officiels ; elle fournit une documentation précieuse à l'historiographie de la première guerre mondiale.

Françoise BESSON : « *Les mariés de l'an 14 à Toulouse. Une histoire simple pour raconter la guerre* »
Du mariage juste avant le début de la guerre en 1914 jusqu'au retour du mari du front en 1919, cette histoire familiale pyrénéenne toute simple raconte un peu cette terrible guerre, du silence assourdissant de la mort jusqu'au silence de l'amour et de la vie. Sont évoquées de manière originale et personnelle le rôle des transmissions pendant la guerre, la relation épistolaire avec la famille à l'arrière, la confection d'objets d'art sur le front à partir du petit matériel de guerre sur place.

Pierre ALQUIER : *« La grippe espagnole à Toulouse en 1918-1919 »*
La grippe espagnole ou « Grande Tueuse », en voilà un acteur important de l'année 1918, en « duo diabolique » avec la guerre ! Elle est aujourd'hui considérée comme un des évènements les plus dramatiques de l'histoire médicale, et les traces mémorielles en sont encore vivaces dans bien des familles du Grand Sud-Ouest. L'objectif du présent article est essentiellement l'étude de cette grippe espagnole dans notre ville, Toulouse. Elle est précédée de la présentation de la pandémie grippale de 1918-1919 dans un contexte général. Pour étayer son travail, l'auteur a consulté diverses sources : ouvrages d'époque, archives, journaux médicaux et régionaux, publications médicales.

Jean-Baptiste HIRIART-URRUTY : *« Traces de la guerre de 14-18 dans le Grand Sud-Ouest à travers quelques personnages »*
Par le biais de quelques personnages du monde ses arts, du sport, de la politique, tous liés au Grand Sud-Ouest, nous montrons comment la première guerre mondiale a pu affecter les trajectoires de vies des hommes au début du vingtième siècle, comment les événements de la guerre ont eu des conséquences durables après la fin de la guerre, et les traces laissées par ces faits et personnages y compris de nos jours.
La présentation est faite sous forme de « vignettes » historiques indépendantes, allant d'un domaine à l'autre (arts, sports, politique), chacune illustrant un ou plusieurs des points annoncés au-dessus.

Beñat ÇUBURU-ITHOROTZ : *« Le 11 novembre 1921 à Hasparren »*
Dans l'immédiat après-guerre, à travers l'exemple de l'érection du monument aux morts à Hasparren (Pays basque) sont illustrées les volontés et les difficultés inhérentes à cette entreprise : un désir fort de perpétuer la mémoire des morts à la guerre de la commune, la difficulté à trouver des financements (d'où l'appel à la diaspora basque en Amérique latine), le contournement de certaines consignes ministérielles comme celle interdisant les signes religieux sur les monuments.
En 1922, les deux tiers des communes ont déjà inauguré leurs monuments aux morts. Au final, 95% des communes en durent dotées… Ces cicatrices mémorielles sont encore bien visibles dans nos villages.

Avec ces deux fascicules, celui de 2013-2014 ([1]) et celui-ci, de 2017-2018, l'AdSIBL de Toulouse a voulu marquer à sa façon la commémoration de cet incroyable « bifurcation de l'Histoire » que fut la guerre de 1914-1918, profitant de l'intérêt et de l'expertise de ses membres et de leurs invités. Le sujet n'est certes pas clos ; dès la signature du traité de Paix officiel en 1919, il a fallu « préparer la paix sur la durée en Europe », objectif qui, on le sait, ne fut pas atteint. Quoi qu'il en soit, cette guerre du début du 20ème siècle « nous a

changés » ([3]), pour reprendre le titre d'une publication récente, et donc nos trajectoires et destins personnels.

1. *1914. Le choc de la guerre dans le Sud-Ouest. Avant et après*. Supplément aux Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse, Volume 176, 19ème série- Tome IV (Année académique 2013-2014). Téléchargeable à : http://academie-sciences-lettres-toulouse.fr/wp-content/uploads/2017/08/AdSIBL-oct2014-total.pdf
2. *20 uchronies militaires. Et si… ça s'était passé autrement ?* Revue Guerres & Histoire. Hors-série N°3 (novembre 2017).
3. *1918, Comment la guerre nous a changés.* Revue L'Histoire, numéro spécial de juillet-août 2018.

Pour l'AdSIBL de Toulouse,
J.-B. HIRIART-URRUTY, coordinateur
(Année académique 2017-2018)

« Depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. »

Jean GIONO, 1934.

L'ATTAQUE DU MONT CORNILLET EN MAI 1917

Par Germain, Michel et Nicole SICARD[1]

Laurent Sicard, âgé de 20 ans en 1914, étudiant en médecine à Toulouse, a été mobilisé au 417ème régiment d'infanterie formé dans la région. Il a été envoyé au front dans l'Aisne comme infirmier puis comme médecin auxiliaire en mai 1915, et enfin comme aide major en 1917. Muni d'un appareil de photo portable, un « *vest pocket Kodak* », d'un format 4,5 x 6, il a immortalisé bien des aspects de la vie au front. Il a rassemblé ces photos dans un album en indiquant les lieux où elles ont été prises. Elles ont ensuite été conservées précieusement dans la famille.

Au printemps 1999, nous nous sommes rendus dans la région soissonnaise à la recherche des lieux où Laurent a vécu, munis de l'album de photographies. Nous avons retrouvé beaucoup de ces villages ainsi que des panneaux aux carrefours dans les bois, des tranchées et des restes d'abris. Nous y avons rencontré Marc Pamart, membre de l'Association « Soissonnais 14-18 », et une exposition fut présentée à partir de ces documents au château de Vic-sur-Aisne avec un livret « *L. Sicard, médecin photographe dans les tranchées du Soissonnais* ».

Laurent a été muté au 1er régiment de zouaves dans les monts de Champagne où il a participé à la prise du mont Cornillet en mai 1917. Il a été blessé, cité deux fois à l'ordre du régiment, décoré de la croix de guerre 1914-1918. Les six cents lettres qu'il avait presque quotidiennement envoyées à ses parents, ainsi que ses six carnets tenus régulièrement avec de nombreux croquis des tranchées, dessins et aquarelles, ont constitué un précieux document. Une synthèse a été publiée dans un livre abondamment illustré (référence ci-dessous). Récemment réédité il est disponible chez les auteurs

---

[1] Michel Sicard est professeur honoraire de l'université Paul Sabatier de Toulouse, et secrétaire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Nicole Sicard est son épouse ; Germain Sicard (1928-2016) est son frère, qui fut également membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

(Michel et Nicole Sicard, 43 rue Bonnat 31400 Toulouse). L'épisode de la prise du mont Cornillet fait partie de cet ouvrage.

G. Sicard, *Un médecin toulousain. Des tranchées de l'Aisne aux monts de Champagne (1915-1918).* Association « Soissonnais 14-18 » (2015)

L'attaque du Mont Cornillet par les zouaves (mai 1917)

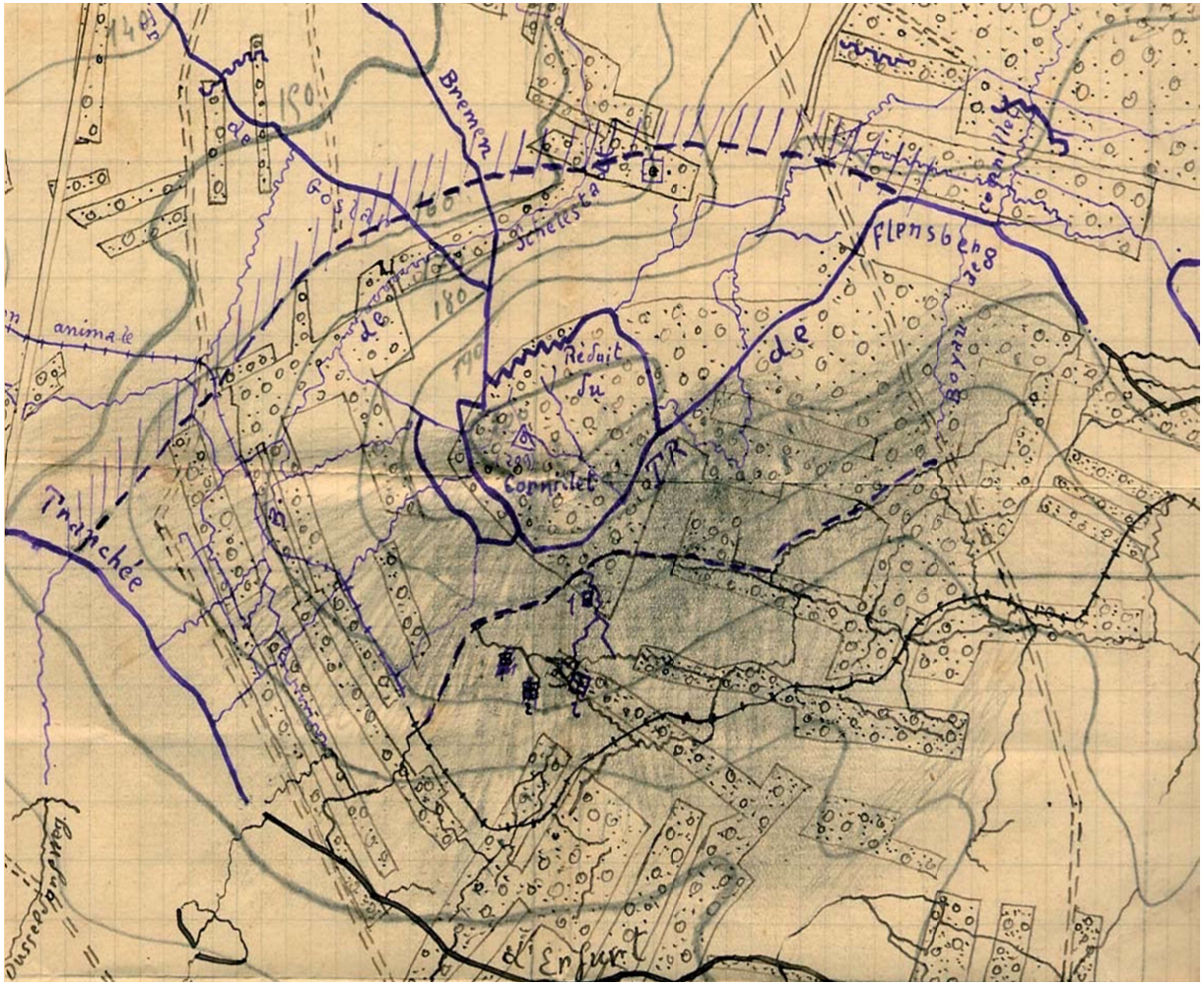
L'attaque du Mont Cornillet par le 1er régiment de marche de zouaves auquel appartient Laurent Sicard comme médecin sous-aide major, a constitué pour ce dernier l'épreuve la plus dure de ses années au front, comme il l'écrira dans ses carnets et lettres. Dans l'ordre de la représentation des réalités de la guerre, la comparaison des documents officiels et des lettres de celui qui a été au milieu des combats, permet de mesurer la distance entre les réalités de la guerre et l'image notablement édulcorée que Laurent s'applique à donner à sa mère. La documentation officielle est constituée par le journal de marche du régiment, consulté aux archives de l'armée à Vincennes d'une part, et d'autre part un article solidement documenté publié dans l'Illustration du 4 août 1917.

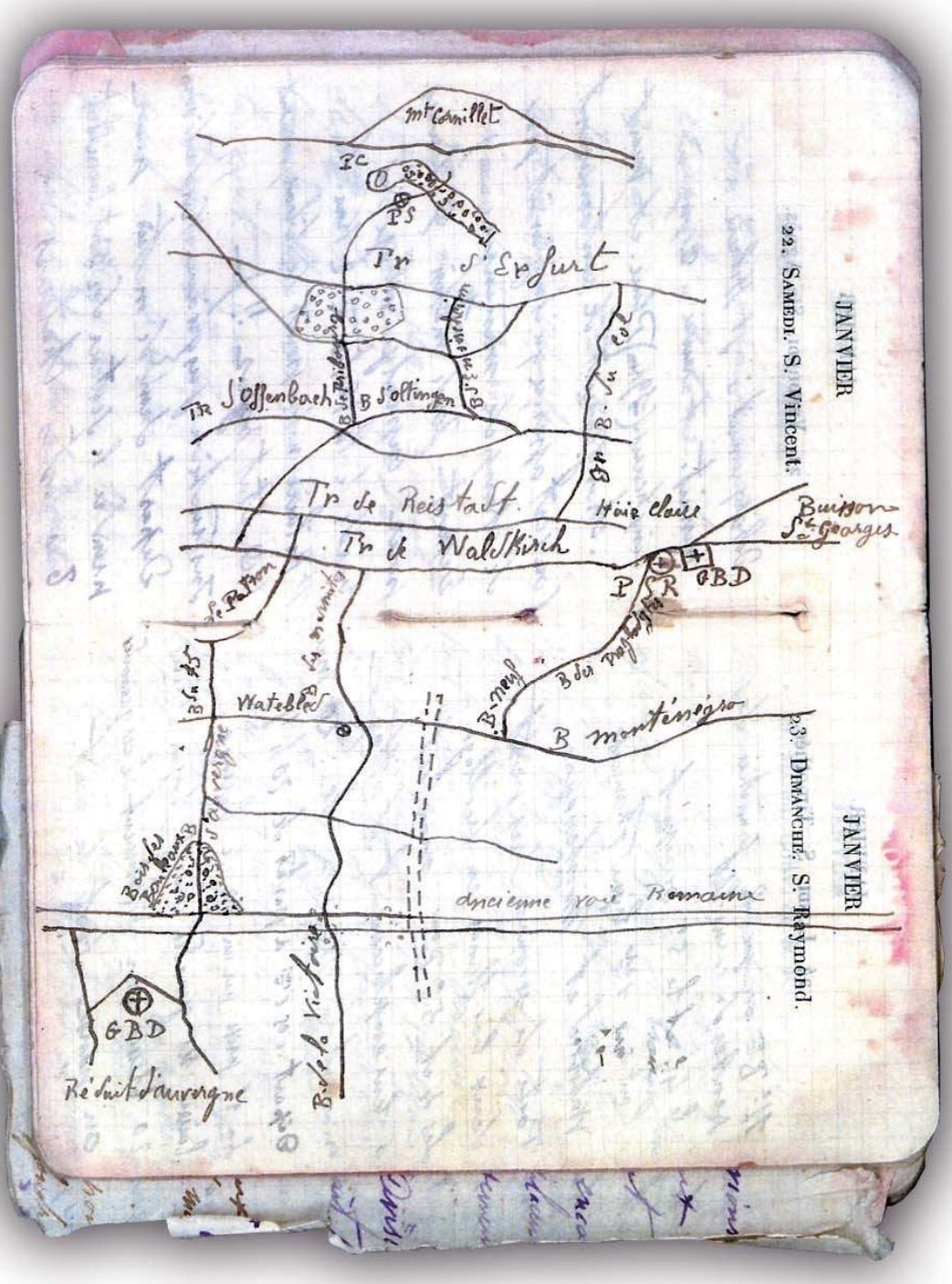
La conquête du Mont Cornillet par les zouaves s'intègre dans une offensive plus importante dite « bataille des monts de Champagne », pour la conquête de hauteurs qui dominaient les plaines de Champagne. Il s'agit d'une dernière phase de l'offensive désastreuse, dite « du Chemin des Dames », organisée par le général Nivelle qui fut limogé et remplacé par le général Pétain. Le gouvernement anglais avait exigé des troupes françaises qu'elles fassent un dernier effort. L'article précité de *l'Illustration* expose clairement l'objectif de cette bataille des monts de Champagne ou du « massif de Moronvilliers ».

Depuis la bataille de la Marne, les allemands occupaient une série de hauteurs couronnées d'observatoires depuis l'Hartmanwillerkopft (Alsace) jusqu'à Notre Dame de Lorette en Flandre en passant par le massif de Moronvilliers à l'est de Reims. Le commandement français lancera des attaques coûteuses en hommes pour récupérer ces points forts. Le massif de Moronvilliers, situé de 20 à 30 kilomètres à l'est de Reims, était composé d'une dizaine de collines en forme de taupinière dominant la plaine de Reims, avec vue jusqu'au camp de Mourmelon et au camp de Châlons. En outre, ce massif aurait pu constituer pour les allemands une excellente base de départ pour une offensive sur Reims et Châlons. Le

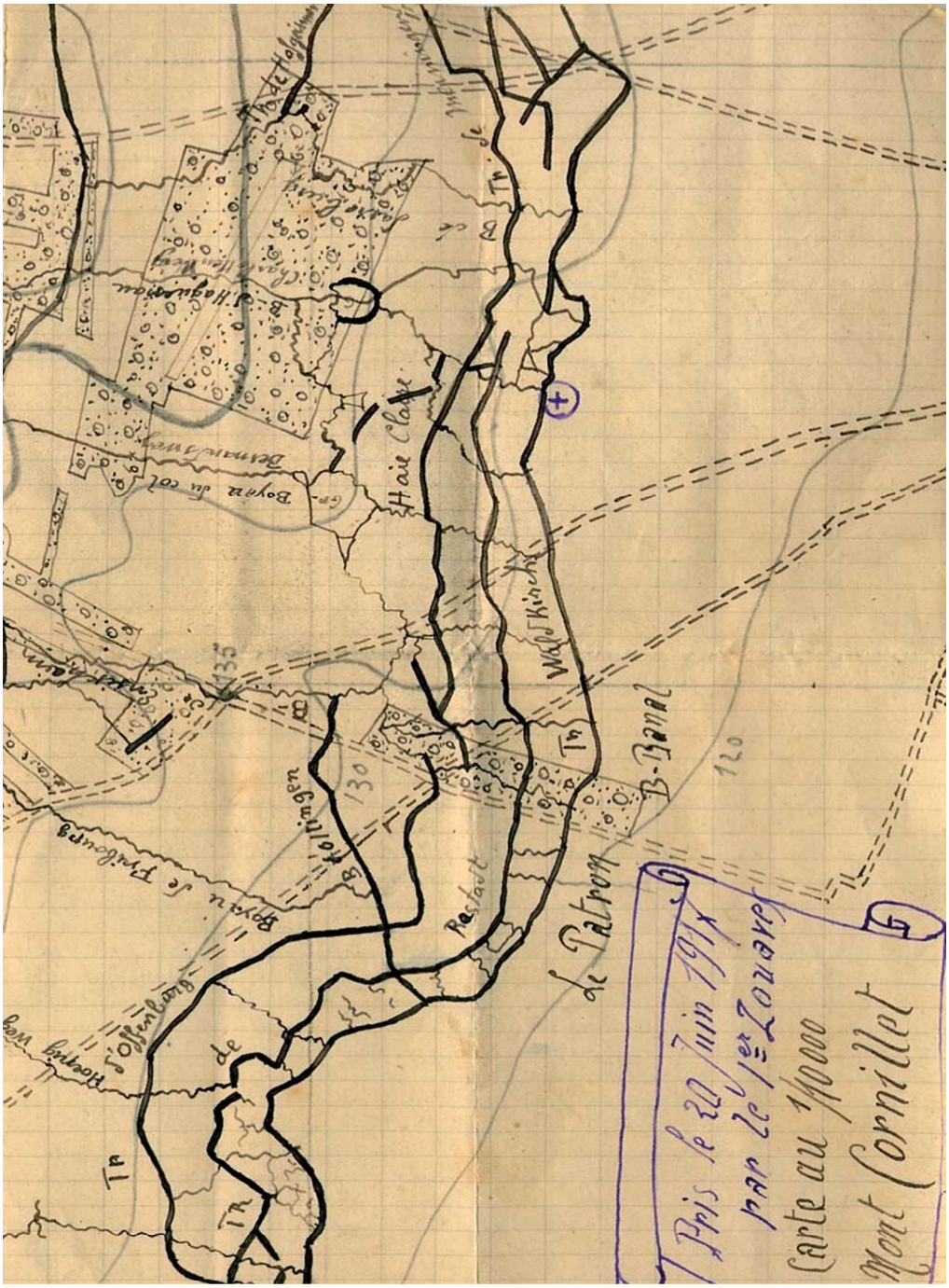
mont Cornillet lui-même, le plus proche de Reims de cet ensemble, s'élève à 209 mètres soit 100 mètres au-dessus de la plaine. Il est flanqué sur sa droite par le mont Blond. Un croquis du carnet de Laurent Sicard correspondant à cette période comporte une vue sommaire de ces deux montagnes. Depuis septembre 1914, les allemands avaient eu le temps de fortifier puissamment cette ligne de hauteurs. Leur défense comprenait en première ligne un enchevêtrement de tranchées reliées par des boyaux et soutenues par des fortins bétonnés. Il y avait ensuite une seconde ligne de tranchées près du sommet. Des nids de mitrailleuses complétaient la défense. D'autres fortifications étaient situées à contre pente et par conséquent difficiles à atteindre par l'artillerie française. Deux tunnels composés chacun de plusieurs galeries avaient été creusés très profond sous le mont Cornillet. Ces galeries abritaient les troupes destinées à réaliser les contre-attaques contre les français. Chacun de ces tunnels pouvait contenir plusieurs bataillons. Quatre divisions allemandes tenaient ce secteur du front.

Les attaques françaises seront bien organisées après des préparations d'artillerie courtes et violentes. Le commandement allemand s'attendait à une offensive mais sans savoir exactement où elle aurait lieu. L'attaque française retardée par le mauvais temps, débute le 17 avril. Elle permet de conquérir une partie des sommets de cette montagne mais les violentes contre-attaques allemandes récupèrent une partie du terrain perdu notamment le mont Cornillet. Le commandement de l'armée pour en finir, décide de faire appel au 1er régiment de Zouaves pour consolider les positions françaises par la conquête définitive de ce fameux mont.


Bremen
Flensberg
Redoute
Tranchée
d'Erfurt



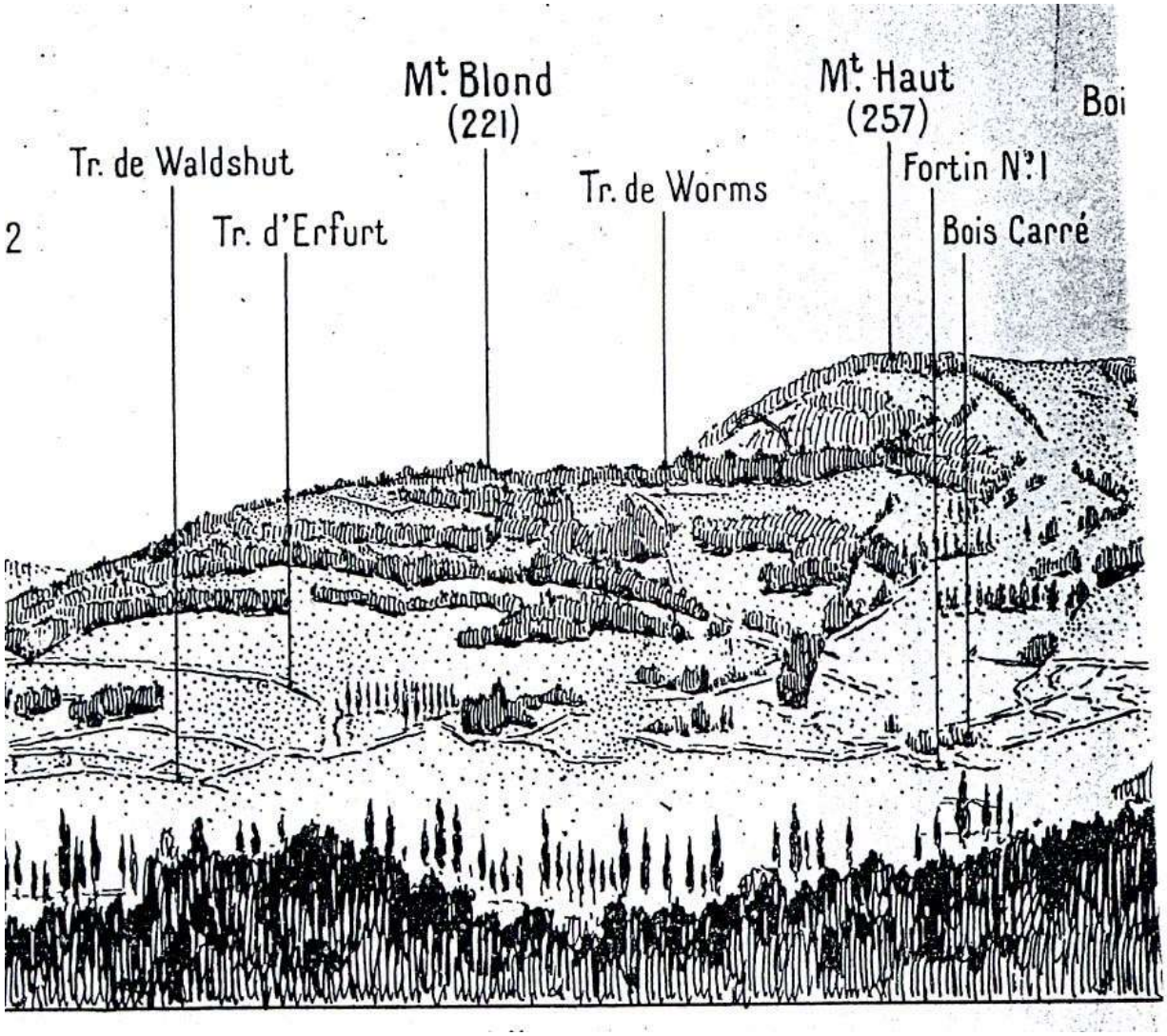
Plan des tranchées (tr) et postes de secours (ps) au Mont Cornillet



Plan du Mont Cornillet (2 photos)

Le régiment des zouaves se met en place dans la ligne de tranchée française dans la nuit du 19 au 20 mai. Le régiment fixe son dispositif d'attaque. Les 3ème et 4ème bataillons en première ligne d'attaque, le 5ème bataillon (celui de Laurent Sicard) en réserve de régiment. L'artillerie française engage au petit jour une violente préparation d'artillerie qui culmine à la mi-journée. C'est au cours de cette préparation qu'un obus de 400 atteindra le tunnel à l'intersection de deux galeries provoquant un éboulement mortel pour les allemands.

Croquis du Mont Cornillet (d'après l'Illustration du 4 août 1917)



A 13h30 un soldat allemand apparaît, se rend, indiquant que la garnison prisonnière dans le tunnel est en train d'être asphyxiée par les gaz. A 14h30, une trentaine de soldats allemands conduits par un sous-officier portant un drapeau blanc se rend et demande des secours pour leurs camarades emmurés. A 16h30, l'attaque française se déroule comme prévu. La distance de la ligne de départ (la tranchée française de première ligne) au sommet du mont Cornillet est d'environ 2000 mètres sur un terrain en forte pente, entièrement à découvert. Les zouaves progressent en vagues successives, alignés comme à la parade. Ils sont accueillis par l'artillerie et les mitrailleuses qui sont restées en position au mont Blond alors que sur le mont Cornillet lui-même, il y a peu de réaction. A 16h 55, le sommet du Cornillet est atteint. Les soldats nettoient les derniers nids de résistance à la grenade et à la baïonnette puis ils descendent la contrepente à la recherche des entrées du fameux tunnel. Le régiment ou plutôt ce qui en reste, organise le terrain conquis et établit des liaisons avec les régiments voisins qui occupent les autres hauteurs.

Le régiment sera félicité par le général de division, cité à l'ordre de l'armée et recevra la fourragère pour son héroïsme. Il a perdu la moitié de ses effectifs, tués ou blessés. Les hommes finissent par découvrir, à contre pente, les entrées des tunnels allemands pour constater que tous les soldats allemands sont morts asphyxiés, à part un survivant. On dénombrera 600 cadavres. Ils ne seront exhumés et enterrés en cimetière allemand qu'en 1974.

Pour ce qui est de Laurent Sicard, il a été cité à l'ordre de la division le 13 juin 1917 par le général Joba : « médecin auxiliaire de haute valeur morale ; très dévoué ; se faisant particulièrement remarquer par son zèle et son courage. Durant la période du 16 au 24 mai 1917, a contribué largement par son courage au bon fonctionnement du service médical de son bataillon dans des conditions extrêmement pénibles et dangereuses, dans une zone violemment battue par les tirs des batteries ennemies. A été pris sous l'éboulement du blockhaus où était agencé son poste de secours. Bien que fortement contusionné, a continué son service auprès des blessés, refusant de se faire évacuer. »

Telles sont les informations officielles sur la prise du mont Cornillet. L'article de *l'Illustration* du 4 août 1917, comporte un plan très clair de l'opération, complété par des photos prises au moment des combats et des croquis en perspective.

Une seconde source d'information est constituée par le carnet de route de Laurent Sicard lui-même pour cette période de 1917. On y retrouve les données déjà évoquées avec les précisions d'un témoin oculaire qui voit les détails de l'opération, comme Fabrice pour la bataille de Waterloo.

« *Le 5 mai, ordre de départ pour Gondreville puis pour Aigny-sur-Marne à 14 kilomètres de Châlons. Pluie et vent. Changement de cantonnement (On s'est aperçu qu'il n'y avait pas de champ de manœuvre). Départ jeudi matin pour Couperly, au bord de la Velse (O Etat-Major !!) Instruction jusqu'au vendredi soir. Départ samedi matin pour prendre le secteur du mont Cornillet. Très grande chaleur. Les 4ème et 5ème bataillons occupent l'ancienne première ligne française. Tranchées Waterbled et Montenegro. Poste de secours très petit : 2 bas-flancs en treillage. Ces 2 bataillons montent à leur emplacement d'attaque, en avant du 11ème bataillon (en soutien). Le 20 mai, départ des compagnies à partir de 20h30. La 18ème compagnie, prise par un tir de barrage, laisse ses grenades dans le boyau ; d'où 20 blessés par éclatement de ces grenades. On panse toute la nuit. Nous partons à 5h du matin. Le major, Monsieur Calmels devant, avec deux infirmiers et une équipe de brancardiers. Moi après, avec un infirmier, le cycliste, les G.B.D. Les boches tirent sur notre droite mais tout se passe très bien. On arrive sans encombre au poste de secours de première ligne, à 100 mètres de la tranchée de départ, dans le bois 38. Abri boisé de 2m sur 2, fait dans un entonnoir de 3m de haut en rondins et terre. On s'installe dans le poste avec le personnel. On panse en arrivant les blessés légers. Il fait un temps superbe : beau soleil. Les boches déclenchent un tir de barrage qui passe au-dessus. Notre artillerie pilonne sans discontinuer. C'est un enfer. A 4h25, départ de l'attaque. Deux heures après, la position est enlevée. Nous apercevons le drapeau lancé par l'avion de la division. Les boches bombardent avec furie. Nous sommes dans un très mauvais coin, à l'intersection de deux boyaux et notre abri reçoit continuellement des 105 et des 150. Dans la nuit, 2 obus pénètrent dans la porte de l'abri et le font sauter. Par miracle, aucun blessé. Nous sommes enterrés. On se met immédiatement à dégager l'entrée. On n'arrête pas de faire des pansements. Les boches contre attaquent dans la nuit et la matinée cinq fois. Ils sont repoussés. On a fait sauter les entrées des tunnels et on a rempli ces derniers de liquide enflammé. Il restait dedans 2 bataillons boches !! Quelle grillade !*

Le bombardement recommence à midi. A 5h, nous évacuons le poste en toute hâte, il a été atteint encore par une dizaine de 150. Nous courons par petits groupes vers l'abri bétonné du colonel. Là, ça va. La nuit est plus calme ; la matinée suivante également. C'est le 22 mai, on n'a pas dormi depuis le 20. Le régiment a perdu la plupart de ses officiers et sous-officiers et au moins la moitié de l'effectif. Le 11ème bataillon (celui de Laurent Sicard) est le plus éprouvé. Six brancardiers sont

blessés. A 7h du matin, on déguste un bon chocolat au lait. A midi le pilonnage boche recommence sans arrêt jusqu'à 8h du soir. Le blockhaus reçoit des obus de tous les côtés. Trois 210 commencent à effondrer le mur sud. Quatre hommes sont pris dans la meurtrière mais dégagés à temps. Les blessés nous arrivent constamment. On ne cesse pas de faire des pansements. Les compagnies en ligne ont des pertes fantastiques. Les officiers présents trouvent que les tirs d'artillerie ont été extrêmement supérieurs à ceux de Verdun et de la Somme. On ne nous relève toujours pas. Qu'allons-nous devenir ?

La matinée du 23 est assez calme. Elle se rattrape dans la nuit. Barrage effroyable de 8h à 3h du matin. Notre artillerie qui a changé de position est très active. On va être relevé dans la nuit du 24 au 25. Ce n'est pas trop tôt. Tout le monde est à bout de force. On nous a appris hier que le régiment était cité à l'ordre de l'armée. Le temps est beau mais le bombardement continue par intermittence. Les 150 et 210 éclatent toujours sur notre poste. Un agent de liaison du 4ème bataillon est tué dans le corridor du blockhaus par un fusant qui le décapite. Nous sommes tous recouverts des débris de sa cervelle. A minuit arrive le 336ème RI qui nous relève. A 5h nous partons en 2 groupes. On descend les pentes du Cornillet au galop de charge. Le spectacle est navrant. Les boyaux, les pistes sont encombrées de morts. Odeur pestilentielle. On arrive enfin sur la route de Prosnes. On fait halte près d'un buisson d'aubépine fleurie qui dégage un parfum suave. Quel soupir de soulagement après les 5 jours de martyr ! On sent que l'on a vraiment échappé des griffes de la mort. On fait grande halte au bois de sapin où nous nous sommes arrêtés à notre arrivée au secteur. Avec quel bonheur on s'installe sur l'herbe fraîche !! On part à 2h pour Setfonds où on passera la nuit. Le 26 au soir, départ pour Livry-sur-Vesle.

Le 5ème bataillon va loger à côté du général commandant le corps d'armée. Le 27, installation, lavage, douche, repos ».

Telles sont les notations, jour par jour et peut-être heure par heure, par le médecin Laurent Sicard. Quant à la description à destination de l'arrière, Laurent avait donné des informations préalables à l'attaque à son cousin Michel Clamens. Dans une lettre du 10 mai, il indique que le régiment va être chargé d'attaquer le mont Cornillet qui avait déjà été attaqué sans succès. On compte sur les zouaves pour s'en emparer définitivement. Dans la lettre suivante, au même destinataire, il prie son correspondant de ne rien dire à sa mère jusqu'à ce que les opérations soient terminées : « *J'espère bien ne rien attraper mais comme il y aura certainement beaucoup de casse, on ne sait jamais ce qui peut arriver* ». Il y aura

un jour d'attaque ou deux puis la relève, le repos et des permissions. La réalité sera plus dure que prévu. Une lettre du 14 mai au même destinataire précise *: « Nous sommes en 3ème ligne. Nous monterons en 1ère ligne le 19 pour le grand coup. Ce sera terminé le 20. Tout le monde a très bon espoir. Je vous envoie ce mot depuis notre poste de secours à 10 mètres sous terre. Notre artillerie pilonne les boches sans discontinuer et ils ne répondent presque pas. Quand nous serons relevés j'écrirai tout de suite à mérotte ».*

Vis à vis de sa mère et pour qu'elle ne se désespère pas, Laurent Sicard a monté une véritable désinformation. Il lui a indiqué *: « On va faire une manœuvre importante qui va durer 3 jours. C'est toujours une répétition d'attaque, avec le concours de l'aviation, de l'artillerie et de plusieurs régiments. Je t'écrirai dès que l'on retournera au camp »* (lettre du 16 mai). Le 18 mai, il envoie un court message au crayon sur carte lettre *: « Nous sommes au début de la manœuvre. On vient de faire la grande halte et j'en profite pour t'embrasser. Il y aura manœuvre encore demain et après-demain. On rentrera au camp après ».* Il a encore envoyé dans des conditions non précisées une lettre énigmatique, datée du 24 mai *: « Aujourd'hui, jour de repos. Ce n'est pas trop tôt après cette série de manœuvres. Quelques jours de repos nous feront grand bien. J'espère bien que tu n'as aucune inquiétude pour moi puisque je t'ai prévenue à l'avance ».*

C'est seulement à partir des lettres du 26 mai et des lettres suivantes que Laurent Sicard avoue à sa mère la réalité. Il lui a « monté un bateau » en lui annonçant des manœuvres pour qu'elle ne s'inquiète pas. Dans une lettre du 30 mai, il lui écrit : « *Si tu as lu* Le Feu *de Barbusse, les pages les plus tristes sont encore en dessous de la vérité. Les zouaves, ajoute-t-il, ne sont pas encore revenus à leur état normal. Les souffrances qu'ils ont endurées laissent encore la trace sur eux ».* Il écrira à son cousin Désiré Barbe, revenu au front, que « *tout ce qu'il pourra voir n'approchera pas ce qu'il a pu endurer pendant ces 5 jours* ». Les zouaves ont été privés de ravitaillement pendant 4 jours. Ils ont subsisté avec du lait condensé et des barres de chocolat. Ils ont profité de la pluie tombée du 21 au 22 pour se désaltérer. C'est dans ces conditions qu'ils ont supporté pendant 4 jours des pilonnages d'artillerie et repoussé toutes les contre-attaques.

On peut citer la lettre du 26 mai comme témoignage du moral des hommes et de la délicatesse de Laurent Sicard vis-à-vis de sa mère : « *Si je ne t'ai pas dit toute la vérité... c'est*

que tu aurais eu trop de peine si tu m'avais su au milieu de tous ces dangers. Tu ne peux pas te douter du bonheur que j'éprouve depuis hier d'être sorti de cette fournaise... Ces 4 journées ont été affreuses et je m'en souviendrai toute mon existence. Je m'en suis sorti très bien. Je suis seulement un peu fatigué mais dans 2 jours il n'y paraîtra plus. Je te donnerai tous les détails à ma prochaine permission. Laisse-moi te dire que je nage dans le bonheur et que je ne tiens pas de joie d'être maintenant au repos...

Je vais simplement te retracer les grandes lignes : départ pour le secteur du mont Cornillet le samedi 12 mai. On attaque le 21 à 4h1/2 du soir. L'attaque a été menée très brillamment et le mont a été entièrement enlevé 2h après. Les boches avaient des souterrains qui traversaient le mont où ils se cachaient pendant le bombardement. On a obstrué toutes les entrées et on a jeté du pétrole enflammé par les cheminées d'aération. Deux bataillons boches ont été ainsi rôtis là-dedans. Le régiment a repoussé 8 contre-attaques la nuit du lendemain. Au poste de secours, nous n'avons pas cessé de faire des pansements pendant ces 4 jours. La violence du bombardement tient à ce que les boches avaient prévu d'attaquer eux-mêmes dans la nuit du 23 au 24 et qu'ils avaient réuni une artillerie formidable.

Lettre à sa mère du 6 juin 1917, évoquant la prise du mont Cornillet

Mercredi 6 Juin

Ma chère Mérotte.

Reçu ce soir ta lettre du 3

Je pense bien que l'on ne m'a pas trouvé à l'hopital 17 puisque je n'y ai jamais fichi les pieds.- C'est ennuyeux que tu ais dérangé tant de monde pour rien.- Tu comprends bien que si j'avais eu la moindre anicroche. je te l'aurai fait savoir immédiatement.-

J'ai rapporté quelques souvenirs Bachis

un fusil - une baïonnette.-
des jumelles prismatiques-

J'apporterai tout cela
à ma prochaine permission

Je tiens beaucoup à ces objets
que j'ai ramassés moi-même sur
le champ de bataille. et ils
seront pour moi des souvenirs
très précieux.. J'aurai bien
voulu en rapporter davantage.

Mais tu sais, lorsque nous
avons été relevés - nous n'avons
pas moisi dans ces lieux plutôt
agités - et c'était le moment de
ne pas être trop chargés pour

pouvoir prendre le pas de course

On a descendu les pentes du Carillet au galop aussi vite qu'on pouvait aller

Nous avions environ 800 mètres à parcourir ~~en~~ terrain découvert pour arriver de notre poste à la première tranchée qui n'ait pas été bouleversée par l'artillerie

Je t'assure que l'on ne perdait pas de temps en route

Et quel soupir de soulagement lorsque l'on est arrivé dans la tranchée profonde et bien abritée

Ce sont des impressions que l'on n'oublie pas de ~~si tôt~~

Le temps était lourd aujourd'hui et il fait en ce moment un gros orage.- Il tombe de la grêle.- Pour moins que cela n'arrive pas à St Lys.- et que la grêle ne vienne pas coucher notre petite récolte.

Tu me diras puisque tu y vas. si les machines fonctionnent bien

Demain je n'attendrai pas de lettre puisque tu m'en avertis.

J'ai reçu une aimable lettre de Lumot. à qui j'avais écrit après ma descente du Carnillet.

A demain ma Mérotte.

Bonnes amitiés à tous.

Mille bons baisers de ton gosse

Laurent

... Les hommes ont été d'un héroïsme sublime pour prendre les lignes boches et surtout les tenir pendant 3 jours sous ce déluge terrible de feu. On a fait 800 prisonniers et les pertes boches doivent être terrifiantes. Le 5ème bataillon s'est distingué particulièrement et nous allons pendant quelques jours être la garde d'honneur du général commandant le corps d'armée.

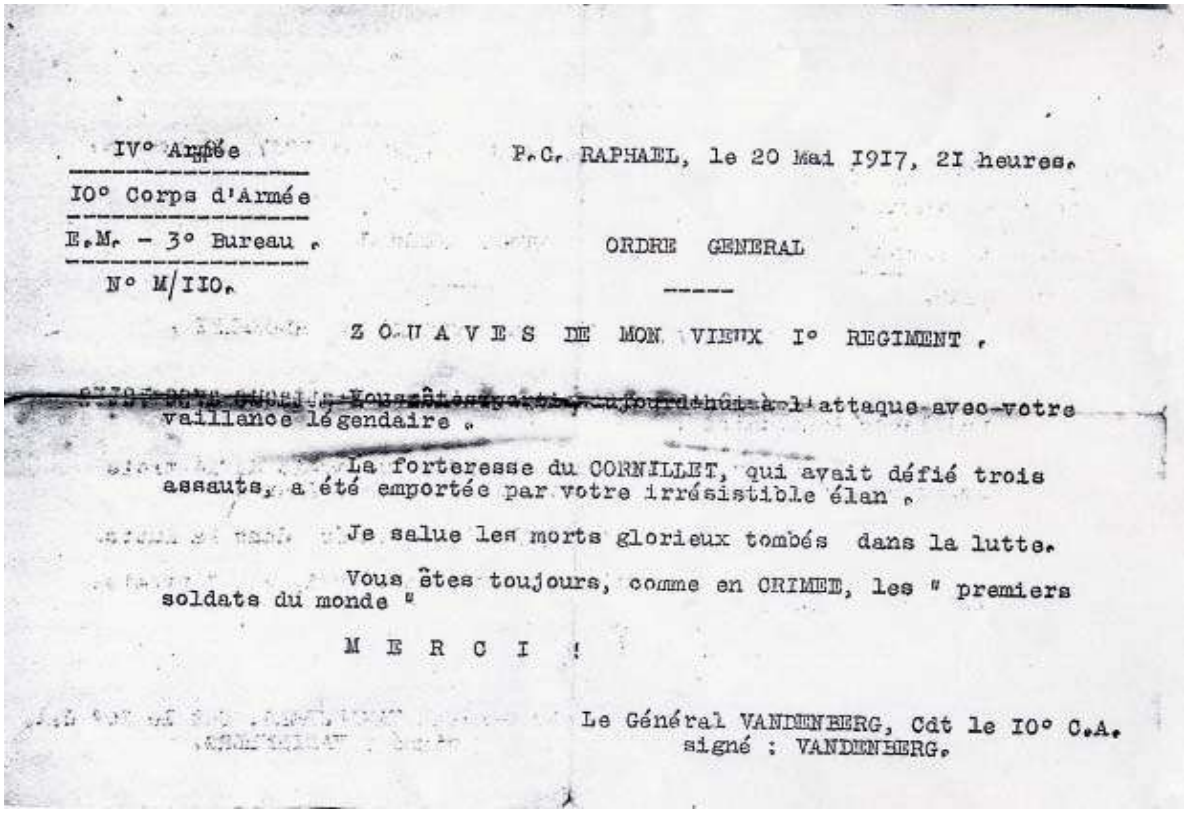
Cette attaque a été un carnage affreux... Je te raconterai cela plus tard. Maintenant je suis tout au bonheur d'en être revenu et de respirer les odeurs suaves du printemps. Viens ma petite mère, viens embrasser ton petit garçon qui vient d'en voir de bien rudes. On va augmenter le taux de permission ». Dans la lettre du 26 mai, il indique : « *Ce matin je me suis débarbouillé des pieds à la tête et j'ai changé mon costume. J'avais pris pour l'attaque le costume de toile et je l'ai ramené plutôt sale, couvert de la poussière blanche de Champagne et du sang des blessés que l'on avait pansés. Quand nous sommes descendus, nous étions tous affreux, recouverts de poussière, de craie et de sueur, la barbe longue, la figure maigre, les yeux enfoncés* ». Laurent Sicard a ramassé sur le champ de bataille un fusil allemand, une paire de jumelles, une baïonnette sans pouvoir trop se charger. « *Lorsque nous avons été relevés, nous n'avons pas moisi dans ce lieu plutôt agité. On a descendu les pentes du Cornillet au galop... pour arriver aux premières tranchées qui n'ont pas été bouleversées par l'artillerie. Mais quel soupir de satisfaction lorsqu'on est arrivé dans la tranchée profonde et bien abritée* » (Lettre du 6 juin 1917).

Après les jours d'épreuve, viennent les honneurs : le régiment reçoit des félicitations. Il est cité à l'ordre de l'armée et reçoit la fourragère. Le général commandant le corps d'armée a invité ce matin à déjeuner tous les officiers du 5ème bataillon du 1er régiment des Zouaves ; lui-même ancien lieutenant au 1er Zouaves entend honorer particulièrement ce bataillon qui a supporté la partie la plus dure de la bataille et a perdu la moitié de ses effectifs.

Le 22 juin a lieu une grande prise d'armes sous la présidence du nouveau commandant de l'armée, le général Gouraud. Il remet lui-même la fourragère

au drapeau et les décorations à ceux qui ont été cités. Laurent Sicard est de ceux-là, à l'ordre de la division « *et le général a accroché une étoile d'argent à ma croix de guerre* ».

Ordre général du 10ème Corps d'Armée (20 mai 1917)



IVe Armée
IOe Corps d'Armée
E.M. - 3e Bureau.
N° M/IIO.

P.C. RAPHAEL, le 20 Mai 1917, 21 heures.

ORDRE GENERAL

ZOUAVES DE MON VIEUX Ie REGIMENT.

Vous êtes partis aujourd'hui à l'attaque avec votre vaillance légendaire.

La forteresse du CORNILLET, qui avait défié trois assauts, a été emportée par votre irrésistible élan.

Je salue les morts glorieux tombés dans la lutte.

Vous êtes toujours, comme en CRIMEE, les " premiers soldats du monde "

M E R C I !

Le Général VANDENBERG, Cdt le IOe C.A.
signé : VANDENBERG.

Laurent Sicard ajoute : « *J'espère, mérotte, que tu seras contente de moi et le pauvre Païou, s'il me voit de là-haut, doit être aussi fier de son gosse. Mon médecin major a été cité à l'ordre du corps d'armée. Je t'assure que les heures passées au Cornillet valaient bien une récompense. La cérémonie a été très belle et imposante. Le général a eu des paroles fort belles pour remercier le premier Zouave et il nous a promis de grands repos pour dans quelques temps* ». Dans une lettre du 7 juillet, Laurent Sicard confirme qu'il viendra en permission entre le 22 et le 29 juillet, qu'il n'a pas souffert de la moindre commotion mais seulement de fatigue.

Soldats du 1er Zouaves

Général Gouraud au 1er Zouaves

LES MARIES DE L'AN 14 A TOULOUSE

UNE HISTOIRE SIMPLE POUR RACONTER LA GUERRE

Par Françoise BESSON[2]

Des photos, des cartes postales, quelques lettres, quelques objets… Un monde de choses, un monde apparemment inerte et qui pourtant raconte tant d'histoires, raconte tant sur l'Histoire dans les destins des plus humbles, de ceux et celles qui sont entraînés dans les tourbillons de mort des grands de ce monde pour le sauver, ce monde dans lequel la mort est la terrible compagne de millions de soldats pendant plusieurs années. Alors, dans chaque ville, dans chaque village, les destins d'hommes et de femmes qui se contentaient de vivre jusqu'à ce qu'un jour, la guerre soit déclarée, construisent l'histoire de leurs regards tristes qui racontent silencieusement leurs blessures intérieures. Mais pour eux, pour elles qui les attendent, la mort dans le cœur, il y a juste l'amour qui les aide à tenir, à attendre, à espérer, malgré la mort qui frappe et qui frappe encore. Mes grands-parents se sont mariés à Toulouse en 1914, trois mois avant la déclaration de guerre. C'est leur histoire toute simple qui racontera un peu de cette terrible guerre, du silence assourdissant de la mort au silence de l'amour et de la vie qui laisse entendre le chant du loriot.

Le retour du 17ème

Lorsque Toulouse fêta le retour des siens après les terribles années de souffrance de la Première Guerre Mondiale, c'est le retour de l'emblématique 17ème qui fut photographié et représenta tout ce que le Midi avait donné pour cette guerre meurtrière. Une série de cartes postales raconte en images le retour du 17ème en 1919. Le 17ème, c'était ce régiment d'hommes du Midi, qui, le 18 juin 1907, à Béziers, avait refusé de tirer sur les vignerons en révolte. Une chanson, « Gloire au 17ème » avait été écrite en leur honneur.[3] Pour ce geste d'humanité, ils seront déportés en Tunisie, au bataillon disciplinaire de Gafsa. Sept ans

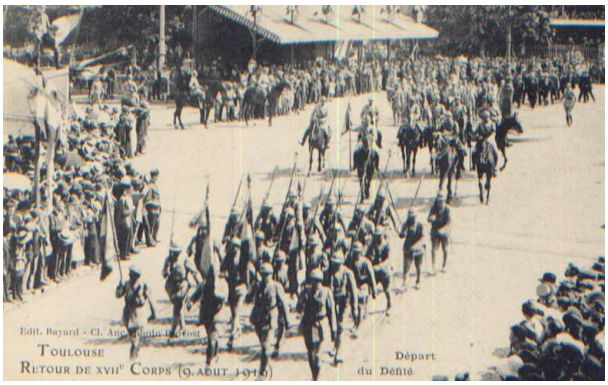
---

[2] Professeur à l'université Jean-Jaurès de Toulouse. Membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

[3] Paroles de Gaston Montéhus (1872-1952) et musique de Raoul Chantegrelet et Pierre Doubis.

après, les soldats du 17ème, les vignerons de Béziers, et tous les autres allaient partir pour cette terrible guerre. Combien ne reviendront pas... Les autres reviendront en 1919, le regard et le cœur déchirés par toutes les souffrances, toutes les morts, toutes les horreurs qui ne les quitteront jamais plus. C'est en 1919 que mon grand-père, Augustin Serres, allait revenir auprès de sa jeune femme, épousée en 1914, à la veille de la guerre.

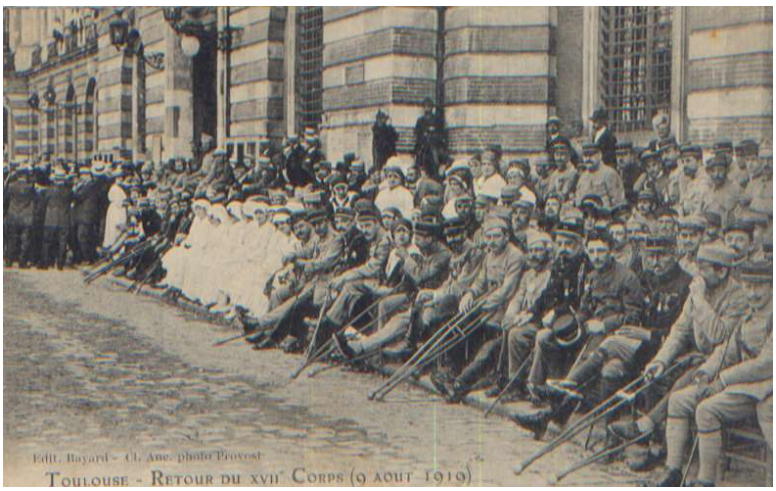
9 août 1919 : la foule heureuse Place du Capitole, le défilé des soldats, et les blessés et mutilés, tous étaient là dans la paix retrouvée. Le bonheur du retour des soldats mais en même temps ces regards si tristes, qui contiennent beaucoup plus de souffrance que les souffrances physiques de leurs corps mutilés.



« Toulouse, Retour du XVIIème Corps (9 août 1919). Départ du défilé ».

« La foule Place du Capitole ».

Cartes postales Edition Bayard. Cl. Anciennes photos Provost. Crédits D.R.



« Toulouse, Retour du XVIIème Corps (9 août 1919). Mutilés et dames de la Croix-Rouge ».

Carte postale Edition Bayard. Cl. Anciennes photos Provost. Crédits D.R.

Les transmissions

Mon grand-père parlait peu de la guerre de 14 qu'il avait faite dans sa totalité, après avoir commencé son service militaire deux ans plus tôt et avant d'achever de servir la France en 1919. Il était dans le 2ème Régiment du Génie.

> Le 2e Régiment du Génie, qui possédait à la mobilisation 10 compagnies actives, a formé, au cours de la guerre, un total de 150 unités qui ont servi sur les différents fronts. Les sapeurs de ces compagnies, aussi bien en France qu'en Orient ont, pendant plus de quatre ans, montré partout des qualités de dévouement, de courage et d'endurance qui les ont fait admirer de tous. Ils ont participé à toutes les grandes attaques et les revers passagers, comme la victoire finale, les ont trouvés pleins d'ardeur et de foi. Sous la pression formidable des armées allemandes ils ont dû reculer en Belgique, dans le Nord, en Lorraine ; puis ils se sont ressaisis à la Marne ; ils se sont battus en Flandre, en Champagne, en Artois ; ils ont fait la guerre de mines, si meurtrière, en Argonne, en Champagne, dans l'Aisne ; Verdun, avec ses batailles

> gigantesques, les a trouvés prêts à tous les sacrifices, et les offensives de 1918, qui nous conduisirent à la Victoire, ont fait ressortir leur valeur. (*Historique du 2e Régiment du Génie Pendant La Campagne 1914-1918*, Montpellier, 1920, avant-propos).

Dans ce mélange de glorification et de jugement — l'auteur utilise le surprenant verbe « se ressaisir » pour parler d'hommes qui risquaient chaque jour leur vie dans des conditions terribles —, se lit l'action quotidienne de ces hommes chargés de toute la partie technique et notamment des transmissions. Des transmissions qui étaient soit optiques, par fanions et héliographes, soit télégraphiques ou téléphoniques, encore très compliquées à mettre en place, soit animales, les pigeons voyageurs ayant joué un grand rôle dans cette guerre. Eux aussi, avec les autres animaux, chevaux, « mulets de guerre » (Roudié 63) ou chiens démineurs, ils ont payé un lourd tribut à la guerre.

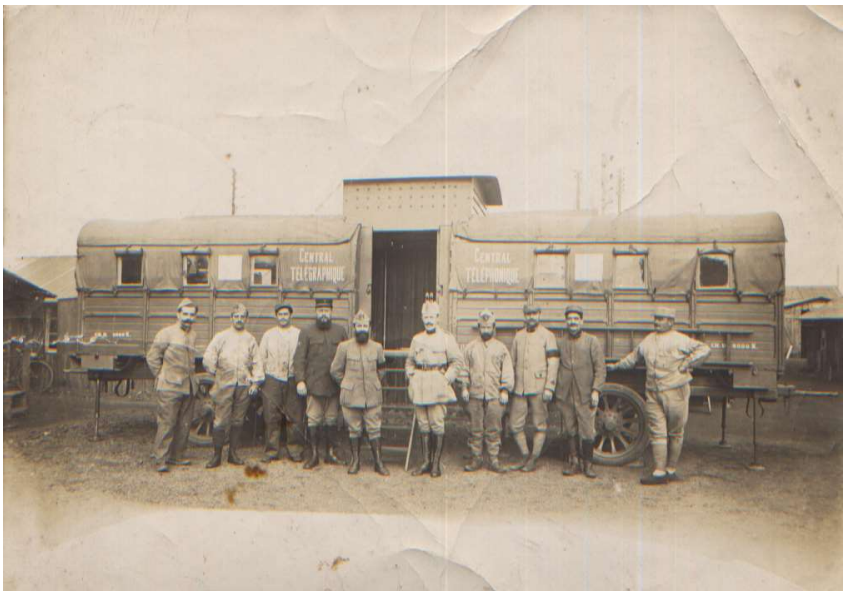
> Les alliés utilisèrent même le pigeon en tant qu'espion : des agents transportaient les oiseaux en Angleterre, puis en Hollande et les introduisaient enfin en territoire occupé en traversant la Belgique. Les pigeons étaient ensuite remis entre les mains de personnes de confiance qui communiquaient des renseignements précieux à la France. Le 11 novembre 1918, l'armée française disposait, outre les colombiers fixes, de plus de 350 colombiers mobiles pour un total de 30 000 pigeons. Un monument à Lille commémore les 20 000 pigeons tués du côté français. (Calvet et al).

Au début, ce sont les bénévoles civils qui utilisèrent les pigeons en plus grand nombre : « dès 1915, l'emploi des pigeons voyageurs s'amplifia sous l'impulsion des colombophiles civils. Les pigeons furent transportés depuis Paris vers la ligne de front par ces amateurs bénévoles et ramenèrent des renseignements sur la progression allemande » (Calvet et al). C'est entre 1917 et 1919 que l'emploi des pigeons fut le plus important. L'armée disposait au début de 1918 de 24 130 pigeons (ibid). Au lieu de colombiers fixes, l'armée va utiliser des voitures pigeonniers, autobus à impériale qui pouvaient avancer et reculer en fonction des mouvements de l'adversaire (Taquet). Les Compagnies colombophiles, unités du Génie depuis 1872, seront rassemblées au sein du 8ème RG en 1913. Chaque régiment avait une voiture pigeonnier.[4] Le 2ème Génie auquel appartenait mon grand-père avait lui aussi sa compagnie colombophile comme semble l'indiquer le petit insigne apparaissant entre les branches de l'insigne télégraphique du régiment (ci-dessous).

---

[4] pages14-18.mesdiscussions.net/.../voiture-pigeonnier-genie-sujet_161_1.htm, consulté le 3 novembre 2014.

Mon grand-père utilisait les transmissions télégraphiques et la photographie montre le véhicule utilisé puisque les soldats posent devant le « Central Télégraphique », indication écrite en lettres blanches sur le wagon.



La légende écrite par ma mère : « Guerre de 14-18. Augustin Serres 2ème Génie (Brassard noir) 1918 ». Le brassard noir, pour marquer le deuil, pour marquer la douleur, toujours silencieusement, c'est parce que leur petit bébé de deux mois vient de mourir.

Taire l'horreur et continuer à espérer : deux jeunes mariés séparés par la guerre. C'est sans doute pour tout ce qu'il avait vu, que mon grand-père ne parlait pas de la guerre, pas plus que, dans ses photographies cartes postales, il ne racontait à sa jeune épouse ce qui se passait là-bas, dans cette région des Vosges puis de la Marne où le 2ème Génie était parti... Avant cette fin de guerre, mélange de bonheur et de douleur, il avait passé sept années au service du pays dont quatre dans cette guerre où il avait vu tant de ses camarades tomber. Il écrivait à sa jeune épouse, lui envoyait des photos, sans jamais lui parler de faits de guerre. Lorsque la guerre éclata en août 1914, mon grand-père venait à peine de se marier.

Destins humains, destins d'histoire : un mariage et une déclaration de guerre

C'était le 23 avril 1914 : Françoise Salas, originaire des montagnes du Val d'Aran en Espagne, et Augustin Serres, originaire des montagnes d'Auvergne, s'unissaient à Toulouse. Pendant des mois, lorsqu'il allait travailler comme expert-comptable dans l'épicerie Larrieu, elle le voyait passer tandis qu'elle travaillait comme couturière à la Maison Lapersonne. Il la saluait en soulevant son chapeau et passait son chemin. Un jour il osa s'arrêter pour lui parler. Ce sont les seuls souvenirs de cette rencontre que racontait ma grand-mère. Elle avait vingt ans. Il en avait vingt-sept. Ils se marièrent au Capitole et ma grand-mère se souvenait du grand nombre de couples qui attendaient ce jour-là. Mais malgré la file d'attente, c'était le bonheur absolu pour ces deux jeunes gens très modestes qui ne voyaient que leur joie d'être unis pour le meilleur et pour le pire... Et pour tous ces mariés de l'an 1914, cela allait d'abord être pour le pire. Ils ne savaient pas, en ce jour de printemps 1914, que trois mois et une semaine plus tard, la guerre serait déclarée et ce serait la mobilisation générale. Ceux qui s'en sortiront ne reviendront pas avant 1919.

Mes grands-parents se sont donc mariés en avril 1914, juste avant la déclaration de guerre. A peine étaient-ils mariés qu'il y a eu l'ordre de mobilisation générale et les voilà déjà séparés par la guerre. Mais ces mariés de l'an 14 allaient par leur amour introduire dans le temps de la guerre un voyage fait d'espoir, de joie, et réalisé grâce à l'inventivité de l'amour et de l'amitié. Ma grand-mère, Paquita, Aranaise fougueuse dont la trisaïeule, Maria Prades, était partie à pied depuis le village d'Arties et son Val d'Aran natal, vers 1840, pour aller jusqu'à Madrid demander la grâce de son mari contrebandier enfermé dans la prison de Viella et en était revenue la grâce en poche, n'acceptait pas d'être ainsi séparée de son mari. Alors, elle décida d'aller le voir. Il était à ce moment-là au Mont Valérien (où est installée une école de télégraphie militaire depuis la fin du XIXème siècle).

Elle prit le train ; elle voyagea en passagère clandestine, disparaissant dans les toilettes quand un contrôleur arrivait mais prenant bien soin de ne pas fermer la porte pour ne pas être repérée. Son mari, Augustin, savait qu'elle allait venir le voir. Aucune femme n'avait le droit de venir voir son époux sur les lieux de la guerre. Alors, les deux jeunes mariés, avec l'aide des copains d'Augustin, mirent au point une stratégie digne d'un roman d'espionnage. A la descente du train, un copain d'Augustin attendait la jeune femme, qui devait le suivre de loin ; à intervalles réguliers, un autre copain prenait le relais et ma grand-mère suivait ainsi, de loin, chacun d'eux. Au bout de cette chaîne

d'amitié, elle retrouva son mari. Elle nous parlait souvent du voyage en passagère clandestine, de la chaîne faite par les soldats à partir de la gare d'Austerlitz, et, elle qui souriait rarement, souriait en y repensant ; mais elle n'en racontait pas plus. Le reste était du domaine de l'amour, de cet amour qui pouvait déplacer des montagnes, même dans les périodes les plus terribles. Cet épisode est toujours resté pour eux un sourire au cœur de la guerre. Mais il y avait la guerre. Ma grand-mère mit au monde une petite Pilar et, peut-être dommage collatéral de la guerre, la petite Pilar fut un enfant mort-né. Aujourd'hui, je me dis que si je vis, c'est grâce à cette petite fille qui n'a même pas pu respirer l'air de cette terre et qui pourtant m'a sauvé la vie. Car si, un peu plus de quarante ans plus tard, je suis née, c'est parce que ma grand-mère, comprenant ce qui se passait et voyant que ma mère était en train de vivre ce qu'elle avait vécu pendant la guerre, alerta la sage-femme qui courut chercher un médecin. Après avoir pris un retard qui aurait pu être fatal sans l'intervention de ma grand-mère puis de la sage-femme et enfin du médecin, je sortis donc un peu précipitamment, alors qu'il semblait que le destin allait se rejouer. Ma grand-mère et la petite Pilar me sauvèrent la vie en ce 29 novembre, jour de la Saint-Saturnin, patron de Toulouse. Après la mort de leur premier enfant, la tragédie personnelle de mes grands-parents pendant la guerre n'allait pas s'arrêter là. Ma grand-mère mit au monde un petit Henri en mai 1918. Il attrapa une mauvaise toux ; un médecin lui ordonna un sirop dont la dose était sans doute trop forte et deux mois après sa naissance, en juillet 1918, après avoir bu ce sirop, Henri partit rejoindre sa petite sœur Pilar.

Pendant que ma grand-mère attendait le retour de son mari en tremblant toujours et que, en attendant, elle vivait par deux fois la tragédie de la perte d'un enfant, que sa mère avait vécue avant elle, Augustin tenait en pensant à elle, comme il le lui écrivait, en pensant à son amour, au jour où il la retrouverait enfin.

Mot bref de mon grand-père : « Souvenir 25 janvier 1915 à Thaon-les-Vosges. Augustin ». Il est à gauche sur la photo.

« 30 avril 1915 ». Mon grand-père est à droite sur la photo, la main à la poche. Il précise à l'envers de la photo que les autres personnes sont « des soldats que la dame avait logés avant [eux] » ; « ils avaient fait venir leurs dames qui étaient de Paris ».

« [...] Je t'envoie le groupe dont je t'avais déjà parlé, au milieu c'est l'insigne télégraphique ». Sur une autre carte, mon grand-père indique : c'est « la maison où nous avons installé notre quartier général ». De petites précisions sur des choses qui ne parlent pas de guerre : l'insigne des télégraphes — l'insigne change selon les régiments mais il représente toujours un centre d'où partent des flèches semblables à des éclairs d'électricité dans toutes les directions — la maison, les personnes. Mon grand-père envoie à sa jeune épouse qui lui manque tant, juste quelques indications factuelles sur la vie quotidienne, jamais il n'y a un mot sur la guerre elle-même. Pourtant il y a son regard triste, si triste, et toutes ses cartes qui se terminent par ces mots : « adieu ma petite femme adorée ». Tous les jours, il lui écrit, il ne lui parle jamais de souffrance et de mort, mais tous les jours, il lui dit « adieu ».

Il n'y a aucune légende sur cette photo délavée (ci-dessus) où mon grand-père est debout à droite de la photo. Juste un terrible décalage entre le panneau que l'on aperçoit au-dessus des soldats et qui dit : « Souvenir de Carnaval 1916 » et la douloureuse tristesse dans les regards.

« Vendredi 20 sept. 1918. [...] Je t'envoie cette photo je ne sais pas si tu m'y reconnaîtras ».

Les soldats devant les baraquements et Augustin qui dans cette incertitude affirmée, a la certitude (que l'on sent dans la formulation de l'incertitude) que malgré la distance, malgré le nombre, sa femme le reconnaîtra.

Légende écrite par ma mère :

« Guerre de 14-18. Augustin Serres 3ème rang 2ème Génie ».

Mon grand-père est au dernier rang, au centre avec le calot. La pose pour la photo et toujours ces regards si tristes qui dans le silence racontent tant de choses qu'ils ne veulent pas dire.

Et la paix retrouvée enfin en 1922. La simplicité d'un pique-nique avec la famille et les amis. Mon grand-père a un peu retrouvé le sourire. Mais ses mains sont imperceptiblement crispées. Ma grand-mère est rayonnante, elle l'a retrouvé et sa petite fille, Madeleine, Malou, ma mère, est sur ses genoux.

Ma mère allait bientôt contracter une paratyphoïde et ils manquent de la perdre elle aussi. Mais elle sort du coma quelques minutes après une visite de mes grands-parents, en dernier espoir, à la Dalbade, et elle guérit. Il lui en restera une volonté de se battre toujours et quand éclatera l'autre guerre, après celle qui devait être la dernière, elle sera messagère dans la Résistance dès le début. Volonté de défendre son pays, ce pays au nom de liberté, cette liberté qu'elle s'est battue pour conserver, en rendant hommage aussi, d'une certaine façon, à tous ces soldats de 14 dont elle parlait si souvent, avec émotion, recherchant leurs écrits, parlant d'eux pour qu'on ne les oublie pas. Elle était messagère pendant cette Deuxième Guerre, et prolongeait, par les hasards du destin et par sa volonté, l'action de son père dans les transmissions lors de la Première Guerre.

La voix de la vie et les mains qui créent

> *« Alors que la campagne se colorait, le 10 septembre 1918, J. Delamain écouta en lisière de forêt 'le rire bref d'un loriot' » (Hervé Rougier 22)*

Pour survivre dans cet enfer terrestre, les soldats cherchaient la voix de la vie, comme l'ornithologue Jacques Delamain en ce 10 septembre 1918. Le jour où naissait mon père, qui m'a appris le langage des oiseaux et qui leur répondait, Jacques Delamain écoutait le chant d'un loriot qui faisait taire le bruit des canons.

Pour survivre, les soldats pensaient à celles et ceux qu'ils aimaient et faisaient entrer la création dans ce monde de destruction. Guillaume Apollinaire, dont la fiancée en 1915-1916, Madeleine Pagès, professeur de français au Lycée de jeunes filles de Toulouse, faisait découvrir à ses élèves en 1928 la poésie de son poète mort en 1916[5], les poètes-combattants britanniques, comme Wilfred Owen ou Rupert Brooke, ont laissé une œuvre bouleversante. Combien de soldats inconnus ont eux aussi écrit des poèmes pour raconter l'horreur ou simplement parler de la vie qui s'en va. Parfois un poète leur rend hommage. En 1916, Emile Roudié publie *La légende des poilus.*

Il avait dix-huit ans, il était « aspirant ».

[...]

Ils sont tous, maintenant, tapis dans la tranchée,

Regardant les remblais dont la terre arrachée

Par les éclats d'obus tombe en gerbe autour d'eux ;

Ils demeurent muets, haletants, anxieux,

Les yeux fixes, figés par l'angoisse et l'attente ;

Cinq minutes... et puis... la seconde imminente,

---

[5] Voir Madeleine et Françoise Besson, *Il était une fois Saint-Sernin, une place, un lycée*, Toulouse : Pour l'Association des Anciens Elèves du Lycée Saint-Sernin, 1984, 85.

Où, sur l'ordre, ils devront jaillir de leurs abris

Et courir à l'assaut sous le feu, dans les cris,

A travers les shrapnells, les sifflements de balles

Et les obus hurlant, éclatant par rafales...

(Roudié, « L'Aspirant », 42-43).

Emile Roudié[6], *La légende des poilus*, 1916. La manière dont ce livre a été relié dégage toute l'émotion ressentie par celui qui l'a relié ou fait relier : un soldat en uniforme bleu horizon, de dos, sans visage donc, comme ces millions de soldats, le fusil sur l'épaule. L'arme noire au premier plan met le livre en berne comme un trait de colère sur le soldat qui s'éloigne et que le livre va retrouver. Emotion aussi dans la « lettre à un officier blessé » *reliée* dans le livre face à la même lettre imprimée. L'écriture manuscrite, comme mémoire pieusement reliée au sens premier du terme, au livre et à celui qui va l'avoir en mains, le toucher et le lire.

[6] Poète et auteur dramatique (1877-1953).

Le silence de la parole écrite pour répondre au bruit et à la fureur de la guerre. Il y a les poèmes, la peinture, la musique parfois, et puis les objets d'art. Comme tous ceux qui étaient revenus, mon grand-père garda une abomination de la guerre. C'est sans doute pour cela qu'il n'en parlait ni dans les cartes envoyées à sa jeune épouse, ni plus tard, à sa famille. Là-bas, pour survivre, il pensait à elle, et comme des millions d'autres soldats, il fabriquait des objets de paix et d'amour avec les instruments de violence et de guerre. Les soldats survivaient en pensant à celle qu'ils aimaient, à leur famille, aux lieux de leur vie. Et en pensant à la paix, ils réintroduisaient la beauté et l'amour dans l'univers de la guerre. Tout le monde a vu ce que les obus, ces terribles pièces de guerre qui tuent encore dans le Nord-Pas-de-Calais où ils restent enfouis dans le sol, peuvent devenir sous les doigts d'un artiste qui transforme non seulement l'objet de guerre en objet de lumière mais donne au monde un signe. Un obus qui devient une paisible lampe pour éclairer des moments de bonheur tranquille.

Lampe art nouveau dont le pied est un obus, montée après la guerre.

Ce sont des objets tout simples, fabriqués dans le temps de la guerre par un soldat parmi ces millions de soldats de tous pays qui ont été sur les champs de bataille pour défendre un monde, pour défendre des hommes et des femmes, pendant que ceux qui décidaient restaient tranquillement dans les bureaux du commandement et dans les ministères. Mais ce dont il

est question ici, c'est juste une histoire de guerre faite de tragédie et d'amour et où l'amour a été plus fort que la guerre.

Les lettres où l'on tait l'horreur de la guerre, les objets fabriqués dans les moments d'accalmie, silencieux témoins de la force d'amour qui envahissait chaque soldat et l'aidait à survivre au bruit et à la fureur des armes qui conduisaient tant d'entre eux au silence de la mort. Le silence de l'amour matérialisé par le travail des mains, des mains qui changent les armes en objet d'art, de la main qui écrit à la femme aimée, pas toujours des mots d'amour, mais des mots qui *sont* amour et qu'elle recevra comme une force ; les mains qui créent un nouveau silence, un silence qui parle, un silence qui espère, un silence qui chante, comme le loriot entendu par Jacques Delamain le 10 septembre 1918, pour faire taire la fureur de la guerre.

Plateau réalisé par Augustin Serres pendant la guerre de 14-18.

Comme ses camarades, Augustin faisait des objets de guerre des objets d'amour : un petit plateau sculpté dans le cuivre des armes et décoré de deux fleurs entrelacées, enlacées ; de petits vases faits avec des douilles d'obus et où les gravures végétales changent la forme de l'arme en une forme de vie qui accueillera des fleurs pour la femme aimée.

Vases réalisés par Augustin Serres pendant la guerre de 14-18

à partir de douilles d'obus

Et puis il y a cette bague, ce merveilleux cadeau d'amour fabriqué par mon grand-père, avec le métal de la guerre. Il disait que le plus difficile avait été de tailler le petit cercle de verre qui protège la photo. Un copain l'avait aidé. Sa photo est nette d'un côté, effacée de l'autre aujourd'hui : il est présent dans l'absence. Cette bague raconte tant de choses. Et la photo du visage de mon grand-père, placée là par lui, dans cet objet qu'il a fabriqué dans le temps de la guerre, est pour moi comme un éternel message de paix et d'amour. Une petite bague de fer blanc et une photo à demi effacée qui ont tant de force : la force d'un message de paix envoyé à la femme aimée au cœur de la guerre. Je regarde le visage de mon grand-père fixé dans le temps de la guerre et dans ce regard doux et bon, il y a tout l'amour pour ma grand-mère, d'où ma mère allait venir, d'où je viens.

Bague réalisée par Augustin Serres pour sa femme Paqui,

pendant la guerre de 14-18, et contenant sa photo en soldat.

Bibliographie

Besson, Madeleine et Françoise, *Il était une fois Saint-Sernin, une place, un lycée*. Toulouse : Pour l'association des Anciennes Elèves du Lycées Saint-Sernin, 1984.

Calvet, Florence, Jean-Paul Demonchaux, Régis Lamand et Gilles Bornert, « Une brève histoire de la colombophilie », in *Revue historique des armées* 248, 2007, 93-105. [En ligne], 248 | 2007, mis en ligne le 13 juin 2008, consulté le 03 novembre 2014. URL : http://rha.revues.org/1403.

Delamain, Jacques, *Journal de guerre d'un ornithologue*, http://viaf.org/viaf/296647.

Historique du 2e Régiment du Génie Pendant La Campagne 1914-1918, Montpellier : Imprimerie FIRMIN et MONTANE, 1920. (Numérisé par Mireille SAUER, mars 2010.), tableaudhonneur.free.fr/2eRG.pdf

Historique de la Cie 14/4 du 2e Régiment du Génie, société anonyme d'imprimerie André Herbelin, 1920. (N*umérisation : P. Chagnoux - 2010).*

Pradier, Jean-Claude, *Historiques et insignes des transmissions 1900-2005*, éditions CFA, 2006.

Roudié, Emile, *La légende des poilus*. Paris et Nancy : Berger-Levrault, libraires-éditeurs, 1916.

Rougier, Hervé, *Le Chant du loriot*. Estadens : PyréGraph, 2004,

Taquet, José, *Historique de la colombophilie*. www.colombophiliefr.com/pages/historique.htm, consulté le 3 novembre 2014 et le 10 juillet 2018.

LA GRIPPE ESPAGNOLE À TOULOUSE EN 1918-1919

Par Pierre ALQUIER[7]

La grippe espagnole ou « Grande Tueuse » est aujourd'hui considérée comme un des évènements les plus dramatiques de l'histoire médicale. L'objectif du présent article est essentiellement l'étude de cette grippe espagnole dans notre ville, Toulouse. Elle est précédée de la présentation de la pandémie grippale de 1918-1919 dans un contexte général. Pour étayer notre travail, nous avons consulté diverses sources : ouvrages d'époque, archives, journaux médicaux et régionaux, publications médicales.

Plan :

Introduction

1. Objectifs et méthodologie

2. La pandémie grippale de 1918-19 19

2.1 Un duo diabolique

2.2 Origines

2.3 Évolution générale de la pandémie

2.4 Les caractéristiques de la grippe espagnole

2.5 Morbidité et mortalité de la grippe espagnole

2.6 Conséquences (économiques, socio-psychologiques)

3. La grippe espagnole à Toulouse

---

[7] Docteur Pierre Alquier est médecin généraliste à Blagnac (Haute-Garonne).

3.1 L'arrivée de la grippe aux portes de Toulouse

3.2 Les moyens mis en œuvre par la ville de Toulouse dans la lutte contre l'épidémie

3.2.1 L'attitude de la municipalité

3.2.2 L'attitude de l'Église

3.2.3 L'attitude de la population toulousaine

3.2.4 L'attitude du corps médical toulousain

3.3 Mortalité toulousaine

3.4 Lyon et Toulouse, similarités et divergences de deux villes françaises

4. Discussion et conclusion

Bibliographie

Annexes (photos)

INTRODUCTION ([2, 3])

« La grippe espagnole en résumé, que nous subissons en France aujourd'hui, constitue certes une affection pénible, mais n'a pas offert jusqu'à présent de caractère de gravité inquiétant. Espérons que cette grippe, quoique espagnole, ne grandira pas »

Revue « Le concours médical », 15 juillet 1918.

Les mois suivants démontreront que cette affection, apparemment bénigne, sera à l'origine de près de 100 millions de victimes dans le monde. En 1918, la grippe prend des allures de grande tueuse. Le monde entier est touché. Elle fauche 50 à 100 millions d'humains en 2 à 3 vagues successives, mais elle est masquée par la Grande Guerre et ses 18 millions de morts.

1. OBJECTIFS ET METHODOLOGIE

A l'occasion du centenaire de cette tragédie, l'objectif principal de notre article est d'entrevoir ce que fut l'épidémie de grippe espagnole dans la ville de Toulouse. Pour cela,

nous avons réalisé une revue générale, historique sur la grippe de 1918 à travers le monde puis dans notre ville, Toulouse.

Nous proposons tout d'abord de situer cette pandémie dans son contexte historique afin de mieux comprendre son évolution à travers le monde (§ 2). Nous aborderons ensuite Toulouse, l'arrivée de la grippe, la mortalité toulousaine et les moyens mis en œuvre par la municipalité dans la lutte contre l'épidémie (§ 3). Nous comparerons nos résultats avec ceux pour la ville de Lyon (§ 3.4).

Afin de réaliser ce travail, nous avons fait appel à différents types de ressources, l'étude de la grippe espagnole est un sujet mêlant des connaissances scientifiques et médicales mais aussi historiques.

En premier lieu, nous avons consulté plusieurs moteurs de recherche de différentes bases de données. Les mots-clés les plus utilisés étaient en anglais : *« influenza 1918 », « spanish influenza », « spanish flu », « pandemic influenza », « influenza virus », « influenza mortality », « hemagglutinin gene », « neuraminidase gene », « H1N1 », « influenza origin », « influenza therapy », « quarantine », « Ebola », « flu shot », « vaccine ».* Certains mots-clés utilisés étaient en français : *« grippe espagnole », « épidémie grippe 1918 », « pandémie grippale », « plan national pandémie grippale », « grippe espagnole Toulouse ».* D'autres mots-clés font références à des auteurs ayant rédigé de nombreux articles sur la grippe : *« John M. Barry », « Oxford J.S. », « Alfred W. Crosby », « Mark Humphries », « Claude Hannoun ».*

La banque de données *Pubmed* nous a donné accès à de nombreuses publications sur les origines de la grippe espagnole, le séquençage du virus ainsi que des articles portant sur la physiopathologie, les mutations du virus grippal et les plans gouvernementaux de lutte contre les pandémies. Nous avons élargi nos recherches avec *Google scholar* afin d'enrichir notre base de données notamment en matière de mortalité liée à la grippe.

Un autre outil nous fut précieux pour nos recherches : *Gallica ;* grâce à lui nous avons eu accès à de nombreux ouvrages d'époque écrits par des médecins ou internes, de nombreuses photographies sont aussi présentes via ce moteur de recherche. *Archipel,* base de données des bibliothèques toulousaines nous a donné accès à certaines thèses et mémoires sur la grippe. Certains ouvrages d'auteurs américains et français nous ont permis de mieux situer le contexte historique dans lequel la grippe est apparue.

Nos recherches nous ont menés dans les bibliothèques universitaires de Toulouse, celle de l'université Paul Sabatier en ce qui concerne les thèses médicales mais aussi celle de l'université Jean Jaurès pour certains mémoires d'Histoire. Nous nous sommes rendus aux archives municipales de Toulouse afin de consulter les registres des décès des années 1918-1919. Les archives du journal « *La Dépêche* »[8] nous ont ouvert leurs portes, nous avons pu examiner les articles faisant références à la grippe et les différentes mesures mises en place par la municipalité toulousaine. Enfin, certaines archives de revues médicales n'étaient pas disponibles à Toulouse, nous nous sommes donc rendus à Paris, à l'Académie de Médecine pour les consulter.

Notre présentation ici reste centrée sur la pandémie grippale dans un contexte général (§ 2) puis sur le vécu de cette grippe dans la ville de Toulouse (§ 3). Pour d'autres développements tels que : l'aspect médical de la grippe espagnole, le risque pandémique actuel, on se référera à notre récente thèse ([1]), dont est extraite la matière du présent article.

2. LA PANDÉMIE GRIPPALE DE 1918-19

Rappelons en un mot le contexte historique général de la fin de la guerre : Le Kaiser Guillaume II abdique le 9 novembre, l'état-major allemand demande l'armistice le 11 novembre 1918. Hélas, un autre belligérant silencieux et sournois ne dépose pas les armes : depuis le printemps 1918, la grippe s'immisce partout et tue sans distinction de camps.

2.1 Un duo diabolique ([4])

La guerre doit composer avec la grippe et vice-versa. Un couple diabolique se forme : grippe et guerre ou guerre et grippe. Ce duo favorise la propagation du virus. Les troupes américaines en partance vers l'Europe se concentrent dans des camps. Pour rejoindre ces derniers, de nombreux soldats prennent le train plusieurs jours de suite dans la promiscuité. On cite le cas d'un voyage en train de 1500 km au cours duquel 140 soldats sur un total de 3000 décèderont. Les transferts maritimes vers l'Europe aggravent cette situation. En huit jours de traversée, le virus a contaminé 2000 soldats sur 9000. En

[8] « La Dépêche (de Toulouse) » est le titre de l'époque de ce quotidien ; il deviendra « La Dépêche du Midi » en 1947.

arrivant sur les côtes françaises, les soldats américains contaminent les populations militaires et civiles.

Dans les tranchées, la situation est dramatique : le soldat peut être atteint de la grippe ou blessé, ou les deux. Il est transporté vers des hôpitaux de l'arrière, pêle-mêle, avec blessés et grippés. Il y a un va-et-vient permanent de blessés et de grippés du front vers l'arrière sans aucune précaution, sans quarantaine.

En 1918, toutes les conditions sont réunies pour que la grippe s'infiltre partout, mais la préoccupation majeure reste la guerre : il faut vaincre à n'importe quel prix.

2.2 Origine ([5–9])

Est-ce que le patient zéro de la grippe de 1918-19 était vraiment le soldat Albert Gitchell du Fort Riley dans le Kansas, tombé malade le 11 mars 1918 ? Cette hypothèse est une des plus populaires auprès des médias, l'idée de pouvoir identifier le patient zéro d'une pandémie qui a tué plus de 50 millions de personnes est passionnante. Plusieurs chercheurs se sont penchés sur la question de l'origine du virus grippal de 1918, aujourd'hui encore nous n'avons pas de certitude quant à son origine et sa diffusion à travers le monde.

Actuellement, trois hypothèses principales sont débattues.

- **Les troupes militaires d'Étaples (Pas-de-Calais)**

Cette hypothèse est le résultat d'une investigation menée par une équipe britannique dirigée par le Professeur John Oxford. La diffusion de la grippe au travers de l'Europe en un laps de temps si court, dans un contexte où les moyens de transports aériens sont quasi inexistants, ne peut s'expliquer que par une présence du virus grippal les années précédentes.

Une investigation sur les différentes pathologies de 1916 à 1918 a permis de mettre en évidence une explosion des maladies respiratoires, affectant les jeunes personnes avec une forte mortalité et une cyanose typique de celle retrouvée chez les patients atteints de la grippe espagnole. Deux camps de l'armée anglaise ont été identifiés comme étant les premiers touchés durant l'hiver 1916.

Les cas les plus évocateurs sont ceux décrits à l'époque comme des « bronchites purulentes » dans l'immense camp de l'armée anglaise basé à Étaples, dans le nord de la

France. Tous les jours, plus de 100 000 soldats stationnent sur ce camp. Au total, plus d'un million ont transité entre l'Angleterre et le front de 1916 et 1918. Les conditions du camp, la promiscuité des soldats vivant à plusieurs en tente ou baraquement, sont idéales pour la transmission d'un virus respiratoire comme la grippe. Cliniquement, ces « bronchites purulentes » se distinguent par une haute fièvre, toux et surtout cette cyanose si caractéristique de la grippe espagnole. La mortalité y est également très importante. L'analyse clinico-microbiologique réalisée par l'équipe du Pr Oxford classe ces « bronchites purulentes » comme similaires à la pandémie de 1918-19.

Une épidémie équivalente, nommée « bronchite purulente avec bronchopneumonie », présentant les mêmes caractéristiques, a été décrite en mars 1917 dans les baraquements d'Aldershot (Angleterre). L'explication, quant à la stagnation de la pandémie jusqu'en 1918, viendrait peut-être du fait des restrictions de voyage durant la Grande Guerre.

Cependant, la démobilisation lors de la fin du conflit en automne 1918 aurait permis en grande partie sa diffusion à travers le monde.

En ce qui concerne la source du virus, l'origine aviaire ou porcine est la plus probable. Il a pu être mis en évidence que les soldats du camp d'Étaples étaient au contact de poulets, dindes ainsi que d'une porcherie à l'intérieur même du camp. L'auteur conclut son investigation en mentionnant le fait que l'on ne peut exclure les autres hypothèses, mais qu'il serait sage de prendre en compte la possibilité que la prochaine pandémie grippale ne trouve pas forcément son origine en Asie mais partout dans le monde y compris en Europe.

- **Les travailleurs chinois**

Dès les années 1920, l'hypothèse d'une origine asiatique est émise par E.Jordan. Plus récemment, l'historien Mark Humphries défend la théorie selon laquelle de nombreuses infections pulmonaires seraient apparues durant l'année 1917 dans un petit village près de la muraille de Chine. Les autorités locales y ont dénombré plusieurs douzaines de morts. Cette épidémie est étiquetée par les médecins comme simple « rhume hivernal ». Pourtant, l'épidémie se propage rapidement et gagne 500 km en 6 semaines à la fin de l'année 1917. Certains ont pensé à une peste pulmonaire malgré un taux de mortalité trop faible pour ce type de pathologie. Des britanniques sur place, durant l'année 1917, ont écrit qu'il s'agissait bien d'une épidémie grippale.

Mais comment ce virus grippal serait-il arrivé en Europe ?

Probablement, au travers du « *Chinese Labor Corps* » qui permet d'alimenter l'Europe en main d'œuvre pour libérer les soldats français et britanniques afin de les rediriger vers le front. Plus de 94 000 ouvriers du nord de la Chine se sont retrouvés dans le sud de l'Angleterre et de la France pendant la guerre. Le transport de ces travailleurs chinois a lieu par bateau avec un débarquement à Vancouver au Canada puis une traversée du pays d'Ouest en Est en train pour embarquer à Halifax vers l'Europe à destination de l'Angleterre ou de Marseille en ce qui concerne la France. Nombre de ces travailleurs présentent des syndromes grippaux durant leur traversée du Canada ; malheureusement, ils ne sont que rarement pris au sérieux par les médecins canadiens, car considérés comme de nature très paresseuse.

M.Humphries rappelle que nombreuses épidémies ont pour origine la Chine avec, à titre d'exemple, le SRAS en 2003 avec 775 décès et la grippe aviaire H5N1 qui aurait tué 384 personnes depuis 2003.

- **Le camp Funston au Kansas**

Cette hypothèse est le fruit du travail de l'historien Alfred W. Crosby, plus tard reprise et complétée par l'écrivain John Barry. Avant d'expliquer son hypothèse, John Barry confronte les points faibles des autres hypothèses.

L'origine asiatique en Chine ne serait que des foyers mineurs de grippes classiques qui seraient restées endémiques et qui n'auraient donc aucun lien avec la grippe espagnole. Plus récemment, les scientifiques contemporains ont pu identifier plusieurs foyers de pestes pulmonaires en Chine qui auraient pu être considérés à tort comme foyers grippaux.

En ce qui concerne l'hypothèse d'Oxford sur l'origine française près d'Étaples, l'absence de propagation hors des camps britanniques, voire sa disparition avant la première vague de la pandémie, n'est pas en faveur du virus grippal recherché. Dernièrement, les travaux du Dr Jeffrey Taubenberger semblent en faveur d'une émergence du virus seulement quelques mois avant la pandémie. Il ne reste alors que l'hypothèse d'une origine américaine.

Le camp Funston, maintenant appelé Fort Riley au Kansas est depuis longtemps considéré comme une des hypothèses les plus probables à l'origine de la pandémie. Mais comment expliquer son arrivée dans ce camp militaire ?

Haskell County, Kansas, est à 300 miles à l'ouest de Funston. C'est un petit village agricole où les habitants travaillent au contact de volailles, bovins, porcs et céréales. En 1918, la population est de 1720 habitants. Mais aussi primitive que la vie puisse être là-bas, la science est bien présente au travers du Dr Loring Miner et de son fils, aussi médecin.

Fin janvier 1918, les Miner sont confrontés à une épidémie de grippe comme ils n'en ont jamais vu auparavant. Des dizaines de leurs patients sont atteints, les plus robustes et vaillants n'y échappent pas. Plusieurs pneumonies se déclarent par la suite avec une mortalité croissante. Le journal local « *Santa Fe Monitor* » reste flou sur ces décès pour ne pas miner le moral en temps de guerre. L'épidémie a par la suite disparu, aussi brusquement qu'elle est venue, les habitants sont retournés au travail et la vie a repris son cours. Pourtant, devant cette si terrible épidémie de grippe, Miner a mis en garde les responsables nationaux de santé publique. C'est, actuellement, la première et seule référence à la grippe dans le monde à cette période-là. Son rapport a longtemps été ignoré et Miner décède de la grippe le 30 mars de la même année.

Durant le mois de février 1918, nombreux sont les soldats qui rendent visite à leur famille à Haskell County, de même que les parents, épouses, qui se rendent au camp Funston. Ces hommes ont probablement été exposés à la grippe, et seraient arrivés au camp Funston entre le 26 février et le 2 mars.

Le premier cas de soldat grippé est enregistré le 4 mars 1918. Plus de 50 000 hommes s'entrainent sur le site. En 3 semaines, 1100 patients sont assez malades pour justifier une hospitalisation et des milliers d'autres sont aussi atteints. Les soldats déplacés constamment entre Funston et le monde extérieur, en particulier dans d'autres bases militaires américaines et françaises, ont permis une diffusion rapide et large à travers la planète.

La grippe serait arrivée en France par le port de Brest où se tient le débarquement des troupes américaines.

2.3 Évolution générale de la pandémie ([4-10])

Comme toute pandémie, la grippe espagnole évolue en plusieurs vagues.

- **La première vague : mars-août 1918**

L'épidémie débute, en mars 1918, dans des camps militaires américains où s'entassent de jeunes soldats en partance vers l'Europe par voie maritime. En avril 1918, la grippe atteint l'Europe, en particulier les ports de débarquement des troupes alliées comme Saint-Nazaire, Brest et Bordeaux. Fin avril, la grippe se diffuse aux populations civiles européennes et américaines. Paris est touché avec un pic fin juin. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne sont atteints. La presse espagnole fait savoir que le roi Alphonse XIII est frappé par la grippe ; l'Espagne n'est pas en guerre et il n'existe aucune censure sur la diffusion de l'épidémie, d'où le terme de « grippe espagnole ». Le 30 mai 1918, Madrid alerte l'ambassadeur de France en Espagne d'une épidémie de grippe.

Entre mai et juillet, la grippe continue sa diffusion à travers l'Europe et touche le Portugal, les Pays-Bas, la Norvège, La Russie, la Grèce et la Suisse. Le 29 mai 1918, la grippe débarque en Inde via le port de Bombay, elle s'y répand très rapidement, puis la Chine est à son tour atteinte.

Comment se présente-t-elle ?

« Elle est d'une diffusion extrême et attaque toutes les armées »

Note sur la grippe aux armées – Services techniques section médecine.

Elle tue peu mais affaiblit considérablement. Elle est appelée par les soldats français *« la fièvre des 3 jours »* et par les soldats du Reich *« la fièvre des Flandres »*. Les autorités sanitaires s'inquiètent peu de cette grippe saisonnière car elle parait bénigne ; le taux de mortalité est compris entre 0,1% et 0,2%. Toutefois, à la fin du printemps, on peut déjà y voir quelques prémices d'une grippe singulière : Tout d'abord le taux de contagiosité est extrême, les États-Unis, l'Europe, l'Asie sont touchés par une rapide propagation. De plus, la tranche d'âge la plus affectée est celle des jeunes adultes. Enfin, elle sévit hors saison. Malgré cela, elle ne retient pas l'attention, le quotidien *« Le concours médical »* en parle pour la première fois le 15 juillet 1918 et la considère comme une grippe bénigne.

Durant l'été 1918, le nombre de cas diminue mais les personnes malades présentent des grippes sévères et prolongées. Après une quasi-disparition, la fin du mois d'août voit ressurgir de nouveaux cas de grippe aux États-Unis. A nouveau, les ports sont les premiers touchés par des équipages de navires commerciaux en provenance d'Europe. De même en Afrique, à la suite d'une escale d'un bateau avec des matelots grippés, toute

une région de la Sierra Leone est atteinte à son tour, avec 3% de décès dans la population totale.

En septembre 1918, le virus s'est à nouveau propagé dans le monde entier.

- **La deuxième vague : septembre 1918 - janvier 1919**

Le 8 septembre 1918, dans un camp militaire du Massachusetts, 1543 soldats sont atteints de la grippe en un seul jour, la grippe ravage violemment avec des symptômes différents de la première vague, en particulier la fameuse cyanose héliotrope. Dès lors, l'épidémie se propage dans tous les camps militaires et dans la population civile des États-Unis. Entre septembre et octobre, le taux de mortalité passe de 0,23% à 2,06%.

D'autre part, les soldats au front ne sont pas épargnés. La propagation due à la promiscuité dans les tranchées est extrêmement forte. Les grippés et blessés sont évacués du front vers les hôpitaux de l'arrière, ces va-et-vient permanents permettent à l'intrus, la grippe, de faire ses victimes.

Les populations civiles de l'Europe sont sévèrement touchées, c'est en octobre que le pic de l'épidémie atteint son paroxysme. Le taux de mortalité est très élevé, 10% des personnes atteintes succombent.

De façon concomitante, le monde entier est touché à l'automne 1918, avec un pic de mortalité en octobre. Aucun pays, aucun continent, aucune île ne sont épargnés, même le grand Nord est touché. Dans certains villages Inuits, la mortalité est extrêmement élevée, jusqu'à 98%. Elle touche surtout les jeunes (20-40 ans) et, par conséquence, atteint indirectement les personnes âgées et enfants n'ayant personne pour s'occuper d'eux.

Lors de l'automne 1918, la pandémie s'est abattue sur le monde entier. La guerre, le déplacement des troupes et des populations, la promiscuité, la malnutrition, le manque d'hygiène ont épuisé les populations civiles et militaires.

En France, le 1er octobre 1918, le quotidien « *Le concours médical* » fait une description de la grippe et de son traitement :

« La grippe actuelle, influenza, grippe espagnole, après une période assez longue de bénignité, a pris depuis quelque temps un caractère de grande gravité.

L'épidémicité et la saison froide sont les deux causes de cette gravité, l'épidémicité en augmentant la virulence du microbe de la grippe et la saison froide en facilitant les complications pulmonaires. […]

Deux mots seulement du traitement.

Les ventouses, les ventouses scarifiées, surtout appliquées dès le début sur les foyers congestifs des poumons, procurent souvent de bons effets. La quinine est prescrite couramment. M. Dubois préfère le quinquina, en poudre impalpable, à la dose de 3 ou 4 cuillères à café par jour dans une tasse de café. Les médications symptomatiques, du poumon, du cœur, de l'insuffisance surrénale, de l'ataxo-adynamie, du système nerveux, trouveront leurs indications. […]

Prophylaxie.

La maladie est extrêmement contagieuse, la contagion se faisant par les crachats, la salive, les mucosités nasales des malades. […]

L'usage modéré des pommades et poudres nasales est utile. Personnellement, je leur préfère le petit flacon de 10 ou 15 gr. de formol, que l'on respire deux ou trois fois par jour pendant quelques instants, comme un parfum, en rentrant chez soi. Les vapeurs formolées, piquantes mais sans danger, assurent très simplement une certaine antisepsie nasale. Dr P. Lacroix ».

2.4 Les caractéristiques de la grippe espagnole ([4-10])

La grippe espagnole de 1918 pose de nombreuses énigmes. Tout d'abord, la cause et l'origine de la pandémie sont incertaines comme nous l'avons vu plus haut. Par ailleurs, on note une fluctuation de la virulence tout au long de l'année 1918-19 avec un pic en octobre 1918. Cette exacerbation a lieu en même temps aux quatre coins du monde, ce qui invalide l'hypothèse d'une propagation du virus principalement par voie maritime. En 1942, Burnet et Clark ont émis l'hypothèse que la première vague serait due à un virus ancestral, saisonnier de la grippe. La deuxième serait due à une mutation virale de forte virulence qui se serait développée au sein des troupes militaires du fait de la forte promiscuité des soldats.

Finalement, la pandémie s'éteint soudainement au printemps 1919.

Autre particularité, la répartition des victimes selon l'âge est unique : ce sont les jeunes adultes entre 20 et 35 ans qui sont le plus touchés.

Les personnes âgées de plus de 60 ans sont peu atteintes. Ces dernières seraient-elles immunisées par des grippes antérieures ? Une autre hypothèse pourrait expliquer ce phénomène : la promiscuité des millions de jeunes militaires américains transportés dans des bateaux et dans des trains, puis stationnés dans des camps avant de monter au front. Dans les tranchées, la grippe est aussi présente. Les mauvaises conditions d'hygiène et la malnutrition créent un terrain propice à la propagation du virus.

Dernière caractéristique, de nombreuses femmes enceintes affectées par la grippe avortent ou succombent (aux États-Unis, un quart des femmes).

2.5 Morbidité et mortalité de la grippe espagnole ([11–20])

- **Morbidité**

Le taux de morbidité correspond au pourcentage d'individus, dans une population donnée, atteints de maladie pendant une période déterminée. La morbidité de la pandémie de grippe espagnole de 1918 parait très élevée : 50 à 70% de la population mondiale, c'est-à-dire 1 milliard sur 1,9 milliards d'habitants. Ceci est une estimation car il est difficile de trouver des chiffres exacts se rapportant à la morbidité de la grippe. En effet, au printemps 1918, le corps médical ainsi que les autorités ne recensent pas la grippe comme une tueuse. Ces manifestations n'étant pas alarmantes, les populations ne consultent pas forcément un médecin ou l'hôpital.

- **Mortalité**

Ainsi baptisée, « la grande tueuse » est considérée comme l'un des évènements les plus dramatiques de l'histoire médicale. « Le plus grand holocauste médical dans l'histoire » aurait, selon les dernières estimations, tué entre 50 et 100 millions de personnes à travers le monde. Dans les années 1920, on estimait à 21 millions le nombre de victimes mais les études récentes ont largement réévalué ce chiffre. A titre de comparaison, la 1ère guerre mondiale a fait 9 720 000 morts au sein des combattants. La grippe a tué plus en 24 semaines que le VIH en 24 ans, plus en un an que la peste noire en un siècle. Le nombre de victimes est équivalent à la totalité des grands conflits du vingtième siècle réunis. A savoir : les épidémies de grippe saisonnière, entrainent 250 à 500 000 décès de par le monde.

De nos jours, novembre 1918 est connu dans la mémoire collective comme la fin de la guerre la plus meurtrière des temps modernes. Moins célèbre, mais encore plus mortifère,

cette période représente pour les historiens et démographes, le pic de mortalité de la pandémie touchant le monde entier. Néanmoins, du fait du conflit mondial, il existe peu d'informations sur le nombre réel de morts. Dans ce contexte de guerre et de censure, il ne faut pas que l'adversaire puisse tirer profit du mauvais état sanitaire des troupes. Il est donc difficile de connaitre précisément le nombre de morts, les chiffres peuvent varier du simple au double, voire de 1 à 10 pour des pays ayant une faible couverture médicale comme l'Inde ou l'Afrique.

Pour démontrer l'impact que peut avoir une maladie comme la grippe espagnole sur la mortalité, les épidémiologistes utilisent le concept de William Farr (1807-1883) : la surmortalité ou « *excess death rate* ». Celui-ci se calcule par la différence de morts sur une même période pour une même entité géographique pendant et avant/après la maladie. Ce concept ne s'applique que si l'on dispose de chiffres fiables, ce qui est possible dans des grandes villes mais pas à l'échelle mondiale.

Les longs voyages en bateaux sont de véritables bombes à retardement. Il suffit d'une personne contaminée au départ, et du milieu confiné du bateau, pour obtenir 40% à 50% des passagers contaminés avec un taux de mortalité de l'ordre de 5 à 7 %. Les passagers débarqués sont autant de vecteurs de contamination qui répandent le virus dans les populations autochtones.

Le nombre de décès en France est estimé à 400 000 ; à titre de comparaison, chaque année il y a entre 1500 à 2000 morts suite à la grippe saisonnière, essentiellement chez les personnes de plus de 65 ans. Parmi la population, on peut citer comme personnages célèbres, victimes de la grippe espagnole, Guillaume Apollinaire et Edmond Rostand ; ce dernier assiste le 29 novembre à une représentation théâtrale, le 30 novembre il a 41°C de fièvre et il décède le 2 décembre. Au Brésil, le Président Rodriguez Alves est également atteint.

Certaines régions du monde entier sont particulièrement touchées : aux Iles Samoa, un bateau accoste le 7 novembre 1918 ; fin décembre, 10 000 insulaires sont décédés sur une population de 40 000, soit 25% en 3 mois. À Tahiti, un bateau accoste à Papeete le 16 novembre 1918 avec plusieurs grippés à bord ; en quelques jours, on déplore 600 morts sur une population de 6000 habitants, soit 10% de décès. L'épidémie se propage partout, même dans des villages esquimaux ; le village de Nome enregistre 176 décès sur une population de 300 habitants. On cite le cas d'un médecin qui a la désagréable surprise de

visiter des villages Inuits où tous les habitants sont morts. On pense que ces populations avaient une sensibilité génétique particulière. Seule l'île de Sainte-Hélène échappe, grâce à des mesures strictes, à la pandémie grippale de 1918.

2.6 Conséquences ([21–23])

- Économiques

En France, les secteurs publics et industriels sont affectés par la pandémie. Les usines sont perturbées par le manque de main d'œuvre. Cette pénurie coïncide avec le moment où les alliés reprennent l'initiative des opérations militaires et où la fabrication des munitions est vitale. La maladie semble faire le jeu des allemands puisqu'elle paralyse l'activité économique et la vie sociale française.

Dans un premier temps, les autorités minimisent l'impact de la pandémie et cherchent à rassurer la population. Il ne faut surtout pas briser le moral des français qui sont épuisés par 4 ans de guerre et de privations. La consultation des archives 1918 du journal « *La Dépêche* » montre que durant l'été et le début de l'automne, la préoccupation principale des politiques et des journalistes était l'avancée des troupes alliées, on entrevoyait la fin de cette guerre et enfin la victoire.

La revue « *Le concours médical* » qui avait commencé à parler d'une épidémie vers le 15 juillet est plus critique et publie une tribune, le 1er novembre, qui souligne de façon ironique la désinvolture avec laquelle les autorités réagissent :

« *L'épidémie de grippe espagnole et la faillite de la prophylaxie administrative : […] Les circulaires de M. Lebureau sont touffues, mais elles peuvent se résumer en deux mots : débrouillez-vous […] l'Administration aurait dû fermer provisoirement écoles, théâtres, cinémas, music-halls et interdire dans la mesure du possible toute agglomération de foule, toute réunion nombreuse. Et pourquoi, cela n'a-t-il pas été fait ?* ».

Certains préfets décident néanmoins de fermer les écoles et les cinémas mais cela n'est pas généralisé et arrive trop tard. Le 15 novembre, « *Le concours médical* », dans sa tribune, s'insurge contre le recteur de Clermont qui décide de fermer l'école de médecine et de pharmacie jusqu'au 18 novembre, alors que l'on aurait vraiment besoin du support de cette école pour traiter au mieux les malades.

« *Fermer une ÉCOLE DE MEDECINE en raison d'une épidémie de grippe est un de ces coq-à-l'âne administratifs qui dépasse ce que l'imagination peut rêver* ».

Dans les grandes villes des États-Unis, en octobre 1918, les écoles, églises, ministères, commerces sont fermés à l'exception des saloons. Le pays est paralysé, l'activité économique marche au ralenti.

- **Socio-psychologiques**

C'est la Suisse, pays neutre dans la Grande Guerre, où l'information n'est donc pas censurée, qui est le premier à faire écho du retentissement social de la grippe sur les populations.

Les conséquences de la grippe sont présentes à tous les moments de la vie quotidienne. Dans les villes, les déplacements sont difficiles car les transports publics fonctionnent mal. Les médecins sont peu nombreux et surchargés par des problèmes administratifs pour se procurer de l'essence ou des pneus. La population essaie de se rassurer en se rapprochant de l'Église. Celle-ci propose et organise des implorations, des processions et des pèlerinages aux sanctuaires de saints protecteurs, ce qui est en contradiction avec les recommandations, voire interdictions, de rassemblement de personnes par les municipalités.

Durant le temps de la pandémie, la mort fait partie du quotidien et se banalise. On lui enlève tout le solennel du sacré et du rituel : la toilette mortuaire, la veillée, la cérémonie, les prières, les convois funéraires…

Aux États-Unis, dans certaines villes, on entasse les morts dans des morgues et on les ensevelit dans des fosses communes.

En France, le quotidien « *L'Express du Midi* » du 27 octobre 1918 relate :

« *La grippe : la suppression des convois funèbres.*

La population proteste. Une mesure à rapporter.

Depuis hier, les convois funèbres sont supprimés. Les corps sont transportés par fourgons aux cimetières où se rendent les parents et amis des défunts.

Dans chaque fourgon il y a cinq ou six cercueils qui sont reçus par les ministres des divers cultes et conduits au lieu de la sépulture. […] Il est inadmissible que d'un trait de plume on empêche les familles de rendre à leurs morts leurs honneurs suprêmes.

L'essai d'hier a soulevé des protestations parfaitement légitimes et auxquelles nous nous associons.

[…] cet arrêté heurte profondément le sentiment public.

[…] les familles chrétiennes demandent avec force que leurs disparus reçoivent dans nos temples, les dernières bénédictions de l'Église, conformément aux règles de la liturgie catholique »

Il se crée une guerre psychologique, chaque individu développe une méfiance, une suspicion envers son voisin car l'ennemi (la grippe) est invisible. Toute relation de confiance a disparu dans la société, la peur de respirer, de mourir est partout. Cette peur engendre toute sorte d'imagination. Les rumeurs les plus folles circulent au sein de la population française :

« Des bruits couraient dans le public que la maladie avait été provoquée par des conserves venues d'Espagne et dans lesquelles des agents allemands auraient introduit des bacilles pathogènes ».

Aux États-Unis, il se dit que les comprimés d'aspirine fabriqués par la société allemande Bayer sont contaminés intentionnellement par le virus de la grippe. Une vieille femme affirme avoir vu un nuage se répandre sur le port de Boston à partir d'un bateau d'origine allemande.

3. LA GRIPPE ESPAGNOLE À TOULOUSE

3.1 L'arrivée de la grippe aux portes de Toulouse

En pleine guerre, la France a d'autres préoccupations que la grippe espagnole, toutes les forces sont mobilisées pour la victoire finale. La grippe n'étant pas une maladie à déclaration obligatoire, le recueil des données est d'autant plus difficile.

- **La première vague**

La première vague de la pandémie 1918 n'attire que peu l'attention, elle est considérée comme une grippe saisonnière et bénigne. Il n'existe pas de document ou témoignage y faisant référence. Elle serait arrivée aux portes de Toulouse durant le mois de juillet 1918.

« Il y a quelque temps, est apparue en Espagne, une maladie grippale épidémique qui a frappé chez nos voisins d'au-delà des Pyrénées, un grand nombre de personnes, le roi Alphonse entre autres. La maladie n'a pas tardé, d'ailleurs, à franchir la frontière pour se montrer dans nos départements pyrénéens et gagner ensuite les autres régions de notre pays ».

« Comme nos confrères, nous avons vu un certain nombre de cas de grippe espagnole chez des sujets n'ayant pas quitté Paris, et aussi deux cas contractés l'un en Espagne et l'autre dans une ville du Midi, tout près de la frontière ».

Revue « Le concours médical », 15 juillet 1918.

Cette grippe qui vient de traverser les Pyrénées et qui se développe dans le Midi et les autres régions de France n'est considérée que comme bénigne et sans gravité. Il faudra attendre octobre 1918 pour que ce quotidien médical y fasse à nouveau référence.

- **La deuxième vague**

La deuxième vague, bien plus virulente, atteint son paroxysme à Toulouse comme dans le monde entier durant le mois d'octobre 1918, avec un pic à 772 décès directement ou indirectement liés à la grippe. À Toulouse, ce mois d'octobre restera comme le mois le plus sombre de la pandémie grippale. Certains témoignages ont pu être recueillis entre octobre 1993 et mars 1994 par Nathalie Sié dans son mémoire d'histoire ([23]).

Madame A., dont les parents et la sœur ont été tués par la grippe, se souvient : *« c'était à l'époque des vendanges… »*

Madame M., dont le père est au front et la mère atteinte de la grippe : *« J'ai comme souvenir que mon père était à la guerre et qu'il allait revenir quand même ».*

Novembre 1918 reste dans la mémoire comme la fin de la première guerre mondiale, mais c'est aussi une tragique période où la grippe fait encore des ravages. Madame P. nous décrit ce moment :

« J'étais une enfant. Je suis née en 1907 donc, en 1918 j'avais onze ans et j'ai été guérie de la grippe… Un beau jour, j'ai entendu les cloches sonner à toutes volées. Alors ma mère arrive dans ma chambre, j'étais en convalescence à ce moment-là, et elle me dit : '' tu sais pourquoi on sonne ? La guerre est finie, c'est l'armistice ! ''. C'était le 11 novembre 1918 ».

Cette deuxième vague se situe donc entre les vendanges et l'armistice, soit septembre octobre et novembre.

- **La troisième vague**

Enfin, on note une troisième vague à Toulouse en février 1919, avec un léger rebond de la mortalité.

3.2 Les moyens mis en œuvre par la ville de Toulouse dans la lutte contre l'épidémie

Les principales sources d'information sont les journaux régionaux tels que « *La Dépêche* » qui retranscrit les différents arrêtés municipaux mis en place par la mairie de Toulouse. La première mention de la grippe à Toulouse date du 16 septembre 1918.

« L'état sanitaire de la ville, sans inspirer de graves inquiétudes, laisse beaucoup à désirer en ce moment. On signale, en effet de nombreux cas de grippe et d'influenza et pas mal de malaises intestinaux […]. Il y a eu une recrudescence sérieuse de la maladie, au sein des familles et les décès ont suivi depuis le 9 septembre une marche ascendante : 12 le 10 et 26 le 15, c'est-à-dire hier. »

« La Dépêche », 16 septembre 1918.

3.2.1 L'attitude de la municipalité

La municipalité toulousaine s'inspire beaucoup de la ville de Lyon en matière de mesures et de conseils (voir aussi § 3.4). De nombreux arrêtés municipaux font suite aux mesures prises à Lyon. Ces mesures sont parfois contradictoires et peu cohérentes : la fermeture de certains lieux publics et le conseil de ne pas trop stationner dans d'autres, ou l'autorisation des processions religieuses mais l'interdiction des convois funèbres.

- **Limitation des voyages**

La notion d'agent contaminant de la grippe est connue, en premier lieu, les autorités locales mettent en place une limitation des échanges vers et depuis Toulouse. Le gouvernement espagnol demande un certificat aux voyageurs délivré par leur commune d'origine, attestant qu'il n'y sévit pas d'épidémie au moment du voyage vers l'Espagne.

- **Les lieux publics**

Les lieux publics à forte concentration de population sont plus à risque de favoriser la propagation de la grippe dans la ville. La municipalité envisage la fermeture de certains,

mais d'autres comme les théâtres, les cinémas ou encore les églises ne sont pas fermés. Il est seulement recommandé de ne pas y stationner trop longtemps. Des affiches alertant sur le risque de transmission de la grippe sont présentes un peu partout dans la ville.

« Pour éviter la grippe il est prudent de ne pas aller dans les théâtres, concerts, cinémas, cafés ; de ne pas faire de stations prolongées dans les églises et dans les temples ; de ne pas s'attarder dans les magasins ; de faire usage le moins possible des tramways. La grippe se propage partout où l'on se réunit nombreux. »

Avis du conseil départemental d'hygiène publique du 22 octobre 1918.

Le préfet de la Haute Garonne : Giraud.

- **Les écoles**

Le 21 octobre 1918, la municipalité toulousaine décide la fermeture de toutes les écoles.

« Par décision du 17 octobre, prise après avis du comité départemental d'hygiène, M. le préfet, par mesures de précaution, a ordonné la fermeture de toutes les écoles primaires, élémentaires et maternelles, publiques et privées de la Haute-Garonne à partir du lundi 21 octobre jusqu'au 3 novembre inclus. »

« La Dépêche », le 18 octobre 1918.

Néanmoins, certains témoignages recueillis par Nathalie Sié ([23]) démentent la fermeture des écoles pendant cette quinzaine de jours.

- **Les enterrements**

Le maire de Toulouse prend un arrêté le 18 octobre 1918 afin d'encadrer les enterrements. À partir de ce jour, il est décidé qu'il n'y aura plus qu'une seule cérémonie religieuse par paroisse et par jour, et que le transport des corps se fera uniquement par fourgon automobile. Finalement, le 26 octobre 1918, un arrêté supprime complètement les convois funèbres.

« Arrêtés concernant les convois funèbres.

M. le maire de Toulouse a pris l'arrêté suivant :

Considérant que, par la suite de la grippe, l'état sanitaire, sans être alarmant, accuse néanmoins une augmentation importante dans le nombre de décès ;

Qu'il y a lieu de réduire au minimum les effets de l'épidémie en supprimant provisoirement les convois funèbres ;

Que cette mesure a été prise dans d'autres grandes villes notamment à Lyon.

Article 1 *: À partir du samedi 26 octobre 1918 et jusqu'à nouvel avis, les convois funèbres seront supprimés. Les corps seront transportés directement par fourgons aux cimetières où se rendront les familles des décédés et les ministres des divers cultes.*

Article 2 *: Les heures de réunions aux cimetières en vue des inhumations sont fixées comme suit :*

Pour les paroisses du doyenné de Saint Étienne : Saint Étienne Dalbade, Saint Exupère, Saint Aubin, Saint Sylvie, Saint François d'Assise, Saint Joseph, Sainte Germaine à 9 heures du matin.

Pour les paroisses du doyenné de Saint Sernin ; Saint Sernin le Taur, Saint Pierre, Saint François de Paul, Sept Deniers à 11 heures du matin.

Pour les paroisses du doyenné de Saint Nicolas : Saint Nicolas, Sacré Cœur, Saint François Xavier à 3 heures du soir.

Pour les paroisses du doyenné de la Daurade : La Daurade, Saint Jérôme, Immaculée Conception, à 4 heures du soir.

Article 3 *: Les décès devront être déclarés au bureau de l'état civil dans le plus bref délai possible pour éviter tout retard dans les inhumations. »*

- **Les transports à Toulouse**

Durant le mois d'octobre 1918, la mairie de Toulouse envisage la fermeture des moyens de transports en commun tels que les tramways. Cela parait impensable pour les toulousains, et finalement le préfet de la Haute-Garonne met en place une désinfection régulière des voitures. Des plaques apposées dans les voitures demandent aux voyageurs de ne pas cracher dans les tramways.

3.2.2 L'attitude de l'Église

Pour l'Église, cette épidémie est un fléau envoyé par Dieu pour punir les hommes de leurs péchés. Tout comme pendant la guerre, l'Église recommande pénitence et prière pour apaiser Dieu.

« On nous écrit, il est de tradition dans l'Église de faire des prières publiques pour prévenir ou arrêter les fléaux qui menacent ou désolent l'humanité et, de même qu'elle a des prières pour le temps de la guerre, elle a des prières pour « le temps d'épidémie ». Ce n'est point qu'elle veuille critiquer l'efficacité des moyens humains, ni diminuer leur activité ou leur énergie mais elle sait que la puissance des « causes secondes » est limitée. […] À cause de la maladie de la grippe qui sévit dans notre ville, Monseigneur l'Archevêque vient d'ordonner de faire dans toutes les églises du diocèse les prières officielles pour le temps de l'épidémie et d'exposer dans l'église Saint-Sernin les reliques des Saints spécialement invoqués contre la maladie ».

« Le Télégramme », le 20 octobre 1918.

3.2.3 L'attitude de la population toulousaine

Marquée par la peur qu'engendre cette épidémie, de multiples rumeurs circulent dans les rues de Toulouse. De nombreux toulousains sont persuadés que les médecins mentent et qu'ils sont en présence de pathologie « exotique » de type dengue, peste, choléra ou variole. Le 21 septembre 1918, Jean Rieux, maire de Toulouse, tente de rassurer la population à travers une note dans les journaux toulousains.

« Le maire tient à renseigner la population en ce qui concerne l'état sanitaire de la ville. Aucun cas de choléra ne s'est produit et pas davantage il n'y a eu de variole noire. Cela pour répondre à certains bruits alarmants qui circulent en ville et que répandent légèrement des personnes mal renseignées. Ce qui est exact, c'est l'existence de nombreux cas de grippe et, comme conséquence, une augmentation du nombre de la mortalité normale ».

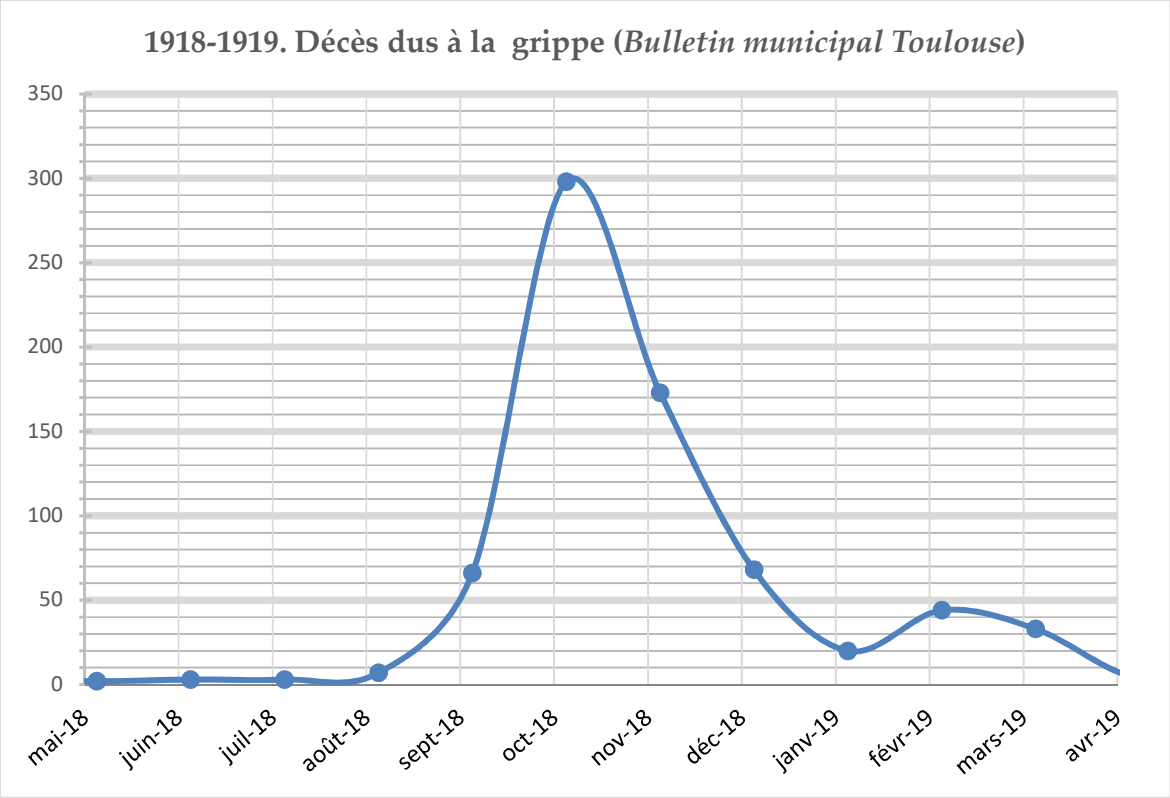
3.2.4 L'attitude du corps médical toulousain

Les médecins sont rapidement débordés face à l'afflux de patients et au manque de moyens. Sur les 20 000 médecins français en cette période, près de 16 000 sont encore en service dans l'armée et donc indisponibles auprès de la population civile. De plus, la réglementation militaire interdit à tout médecin incorporé d'apporter ses soins à la population civile.

Les malades sont soignés pour la majorité chez eux, à domicile ; les hôpitaux dont l' « Hôtel Dieu » sont réservés en priorité aux militaires blessés de guerre. Les grippés y sont regroupés dans de grandes salles communes ; ce sont le plus souvent des indigents ou personnes isolées qui n'ont personne pour s'occuper d'eux.

3.3 Mortalité toulousaine

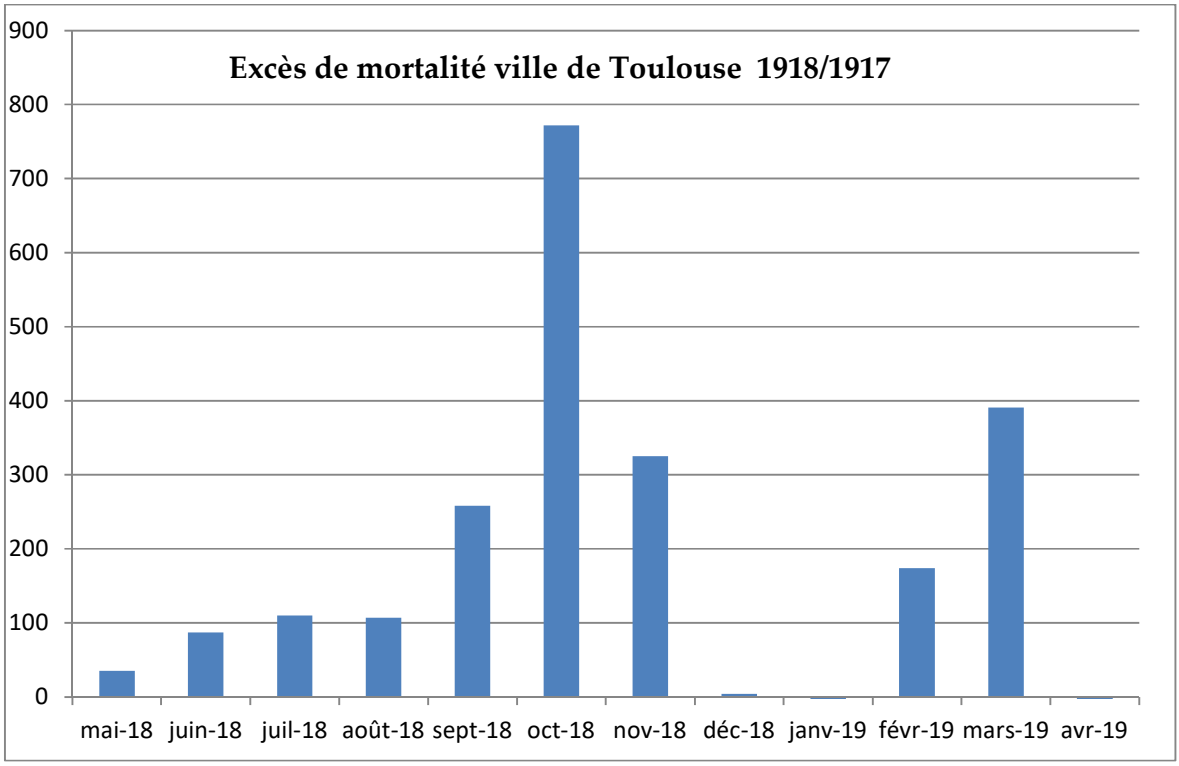
Les chiffres extraits des archives municipales permettent de suivre l'évolution, mois par mois, de l'épidémie à Toulouse. La grippe n'est pas à déclaration obligatoire, les chiffres de décès dus à la grippe sont certainement sous-évalués. On constate un pic sévère avec 298 morts, déclarés officiellement, dus à la grippe en octobre 1918 et un petit rebond en février 1919.



Afin de mieux cerner le nombre de victimes, nous avons comparé le nombre de morts entre 1917 et 1918. L'excès de mortalité pendant la période de la pandémie, donne mois par mois le nombre de victimes que l'on peut imputer à la grippe.

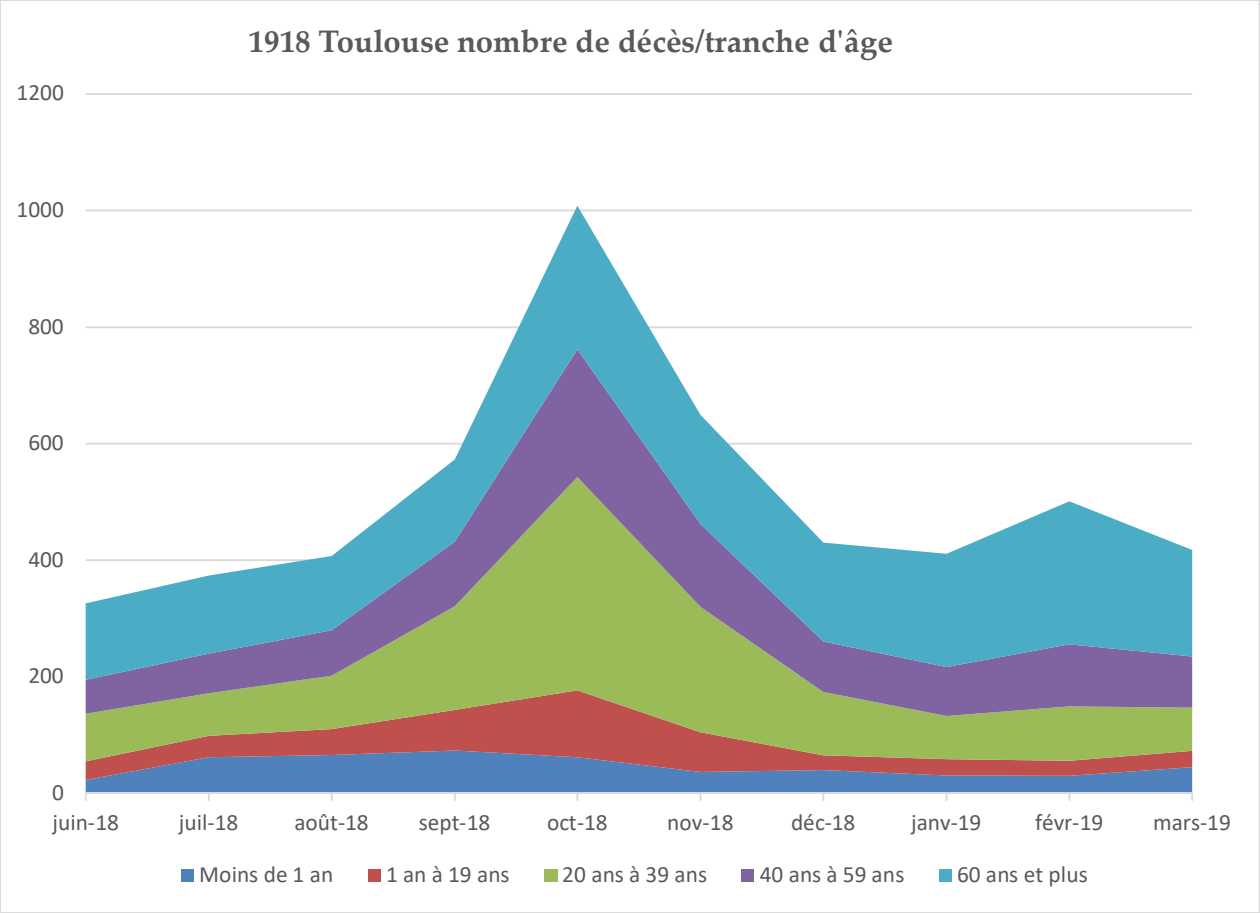
Sur la période de mai 1918 à avril 1919, nous avons un excès de décès de 2200 personnes, ces décès étant dus directement à la grippe ou à des complications. Pour le seul mois d'octobre 1918, nous avons 772 décès. On peut constater un rebond en février-mars 1919

De même, la comparaison entre 1918 et 1919 donne des résultats similaires :



La population de Toulouse est d'environ 150 000 habitants en 1911. En 1918, on estime ce chiffre à 220 000, en se basant sur les cartes d'alimentation et en y ajoutant la population militaire ainsi que les populations du Nord déplacées vers le Sud. Cet excès de mortalité (environ 2000) dû à la grippe représente environ 1% de la population.

L'analyse des décès en fonction de l'âge des malades montre que c'est la tranche de population entre 20 et 40 ans qui est la plus touchée ; en février 1919, c'est la tranche d'âge 60 ans et plus.



3.4 Lyon et Toulouse, similarités et divergences de deux villes françaises touchées par l'épidémie

Nombreuses mesures prises par la municipalité toulousaine sont calquées sur celles de la ville de Lyon. Les journaux toulousains reprennent les avis émis par le maire de Lyon afin de lutter contre la grippe.

« La ville de Lyon, ayant comme les autres, été éprouvée par l'épidémie de grippe, son maire, le sénateur Édouard Herriot, a publié un avis à la population où il porte à sa connaissance, après avis du bureau d'hygiène, quelques instructions sur les moyens à employer par mesure de précaution individuelle pour échapper, autant qu'il est possible, au danger de contagion. Ces moyens sont simples et comme il n'y a pas de raison pour que ce qui est bon à Lyon ne le soit pas aussi à Toulouse et ailleurs, nous croyons devoir les signaler à notre tour… »

« Le Télégramme », 17 octobre 1918.

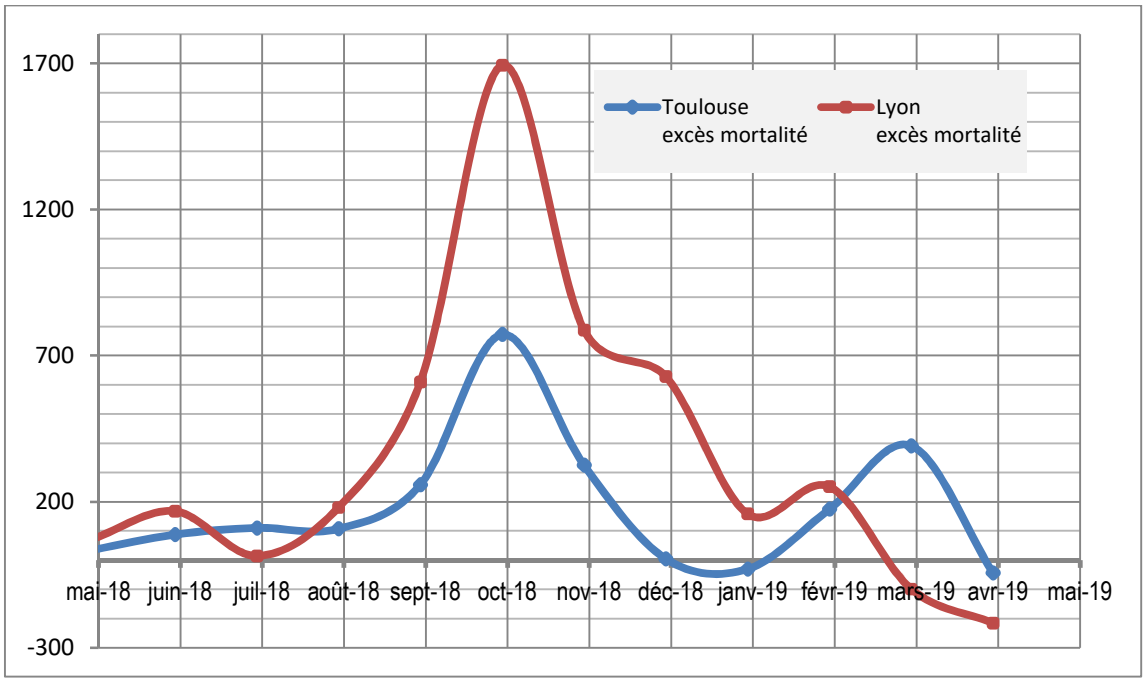
La désinfection des transports en commun, des lieux publics, l'éviction des lieux à forte densité tels que les théâtres, cinémas sont des mesures prises en premier lieu à Lyon puis suivies par Toulouse.

Comme à Toulouse, un état de psychose collective s'empare de la population lyonnaise et les plus folles rumeurs parcourent les rues. On suspecte une épidémie de dengue, peste, typhus ou choléra. Édouard Herriot, maire de Lyon, tente de rassurer la population.

« Le maire de Lyon, pour mettre fin à certains bruits erronés et après enquête approfondie auprès des autorités médicales compétentes, déclare expressément qu'aucun cas de maladie exotique grave (peste, choléra, typhus) ne s'est produit dans notre ville… ».

Sur le plan médical, les problèmes sont les mêmes qu'à Toulouse : débordement des capacités de soins, manque de médecins.

En ce qui concerne la mortalité, les pics se superposent pendant le mois d'octobre 1918, puis on note une décroissance progressive des courbes jusqu'en janvier 1919, un léger rebond jusqu'en février 1919 à Lyon tandis qu'à Toulouse le rebond se poursuit jusqu'au mois de mars.



On retrouve peu de divergences entre les deux villes, Lyon et son maire Edouard Herriot ont rapidement réagi à l'épidémie et mis en place les mesures adéquates. La municipalité toulousaine s'est largement inspirée des mesures de Lyon qu'elle a adaptées à Toulouse.

4. DISCUSSION ET CONCLUSION

Nous avons réalisé ce travail afin de mieux connaitre l'impact et les conséquences de la grippe espagnole en France et plus précisément dans notre ville, Toulouse. Néanmoins, cette étude a ses limites.

En premier lieu, la première guerre mondiale est marquée par la censure, les gouvernements européens, dont celui de la France, « étouffent » l'ampleur de l'épidémie grippale afin de ne pas démoraliser la population et les troupes. Seule l'Espagne, épargnée par la guerre, communique ouvertement sur le sujet ; d'où le terme de « grippe espagnole ».

Cette censure est bien apparue durant nos recherches : les journaux médicaux, régionaux et communiqués de l'État sont peu nombreux au vu de la gravité de la situation, ils minimisent systématiquement le risque et rassurent la population. Du fait de cette censure, de nombreuses informations intéressantes ont pu échapper à nos recherches.

En ce qui concerne les témoignages directs de personnes ayant vécu l'évènement, il est clair que, cent ans après, il nous a été impossible d'en rencontrer. Nous n'avons pu que rapporter les témoignages des toulousains interrogés par Nathalie Sié dans le cadre de son mémoire d'histoire au milieu des années 90 ([23]).

La mortalité toulousaine liée à la grippe espagnole est estimée par « *l'excess death rate* » qui calcule l'excès de mort sur une même période pour une même zone géographique pendant et avant/après un évènement. Ceci peut être entaché d'un biais dans la comptabilisation des décès uniquement liés à la pandémie grippale. Une épidémie distincte, la guerre, le peu de denrées alimentaires en fin de guerre, sont tout autant de facteurs qui peuvent influencer et fausser les données.

A travers cette étude historique, nous avons pu mettre en valeur l'impact et les conséquences du virus grippal au début du siècle dernier. Comme le monde entier, Toulouse n'a pas échappé à la grippe. Malgré la censure, nous avons retrouvé les

différentes mesures mises en place par la municipalité toulousaine ainsi que les taux de mortalité conservés dans les archives municipales.

Cette étude nous a permis toutefois d'entrevoir ce que fut Toulouse pendant cette sombre période de 1918-19.

Bibliographie

1. Alquier P., *La grippe espagnole à Toulouse, 1918-1919*. Thèse pour le Diplôme d'Etat de Docteur en Médecine, Université Paul Sabatier de Toulouse (1er juin 2017). Disponible en téléchargement à partir de : http://thesesante.ups-tlse.fr/1779/1/2017TOU31049.pdf

2. Ozanam J.-A.-F. (1773-1837*), Histoire médicale générale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés, et notamment depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours*. T1 / par J.-A.-F. Ozanam,... [Internet]. Paris : chez tous les libraires pour la médecine ; 1835 [cited 2017 Jan 14]. Disponible à partir de : http://gallica.bnf.fr/ark:/

3. Shope R.E., *Influenza: history, epidemiology, and speculation*. Public Health Rep. 1958, 73 (2) : 165–79.

4. Berche P., *Faut-il encore avoir peur de la grippe ?* Histoire des pandémies. Paris : O. Jacob 2012.

5. Jordan E.O., University of Toronto, Library. *Epidemic influenza: a survey* [Internet]. Chicago: American Medical Assn.; 1927 [cited 2016 Nov 9]. Disponible à partir de : http://link.library.utoronto.ca/booksonline/digobject.cfm

6. Shanks G.D., *No evidence of 1918 influenza pandemic origin in Chinese laborers/soldiers in France.* J. Chin. Med. Assoc. JCMA. 2016, 79 (1).

7. Humphries M.O., *Paths of Infection: The First World War and the Origins of the 1918 Influenza Pandemic.* War Hist. 2014, 21(1) : 55–81.

8. Barry J.M., *The site of origin of the 1918 influenza pandemic and its public health implications.* J. Transl. Med. 2004, 20 ; 2 : 3.

9. Oxford J.S., *The so-called Great Spanish Influenza Pandemic of 1918 may have originated in France in 1916.* Philos. Trans. Royal Soc. Lond. B Biol. Sci., 2001, 356 (1416) : 1857–9.

10. Johnson N., *Britain and the 1918-19 influenza pandemic: a dark epilogue*. London ; New York: Routledge; 2006. 271 p. (Routledge studies in the social history of medicine).

11. Taubenberger J.K., Morens D.M., *1918 Influenza: The Mother of All Pandemics*. Emerg. Infect. Dis. 2006, 12 (1) : 15–22.

12. Potter C.W., *A history of influenza*. J. Appl. Microbiol. 2001, 91 (4) : 572–9.

13. Waring J.I., *A History of Medicine in South Carolina 1900-70*. South Carolina Medical Association 1971, 33.

14. Kohn G.C., *Encyclopedia of Plague and Pestilence: From Ancient Times to the Present*. Infobase Publishing, 2007. 545 p.

15. Guillaume P., *La grippe à Bordeaux en 1918*. Ann. Démographie Hist., 1978 (1) : 167–73.

16. Chandra S., Kuljanin G., Wray J., *Mortality From the Influenza Pandemic of 1918–1919: The Case of India*. Demography. 2012, 49 (3) : 857–65.

17. Patterson K.D., Pyle G.F., *The geography and mortality of the 1918 influenza pandemic.* Bull. Hist. Med. 199, 65 (1) : 4–21.

18. *The Great Pandemic : The United States in 1918-1919*. U.S. Department of Health & Human Services.

19. Belshe R.B., *The Origins of Pandemic Influenza — Lessons from the 1918 Virus*. N. Engl. J. Med. 2005, 353 (21) : 2209–11.

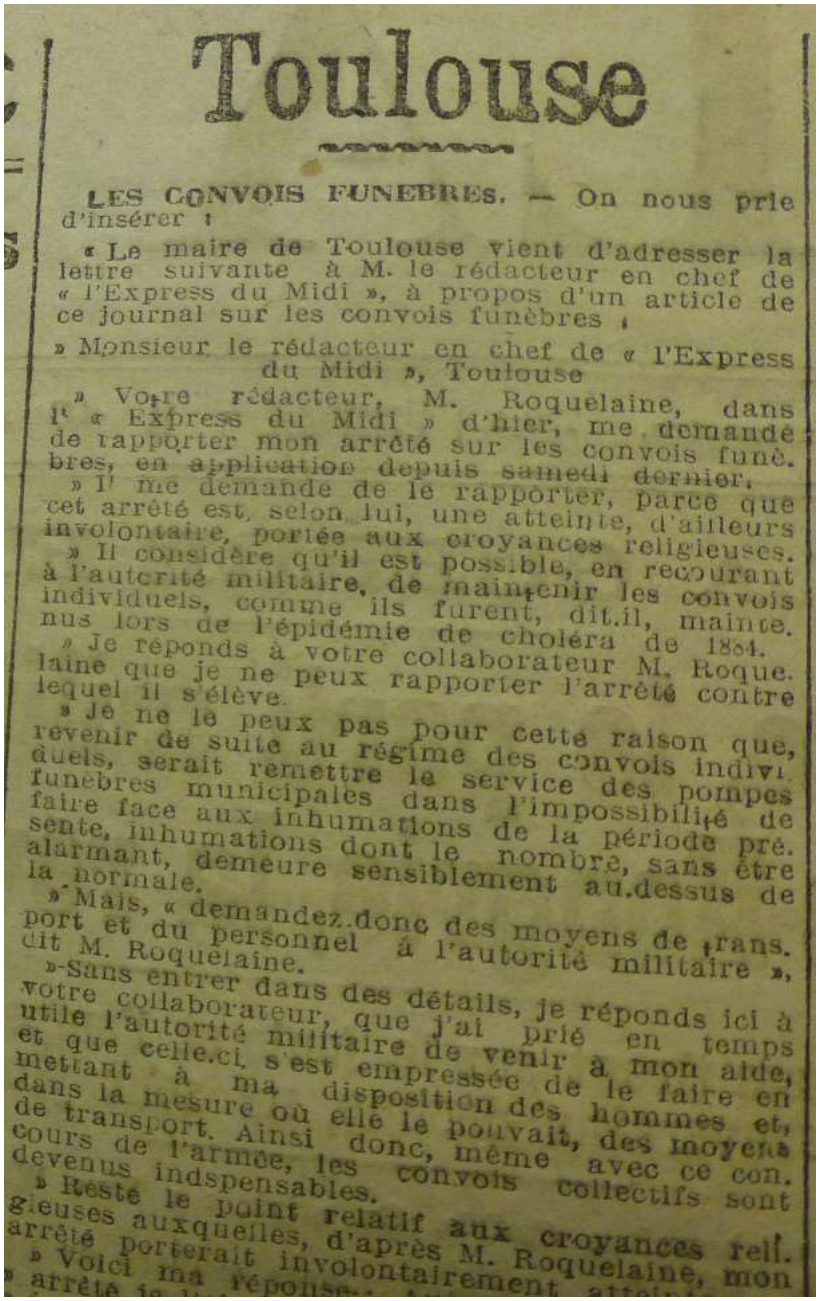
20. Johnson N.P., Mueller J., *Updating the accounts: global mortality of the 1918-1920 "Spanish" influenza pandemic.* Bull. Hist. Med. 2002, 76 (1) : 105–15.

21. Jean-Jacques Becker, *20 millions de morts ! la grippe espagnole a frappé*. L'Histoire, 1981.

22. Catherine Ammon, *Chroniques d'une épidémie - Grippe espagnole à Genève (1918-1919)*, 2000.

23. Nathalie Sié, *La grippe espagnole sur Toulouse et sa région*. Mémoire d'Histoire. Université Jean-Jaurès de Toulouse, 1994.

Annexes (photos)



Toulouse

LES CONVOIS FUNEBRES. — On nous prie d'insérer :

« Le maire de Toulouse vient d'adresser la lettre suivante à M. le rédacteur en chef de « l'Express du Midi », à propos d'un article de ce journal sur les convois funèbres :

» Monsieur le rédacteur en chef de « l'Express du Midi », Toulouse

» Votre rédacteur, M. Roquelaine, dans l' « Express du Midi » d'hier, me demande de rapporter mon arrêté sur les convois funèbres, en application depuis samedi dernier.

» Il me demande de le rapporter, parce que cet arrêté est, selon lui, une atteinte, d'ailleurs involontaire, portée aux croyances religieuses.

» Il considère qu'il est possible, en recourant à l'autorité militaire, de maintenir les convois individuels, comme ils furent, dit-il, maintenus lors de l'épidémie de choléra de 1854.

» Je réponds à votre collaborateur M. Roquelaine que je ne peux rapporter l'arrêté contre lequel il s'élève.

» Je ne le peux pas pour cette raison que, revenir de suite au régime des convois individuels, serait remettre le service des pompes funèbres municipales dans l'impossibilité de faire face aux inhumations de la période présente, inhumations dont le nombre, sans être alarmant, demeure sensiblement au-dessus de la normale.

» Mais, « demandez donc des moyens de transport et du personnel à l'autorité militaire », dit M. Roquelaine.

» Sans entrer dans des détails, je réponds ici à votre collaborateur, que j'ai prié en temps utile l'autorité militaire de venir à mon aide, et que celle-ci s'est empressée de le faire en mettant à ma disposition des hommes et, dans la mesure où elle le pouvait, des moyens de transport. Ainsi donc, même avec ce concours de l'armée, les convois collectifs sont devenus indispensables.

» Reste le point relatif aux croyances religieuses auxquelles, d'après M. Roquelaine, mon arrêté porterait involontairement atteinte.

» Voici ma réponse : [illegible]

Archives « La Dépêche » du 30 octobre 1918.

LA GRIPPE. — L'affiche suivante a été apposée sur les murs de la ville :

« Pour éviter la grippe il est prudent de ne pas aller dans les théâtres, concerts, cinémas, cafés; de ne pas faire de stations prolongées dans les églises et dans les temples; de ne pas s'attarder dans les magasins; de faire usage le moins possible des tramways. La grippe se propage partout où l'on se réunit nombreux. » (Avis du conseil départemental d'hygiène publique du 22 octobre 1918). — Le préfet de la Haute-Garonne : Giraud.

DESINFECTION DES TRAMWAYS. — Suivant les instructions données par M. le préfet de la Haute-Garonne pour lutter efficacement contre la propagation de la grippe, la Société des tramways informe le public que les voitures seront régulièrement désinfectées.

Pour seconder l'action des pouvoirs publics, les voyageurs sont instamment priés de ne pas cracher dans les voitures, ainsi qu'ils en sont informés par les plaques apposées dans les voitures depuis leur mise en service et par des affiches nouvelles mises à l'intérieur des tramways.

Archives « La Dépêche », octobre 1918

TRACES DE LA GUERRE DE 14-18 DANS LE « GRAND SUD-OUEST » A TRAVERS QUELQUES PERSONNAGES

Par Jean-Baptiste HIRIART-URRUTY[9]

Par le biais de quelques personnages du monde des arts, du sport, de la politique, tous liés au « Grand Sud-Ouest », nous montrons comment la première guerre mondiale a pu affecter les trajectoires de vies des hommes au début du XXème siècle, comment les événements de la guerre ont eu des conséquences durables après la fin de la guerre, et les traces laissées par ces faits et personnages y compris de nos jours.
La présentation est faite sous forme de « vignettes » historiques indépendantes, allant d'un domaine à l'autre (arts, sports, politique, etc.), chacune illustrant un ou plusieurs des points annoncés au-dessus.

Quand Maurice RAVEL (Saint-Jean-de-Luz) s'engage et compose pour les combattants de 14-18 ([5])

S'il y a bien un nom d'artiste attaché aux villes de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure (Pyrénées-Atlantiques (département dénommé Basses-Pyrénées jusqu'en 1969)), c'est bien celui du compositeur Maurice Ravel.
Maurice Ravel, né en 1875 à Ciboure près de Saint-Jean-de-Luz, y séjournait au moment de la déclaration de la guerre. Bien qu'âgé de 39 ans, il décida de s'engager volontaire et se rendit pour cela à la caserne de Bayonne, où sa candidature fut refusée, en raison de sa petite taille et de son poids insuffisant (48 kg)[10]. Il repart à Paris avec sa mère en décembre 1914. Maurice se morfond pendant ce premier hiver de guerre, mais il compose. Il tente de se faire incorporer à Paris. Il s'adresse au mathématicien et député républicain

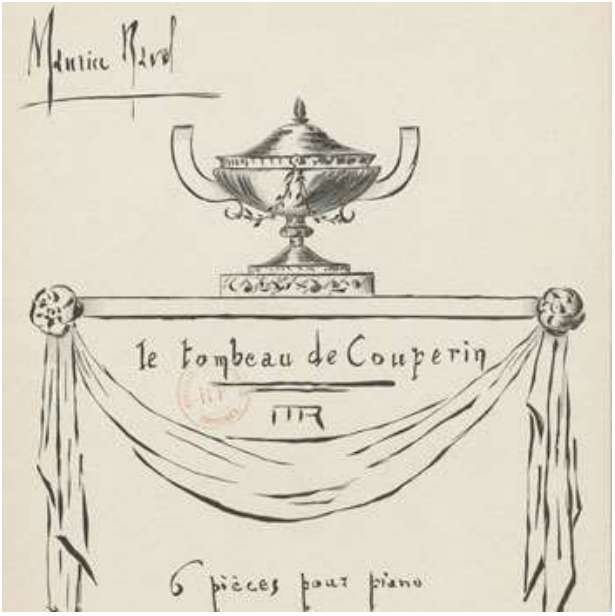
---

[9] Professeur émérite de l'université Paul Sabatier de Toulouse. Membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse.
[10] Le minimum de la taille réglementaire d'un soldat était de 1,54 m ; le minimum de poids réglementaire d'un soldat était de 50 kg.

socialiste Paul Painlevé, qu'il avait rencontré dans le salon de Madame Paul Clémenceau, pour se faire engager dans l'aviation naissante avec comme argument son poids ! Finalement, les demandes de Ravel aboutirent, il est reconnu « apte au service auxiliaire », et il est incorporé à la fin de 1915 comme conducteur au service de convois automobiles. C'est en mars 1916 qu'il est envoyé au front du côté de Verdun. Avec une camionnette qu'on lui a confiée, il ramène du matériel sur le front, et est utilisé comme brancardier tous les trois ou quatre jours. Mais en avril il a un accident de voiture ; lui-même souffre d'une hypertrophie du coeur. Le 1er octobre 1916, il est opéré d'une péritonite à Châlons-sur-Marne. La mère de Maurice Ravel, Marie Ravel, s'éteint le 5 janvier 1917, entouré de ses deux fils. Maurice Ravel, qui avait voulu cacher son engagement à sa mère, est très affecté et tombe dans un abattement profond. C'est à cette époque qu'il commence à souffrir d'insomnies terribles. Son retour dans la zone du front est un échec. Pendant l'hiver 1917, il a les pieds gelés, et il est transféré à Versailles où il est définitivement démobilisé.

Le chétif Ravel soldat ; à droite avec une peau de bique.

En 1918, il peut achever un projet esquissé dès 1914 : *Le Tombeau de Couperin, six pièces pour le piano,* dont chacune est dédiée à un ami, mort au champ d'honneur.



Manuscrit de Ravel ; pièces dédiées à ses amis tués an front.

Ravel, qui a très peu composé pendant ces quatre années de guerre, a été un authentique « poilu ». Sa santé fut profondément ébranlée, et son moral très atteint[11].
Le *Concerto pour la main gauche* fut une oeuvre commandée à Maurice Ravel par le pianiste autrichien Wittgenstein, qui, au front, avait perdu son bras droit.
Sortir de la guerre, résister aux tentatives de replis nationaux, c'est ce que souhaitent des musiciens comme Ravel qui refusent d'assigner des frontières à la musique ([13, p. 110]). Déjà, contacté pendant la guerre pour faire partie de la Ligue nationale pour la défense de la musique française, dont l'objectif consistait à *« écarter de chez nous, pour longtemps, l'exécution publique des œuvres austro-hongroises »*, Ravel s'était déjà opposé à tout ostracisme musical, avec cette magnifique réplique : *« Il m'importe peu que M. Schönberg soit de nationalité autrichienne. Il n'en est pas moins un musicien de haute valeur. ».* Il n'en sera pas de même d'autres domaines comme celui des sciences, où l'ostracisme anti-allemand

[11] A cette époque, plusieurs personnages célèbres dont Ravel furent touchés par des maladies grippales. Ainsi, M.Ravel écrit dans une lettre à Mme Dreyfus (10 septembre 1918) : *« J'ai été horriblement mal fichu ces derniers temps. Grippe espagnole ? Je n'en sais rien […] ».* Igor Stravinsky avait contracté la grippe (espagnole sans doute) en septembre 1918. Théodore Stravinsky, le fils aîné, se souvient de son père *« enfoui sous ses couvertures, claquant des dents, béret basque enfoncé jusqu'aux yeux, ne décolérant pas ».* Pour ce qui concerne la grippe espagnole, on se reportera au texte du Dr Alquier dans le présent volume.

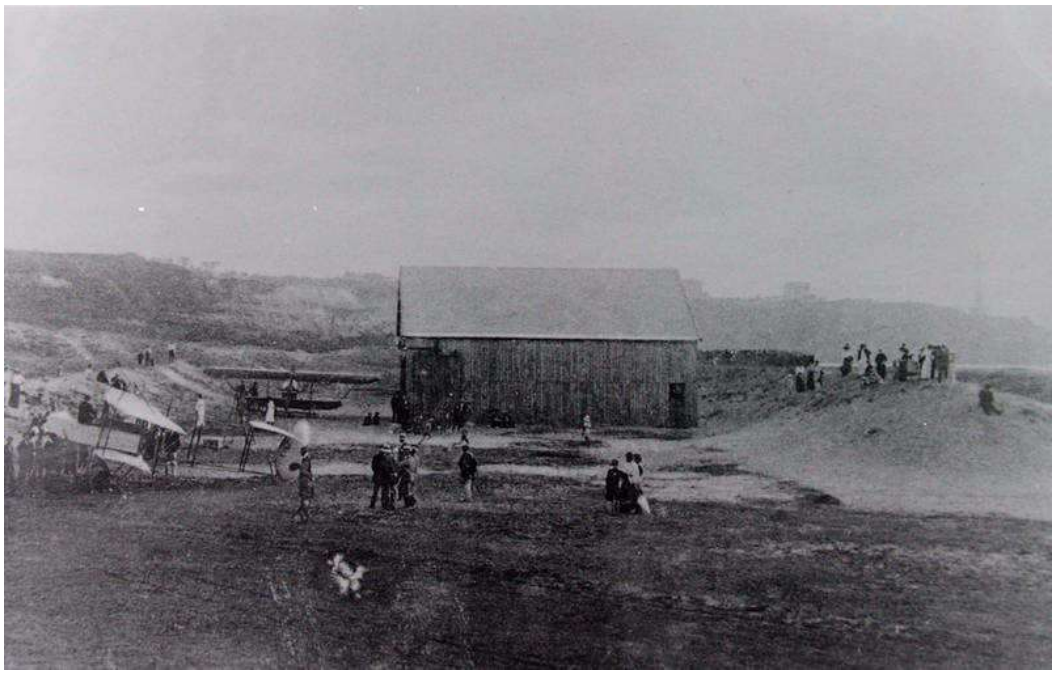
de la part des milieux français fut exacerbé entre les deux guerres.
De nos jours, le nom de Maurice Ravel est très présent à Ciboure et Saint-Jean-de-Luz : une cité scolaire, un auditorium, une Académie internationale de musique, et un festival de musique (fin août-début septembre en 2018 par exemple).

Le pianiste autrichien Paul Wittgenstein (1887-1961)

Georges GUYNEMER : ses débuts dans les Basses-Pyrénées, à Anglet et à Pau ([4])

En 1917 disparaissait George Guynemer, l'un des plus grands aviateurs, des « as » comme on disait, de la guerre de 14-18. Ce qu'on sait moins de son brillant parcours est qu'Anglet (sur la Côte basque) fut le lieu où le jeune homme prit la décision de s'engager dans l'aviation, et que c'est à Pau (en Béarn) qu'il prit ses premiers cours de pilotage.
Georges Guynemer commença sa scolarité comme pensionnaire au collège Stanislas à Paris. Ecolier frêle en raison des séquelles de l'entérite qu'il a contractée lorsqu'il était enfant, G. Guynemer enchaîne les ennuis de santé ; pour autant, il est turbulent et cette attitude est encouragée par les jeux scolaires. En effet, l'époque est à la formation de bons petits soldats par l'école républicaine. Les enseignements pour les garçons couvraient alors également le maniement des armes : l'escrime, le tir à la carabine, etc. autant de domaines où G. Guynemer se fait remarquer. En classe, ses talents sont moins évidents. L'été, G. Guynemer accompagne sa famille en vacances. Paul Guynemer, le père, choisit

d'ailleurs des destinations climatiques qui peuvent améliorer l'état de santé de son fils. C'est ainsi qu'à partir de mai 1914, la famille se retrouve à Anglet, dans la villa Delphine louée pour la saison. Quelques semaines après, la guerre éclate… Beaucoup de jeunes de l'époque avaient une fascination pour l'aviation débutante, pour G. Guynemer c'était même une passion. En juillet 1914, alors que l'Europe se prépare à la guerre, le jeune homme (il a à peine 19 ans) passe ses journées à aller voir décoller et atterrir les avions à la Chambre d'Amour et à Blancpignon (deux quartiers d'Anglet). En effet, depuis 1911, un petit aérodrome avait été aménagé sur la plage. La longue piste, droite et plate, avec un sable fin et compact empêchant les roues de s'enfoncer, offrait un existe de 3,5 kilomètres. Les aviateurs de Pau s'en servaient comme escale.



Aérodrome aménagé sur la plage de la chambre d'Amour à Anglet, quand Guynemer y allait voir l'aviation balbutiante.

Réformé en raison de sa faible constitution (il pesait alors 50 kg et était marqué par les séquelles de ses maladies infantiles) alors qu'il cherchait à s'engager, G. Guynemer rêve de participer à la guerre aux commandes de l'une de ces nouvelles machines volantes. Mais ce qui est un handicap pour l'infanterie, est un avantage pour l'aviation. Dans ces premiers aéroplanes, chaque kilo compte, comme pour les avions actuels d'ailleurs ! G. Guynemer va donc annoncer à sa famille qu'il voudrait être aviateur de guerre. La

bénédiction paternelle lui est acquise, et il se rend au bureau de conscription de Bayonne. Et sans surprise, la visite médicale conduit à ce qu'il soit ajourné en raison de sa maigreur. Paul Guynemer essaie de plaider la cause de son fils Georges, pour que celui-ci intègre… la cavalerie. Rien n'y fait. Dépité, Georges écrit à l'abbé Chesnais, préfet de division au Collège Stanislas : *« Dussè-je me coucher au fond d'un camion automobile, je veux aller au front : j'irai »*. Ni les recruteurs de Bayonne ni son père n'ont évoqué la possibilité de l'aviation de guerre. Il est vrai que l'armée de l'air n'est vraiment constituée qu'à partir de 1912. Mais à Anglet, G. Guynemer voit des aviateurs… Et finalement, puisque personne n'évoque cette possibilité, il prend les devants et accoste un pilote qui vient d'atterrir à Anglet pour lui demander comment s'engager dans l'aviation. Le pilote lui conseille de se prendre à Pau, où le capitaine Bernard-Thierry commande une école de pilotage. Plusieurs facteurs vont alors se conjuguer pour, finalement, G. Guynemer puisse intégrer cette école : l'ardeur du jeune homme et ses bonnes connaissances en mécanique, la recommandation appuyée de son père… Mais G. Guynemer n'est recruté que comme élève-mécanicien le 22 novembre 1914. Très vite, le poste de mécanicien ne suffit plus au jeune Guynemer qui demande à nouveau à son père de jouer de ses relations pour le faire devenir élève-pilote. Et l'ancien saint-cyrien connaissait plusieurs généraux susceptibles de lui accorder quelque passe-droit… Dans l'armée de la Troisième République, de tels « coups de piston » étaient monnaie courante. G. Guynemer devient ainsi élève-pilote le 26 janvier 1915. Le jeune homme effectue sa première sortie de roulage le 1er février, puis ses premiers vols en février-mars 1915. G. Guynemer a enfin atteint son but : voler sur un avion !

Le malingre Guynemer au pied d'un de ses coucous.

Même dans les airs, G. Guynemer est difficile à cadrer… un peu tête brûlée, un peu casse-cou. Mais nous sommes en pleine guerre et l'armée a besoin de pilotes. Georges poursuit donc sa formation aérienne. Le 21 mars 1915, il est envoyé à l'école d'Abord (Cher), où existe toujours une base militaire aérienne. En dépit d'une formation rapide et accélérée, G. Guynemer passe son brevet de pilote militaire.

Cantonné au rôle de patrouille et de renseignement, Georges Guynemer a, les premiers temps, peu de contacts avec les combats. A partir du mois de juillet, il effectue ses premières opérations de bombardements, et c'est à cette occasion qu'il est confronté à la première attaque allemande. Un certain Charles Guerder, qui accompagne Guynemer sur ce vol, est un mécanicien-mitrailleur de 23 ans, originaire de Moselle. Affecté à l'escadrille dite « des cigognes » (en raison de leurs incursions dans le ciel alsacien), il est associé à Georges Guynemer pour les sorties militaires. Si c'est le pilote qui est à la manoeuvre du monoplan Parasol Morane, c'est bien Charles Guerder qui est aux commandes de la mitrailleuse. Guerder touche mortellement l'aviateur allemand qui les avait pris en chasse, mais eux-mêmes, plombés par l'artillerie ennemi, doit se poser en catastrophe. L'équipe Guynemer-Guerder est récompensée de la médaille militaire le 4 août.

La suite de la carrière de Georges Guynemer est mieux connue, il nous paraît inutile de la développer, jusqu'à ce 11 septembre 1917 où il est abattu au-dessus de Poelkapelle (Belgique).

Guynemer : Voilà un exemple de destin brisé, de trajectoire coupée, à moins de 23 ans… et on sait que, comme lui, il y en a eu des millions de jeunes. Rappelons qu'en France, 27% des hommes de 20 à 27 ans ont été tués !

Si le département des Pyrénées-Atlantiques a pu se spécialiser dans l'aviation, on le doit avant tout à Pau, où les frères Wright ont pu faire leurs premières démonstrations en France. Les premiers élèves se recrutent chez les jeunes casse-cous de la bonne société en villégiature aussi bien à Pau que sur la Côte basque. A partir de 1917, l'aérodrome de la Chambre d'Amour accueillera une base militaire pour les hydravions.

Les traces du souvenir laissé par Guynemer sont encore palpables dans le Sud-Ouest, témoins :

- des rues ou avenues portant son nom à Anglet, Dax, Bordeaux, Pau, Castres, Toulouse, Montpellier,…
- des lycées professionnels portant son nom à Oloron (Pyrénées Atlantiques), Toulouse,…

La ville d'Anglet a célébré en automne 2017 la disparition de celui dont la vocation de pilote est née dans cette ville, par plusieurs animations et manifestations.

Jean-Pierre BRANA (Bayonne) : d'une guerre mondiale à l'autre ([8])

Brana est un nom répandu dans le Sud-Ouest, y compris de nos jours. Un groupe scolaire au nord de Bayonne est dénommée « Jean-Pierre Brana »… Mais qui était Jean-Pierre Brana ? C'est encore la guerre de 14-18, de ses conséquences sur les hommes, et de l'histoire de Bayonne dont il sera question à travers ce personnage.

Jean-Pierre Brana est né le 28 novembre 1894, à Saint-Esteben, un petit village du Pays basque situé sur la route allant d'Hasparren à St Palais (Pyrénées-Atlantiques). Sa mère Marie décède en 1900. Elle laisse 4 orphelins, dont le dernier Jean-Pierre Brana, âgé de 5 ans. Il sera élevé par sa sœur Romaine. Il est très bon élève et devient instituteur. Il se fait remarquer pour ses talents sportifs, en pelote et en rugby.

En 1914, c'est la guerre… il est très vite enrôlé et envoyé à Saint Cyr pour devenir officier. Presqu'à la fin de la guerre, le 9 juin 1918, jeune-lieutenant, sortant des tranchées à la tête de ses soldats, il est gravement blessé à la jambe droite, et laissé pour mort sur le champ de bataille. A cause de sa blessure, il ne pourra pas marcher plus de 500 m à pied jusqu'à la fin de sa vie.

Le soldat J.-P. Brana.
Ajout de sa main : « *Quel fourbi ! Et pourtant tout ce que je porte ordinairement n'est pas là* »

Après la Grande Guerre, J.-P. Brana reprend sa place dans l'enseignement primaire, il devient directeur d'école et il prend en charge les problèmes des basques. On l'appelle l'avocat des pauvres. Après la première arrive la deuxième guerre mondiale, tellement liée à la première qui en fut sa matrice. Certains historiens défendent le point de vue que l'ensemble des deux guerres fut un seul et même conflit, avec une interruption de vingt ans. Bayonne est en zone occupée, donc sous la botte allemande dès le début de l'été 1940. Pendant l'occupation allemande, J.-P. Brana prend une part active à la Résistance.
Il se marie avec Jeanne Angèle Etcheverry, qui l'épouse malgré sa mutilation. Ils ont deux enfants.
Lors de discours dédiés à la Grande Guerre, J.-P. Brana se pose en victime de la guerre dont il évoque la violence qu'il a personnellement vécue en première ligne ; ce faisant, il s'inscrit dans un courant pacifiste largement partagé par nombre d'instituteurs dans l'entre-deux-guerres. Extrait d'un de ses discours : *« Le héros est mort, l'invalide seul demeure… () Ne regardez jamais la guerre à travers cette atmosphère légendaire romanesque tissée de galons et de décorations. Considérez-là avec vos yeux les plus réalistes et vous ne verrez que ventres ouverts, figures en bouillie, membres déchiquetés, vos mamans qui pleurent, vos fiancées qui pleurent, les orphelins qui réclament leur père. () ».*
Alors qu'il n'appartient à aucun parti politique, mais de sensibilité de gauche, il devient maire de Bayonne lors des élections municipales d'avril-mai 1945. Maire de 1945 à 1947, il aura à gérer la terrible période de pénurie post-seconde guerre mondiale.
Grand invalide de guerre à 23 ans, J.-P. Brana fut fait officier de la Légion d'honneur en 1936, puis commandeur de la Légion d'honneur en 1945.

J.-P. Brana, maire de Bayonne à l'issue de la deuxième guerre mondiale.

Retiré de la vie politique pour raisons de santé, il sera jusqu'à sa mort respecté et consulté par tous. Il décède en 1972, il aura vécu 78 ans.
J.-P. Brana a écrit des textes qui parlent de la violence de la guerre, un exemple en est donné plus haut. A son avis, elle transforme les hommes, en bêtes sauvages, mêmes ceux qui ne sont pas violents. Il ne pardonne pas à la guerre ce qu'elle a fait de lui.
Voici un extrait de ce qu'il en disait : « *La guerre a fait de nous, non seulement des cadavres, des impotents, des aveugles. Elle a aussi, [...] réveillé en nous d'antiques instincts de cruauté et de barbarie. II m'est arrivé [...] à moi qui n'ai jamais appliqué un coup de poing à quiconque, à moi qui ai horreur du désordre et de la brutalité, de prendre plaisir à tuer. [...]* » (Extrait du « Discours de notre camarade Brana, directeur d'école à Bayonne, à l'occasion de la remise de la rosette qui lui était faite », Cahiers de l'Union fédérale,15 août 1936. Cité par Antoine Pros, Histoire sociale de la France au 20ème siècle, cours I.E.P., Paris, E.N.S.P., 1972-1973, pages 205-206).

Vincent MOULIA (Nassiet, Landes) : le seul rescapé du peloton d'exécution… ([12])

Le département des Landes, département rural s'il en est, a été touché par la tuerie de 14-18 plus que la moyenne : plus de 11 000 tués, soit 3,72% de la population totale ; un imposant ouvrage récent ([9]) liste tous les tués du département. Mais il y un landais dont l'histoire mérite d'être rappelée, c'est celui de Vincent Moulia, le seul condamné à mort pour mutineries en 1917 qui ait réussi à fuir.

Le soldat V. Moulia.

Né le 27 mai 1888 à Nassiet dans les Landes, Vincent Moulia a été mobilisé à Pau au 18ème RI en 1914. Il a été blessé au combat par deux fois. Il a reçu la croix de guerre en mai 1916 à Verdun et il est promu caporal. En 1917, le caporal Moulia prend part les 4 et 5 mai aux combats pour la prise de Craonne. Vingt officiers et 824 hommes du 18ème sont tués. Moulia est proposé pour une citation. Le régiment part alors en repos dans le Tardenois, à Villers-sur-Fère (aux confins de la Marne et de l'Aisne). Le 27 mai, jour de la Pentecôte, il fait chaud et on boit beaucoup. Les esprits s'échauffent à la nouvelle que le 18ème doit remonter en ligne à la place d'un autre régiment. Des troubles se produisent. Tout finit par rentrer dans l'ordre le lendemain soir. Douze soldats sont néanmoins traduits devant le conseil de guerre qui se tient à Maizy le 7 juin.

Cinq condamnations à mort sont prononcées dont celle de Moulia qui, malgré plusieurs témoignages en sa faveur, est reconnu « coupable d'avoir participé comme instigateur à une révolte commise sous les armes ».

Durant la nuit qui précède l'exécution, Moulia réussit à berner son geôlier, profite du désordre créé par un bombardement sur Maizy pour s'enfuir. Là débute une histoire rocambolesque, étalée sur plusieurs dizaines d'années.

Il se cache d'abord dans son village de Nassiet jusqu'en mai 1918. Sur le point d'être dénoncé, il passe en Espagne via le Pays basque. Il ne rentre en France qu'en 1936, expulsé par Franco car il a pris parti pour les républicains. Il bénéficiera plus tard d'une amnistie, mais sans retrouver ses droits de combattant. Moulia n'obtient la carte du combattant qu'en 1952, suite à l'intervention du maire de Pau. Lors d'une émission historique restée célèbre, Alain Decaux avait demandé : « *Qui rendra sa croix de guerre au caporal Moulia ?* ». Les journaux avaient enchaîné sur le sujet et, résultat de la puissance des médias, le 11 novembre 1979, à Nassiet, il reçoit à nouveau la croix de guerre des mains d'un ancien combattant de 14-18. Vincent Moulia est mort le 28 décembre 1984, le jour où on fête… les Saints-Innocents.

Alain Decaux adresse par « France-Soir » une lettre ouverte au ministre de la Défense

« Rendez sa croix de guerre à ce héros de 14-18 »

Monsieur le ministre,

C'est d'un combattant de 14-18 que je souhaite vous entretenir. L'un de ces millions de héros obscurs qui, dans la boue des tranchées, ont traversé un martyre sans exemple. A ce point que, aujourd'hui, quand nous en sommes au lisons le récit, l'effroi saisit notre esprit, cependant que nous nous répétons : « Comment est-ce possible ? »

Ce combattant, blessé lui-même, a sauvé son capitaine grièvement blessé sur le champ de bataille de Charleroi. On a fait légitimement de lui un caporal. Avec un seul camarade, à Urmont, lors de la trop célèbre offensive Nivelle, il a fait prisonniers huit officiers allemands. Pour cette action d'éclat, on lui a décerné la Croix de guerre. Disons que c'était la moindre des choses. A quelque jours de distance, il a été cité deux fois.

>>> Suite page 2

SOMMAIRE

Plaidoyer d'A. Decaux dans France-Soir pour réhabiliter V. Moulia.

Sur les dizaines de mutins de 14-18 condamnés à mort et exécutés, Vincent Moulia demeure le seul à avoir échappé au peloton d'exécution. Lui que l'institution avait condamné pour l'exemple, est finalement devenu le symbole de la résistance à l'arbitraire.

Un autre « gars du Sud-Ouest » faisait partie des cinq condamnés à mort en même temps que Vincent Moulia, il s'agit de Jean-Louis Laplacettes. Originaire d'Ardus (vallée d'Aspe), Laplacettes fut fusillé pour l'exemple le 12 juin 1917 (avec deux autres soldats), après dix jours d'enfermement et d'attente d'une remise de grâce, dans un silo à betteraves, en compagnie de Vincent Moulia. Son nom a été apposé sur le monument aux morts de son village natal en mai 2009.

Les sportifs du Sud-Ouest dans la guerre de 14-18 ([1])

Il nous est arrivé d'écouter des reportages radiophoniques ou télévisés où le commentateur commence par « *Ici le stade Maurice-Boyau à Dax* », ou « *Nous sommes en direct du stade Aimé-Giral de Perpignan* », ou encore « *Beau match en perspective au stade Armandie à Agen* »… Qu'ont de commun ces dénominations d'enceintes sportives ? Eh bien, elles portent le nom de sportifs connus à leur époque, joueurs rugby en l'occurrence, qui ont été tués au combat lors de la guerre de 14-18. La multiplicité de ces appellations, dans le Sud-Ouest comme en France, montre une nouvelle fois combien cette guerre meurtrière a touché toutes les catégories sociales et les traces mémorielles qui ont suivi et continuent jusqu'à nos jours.
Dans notre coup d'oeil furtif, commençons par le rugby, sport plus populaire que le football au début de la guerre en 1914.

Agen (Lot-et-Garonne).
Le stade, utilisé essentiellement par le club de rugby à XV (le SU Agen) porte le nom d'Armandie. **Alfred Armandie** (1884-2015) est celui qui a introduit le rugby à XV à Agen. Il est mort en septembre 2015 à Massiges (département de la Marne) alors qu'il servait au 22ème régiment d'infanterie coloniale.

Biarritz (Pyrénées-Atlantiques).

C'est communément Stade d'Aguilera qu'on appelle le stade où évolue l'équipe de rugby de Biarritz (le BO : Biarritz Olympique), et pourtant sa vraie dénomination est Stade Léon-Larribau. **Léon Jean Larribau** (1889-1916) était un demi de mêlée, ayant joué au CA Périgueux puis au Biarritz Olympique ; il fut international à six reprises (de 1912 à 1914). Larribau est mort au champ d'honneur le 31 décembre 1916 à Louvrement (près de Verdun). Le stade d'Aguilera (du nom du propriétaire du parc du même nom) fut rebaptisé Léon-Larribau en son honneur dans les années cinquante, mais il faut reconnaître que l'appellation Aguilera est davantage utilisée de nos jours. La plaque apposée sur la maisonnette qui sert de musée historique du Biarritz Olympique, à l'entrée à l'est du stade, est encore là de nos jours pour marquer cette mémoire de Léon Larribau (*cf.* photo dessous). On peut imaginer que l'appellation Léon-Larribau soit réaffectée au stade, plus officiellement, lorsque le complexe sportif dans lequel il se situe sera reconfiguré, comme c'est le projet à Biarritz. Il suivrait ainsi le chemin pris par le Stade d'Ernest-Wallon remplaçant Stade des Sept-Deniers à Toulouse, mais le complexe sportif d'ensemble y conservant l'appellation Sept-Deniers.

L'équipe de France de rugby, à Paris en 1912.
Le petit Larribau, au 1er rang, le 3ème en partant de la gauche.

Plaque actuellement sur la maisonnette qui sert de musée historique du Biarritz Olympique, à l'entrée à l'est du stade Aguilera

Dax (Landes).

La ville de Dax érigea en 1924 une statue à **Maurice Boyau** devant le stade municipal, sculpture en aviateur toujours bien visible à l'entrée. Capitaine du quinze de France, Maurice Boyau est mobilisé dès le début de la guerre dans l'infanterie, puis en 1915 il devient pilote après une formation. Maurice Boyau fut un as de l'aviation qui remporta 35 victoires contre l'ennemi. Il fut abattu à 30 ans, le 16 septembre 1918, soit deux mois avant l'armistice.

M. Boyau, aviateur.

Le stade omnisports a été rebaptisé Maurice-Boyau en 2000-2001, c'est le stade résidant de l'équipe de rugby à XV de la ville, l'US Dax. Il sert aussi pour d'autres manifestations sportives, par exemple comme point d'arrivée de ladite Feriascapade, course pédestre organisée depuis plus de vingt ans en ouverture des fêtes de Dax à la mi-août. Les coureurs ont ainsi l'occasion d'apprendre, en lisant au bas de la statue qui le représente en aviateur, qui fut Maurice Boyau.

Entrée du stade Maurice-Boyau à Dax.

Viella (Gers).

A l'occasion du 11-Novembre 2014, le conseil municipal de Viella dans le Gers a décidé de dénommer officiellement le terrain de sports de la commune, Stade Henri-Lacassagne. De qui s'agit-il ? **Henri Lacassagne**, né à Viella en 1883, a été quatre fois champion de France de rugby avec le Stade Bordelais UC. Il a été également deux fois international au poste de demi de mêlée. Mitrailleur, Henri Lacassagne a été tué dans son avion lors d'un combat aérien le 14 septembre 1918 à Saint-Michel, dans la Meuse.

Perpignan (Pyrénées-Orientales).

A Perpignan, trois stades rappellent ce que la France doit à ses joueurs de rugby : le stade Aimé-Giral, le stade Jean-Laffon, le stade Gilbert-Brutus.

Stade Aimé-Giral. Aimé Henri Jean Giral, né en 1895 à Perpignan et mort le 22 juillet 1915 à Somme-Suippe, est un joueur de rugby à XV ayant joué au poste de demi d'ouverture à l'Association Sportive Perpignanaise (ASP). À même pas 19 ans, Aimé Giral est le demi d'ouverture de l'ASP lors de la finale de 1914 contre le Stadoceste Tarbais ; c'est lui qui passe la transformation délicate de l'essai de l'équipe perpignanaise de la 76e minute de la finale, offrant ainsi le premier titre de champion de France à son club. Comme six autres de ses coéquipiers, l'Aspirant Aimé Giral, du 80ème Régiment d'Infanterie de Narbonne, est tué lors de la Première Guerre mondiale, 14 mois après la finale.

Le joueur Aimé Giral.

Le stade de Perpignan dans lequel évolue l'équipe de rugby à XV actuelle, l'USAP, porte aujourd'hui son nom, Stade Aimé-Giral.

Entrée principale du stade Aimé-Giral.

Stade Jean Laffon. De 1908 à 1940, le Stade de la route de Thuir a accueilli le club de rugby à XV de Perpignan. Le 12 février 1922, il devient le Stade Jean-Laffon, du nom du vice-président de l'AS Perpignan tombé au champ d'honneur lors de la première guerre mondiale. En son honneur, et en l'honneur des 7 joueurs du club tués pendant le tragique conflit, un monument aux morts sera dressé dans l'enceinte du Stade. Le club catalan, non propriétaire du stade, se repliera en 1940 sur le Stade Aimé-Giral (voir plus haut) dont il venait de faire l'acquisition. Le stade Jean-Laffon devint alors le stade du XIII catalan. À partir de 1962, le rugby à XIII prit ses quartiers au nouveau stade Gilbert-Brutus (voir ci-dessous).

Stade Gilbert Brutus. Le stade Gilbert-Brutus est un stade de rugby à XIII à Perpignan. Il est depuis 2007 le stade de l'équipe des Dragons catalans, club évoluant en Super League, le championnat européen de rugby à XIII.

Le stade porte le nom de Gilbert Brutus en mémoire du joueur, entraîneur, dirigeant et arbitre français de rugby à XV, né en 1887 à Port-Vendres et, pour fait de guerre, décédé le 7 mars 1944 à Perpignan. Gilbert Brutus fut observateur en ballon pendant le conflit de 14-18, frôlant plusieurs fois la mort avant de la trouver, trente ans plus tard, héroïque résistant, sous les tortures de la Gestapo.

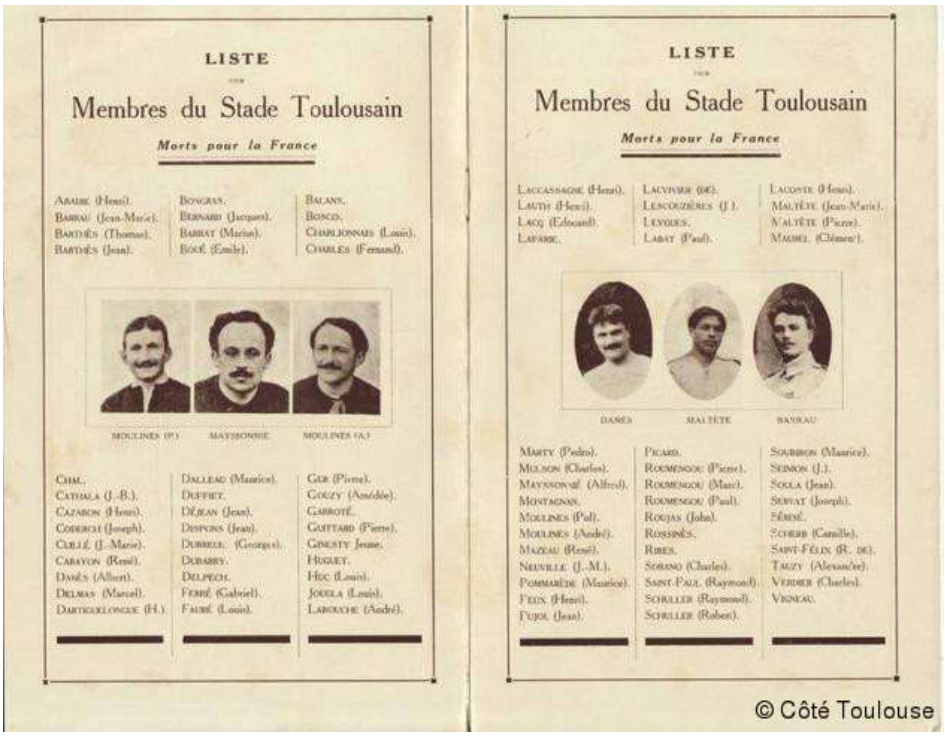
Le joueur G. Brutus.

Entrée principale du stade Gilbert-Brutus.

Toulouse (Haute-Garonne).

Dans la grande histoire du rugby tricolore, le nom d'**Alfred Mayssonnié** (1884-1914) est également resté célèbre. « *C'était le capitaine de l'équipe de Toulouse. Elle était déjà très prestigieuse car elle était championne de France en 1912. Il a été érigé en héros de la guerre* », raconte Rémy Pech[12]. Ce demi de mêlée ou d'ouverture, qui avait disputé le premier match de l'équipe de France dans le Tournoi des Cinq nations en 1910, est incorporé dès le début du conflit au 259ème régiment d'infanterie ; il est tué d'une balle dans le cœur le 6 septembre 1914 dans la Meuse.

Pour honorer sa mémoire et celles des autres sportifs toulousains morts aux combats, le monument d'Héraklès a été construit en 1925 dans la Ville rose. « *Tous les ans, le 11 novembre, il y a une cérémonie à cet endroit avec des membres du Stade toulousain* », précise Rémy Pech. Le 25 avril 1925 à Toulouse, eut lieu en effet l'inauguration du monument aux morts du Stade toulousain. Tandis que, dans un silence absolu, sont égrenés les noms les noms de ses 81 camarades morts au combat, Marcel Frédéric Lubin-Lebrère, joueur de rugby international et miraculé de la guerre, répondit simplement pour chacun d'eux timbre fort et accent rocailleux : « *présent !* »



[12] Professeur émérite d'Histoire de l'université Jean-Jaurès de Toulouse. Membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

« Héraklès archer » par Antoine Bourdelle. Monument en mémoire des sportifs morts à la guerre de 1914-1918, Toulouse. Erigé en 1925 sur l'instigation de Paul Voivenel, médecin toulousain passionné de rugby, à qui l'on doit par ailleurs les premiers travaux sur les conséquences psychiques des traumatismes vécus par les soldats.

Cahors (Lot).

Lucien Desprats (1889-2016) était un grand sportif et excellent rameur de l'Aviron cadurcien, pilote pendant la Grande Guerre. Il pratiquait aussi le rugby. Mobilisé dès 1914, Lucien Desprats fut affecté dans l'aviation au 10ème régiment d'infanterie. L'appareil de ce sous-officier fut abattu au-dessus de Bethincourt (Meuse) le 9 novembre 1916 ; il réussit à atterrir mais décéda dans l'ambulance dans l'heure qui a suivi.

En 1919, l'Aviron cadurcien crée une section rugby dont le stade se trouve face à l'Aviron dans l'île de Cabessut. Le 16 janvier 1921 a eu lieu l'inauguration du stade, au nom de Lucien Desprats.

Cambo-les-Bains (Pyrénées-Atlantiques) ([6]).

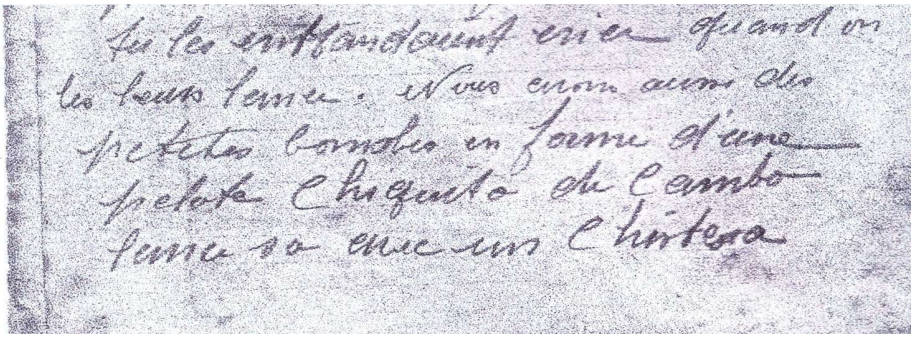
Joseph Apesteguy (1881-1950), surnommé « **Chiquito de Cambo** » [13], est certainement le joueur de pelote basque à chistera[14] le plus célèbre. Champion du monde de la spécialité très jeune, à 17 ans, (de cette époque date son surnom Chiquito = Le petit), il conservera le titre sans discontinuer de 1900 à 1914, puis de 1919 à 1923. Vous avez compris que l'interruption est due à sa mobilisation pendant la guerre.

Chiquito s'engage dans l'armée française dès août 1914 ; comme la plupart des basques, il est incorporé au 49ème régiment d'infanterie de Bayonne. Il participa à toute la campagne contre l'Allemagne (notamment aux combats du Chemin des Dames de 1915) et fut même blessé. Une légende est attachée au nom de Chiquito et à son action lors de la guerre, je l'ai toujours entendue durant mon enfance (au Pays basque). Chiquito était mitrailleur et lanceur de grenades dans les tranchées. A 33 ans, il était dans la force de l'âge et, comme nous l'avons dit, champion du monde en titre. Une citation de mars 1917 le qualifie de *« grenadier d'élite ».* Plusieurs témoignages indiquent qu'il lançait des grenades avec la *bolea* (modèle ancien de chistera) qu'il avait emportée sur le front. Ces grenades étaient des petites bombes en forme de pelote, de près d'un kilogramme. La distance parcourue par ces lancers était au moins 60 m, bien au-delà des 20 m atteints par un lancer à la main, ce qui surprenait les combattants allemands. Le journal d'un soldat allemand de 14-18 raconte à sa famille *« qu'il recevait des grenades lancées de loin par un français avec un panier d'osier ».*

---

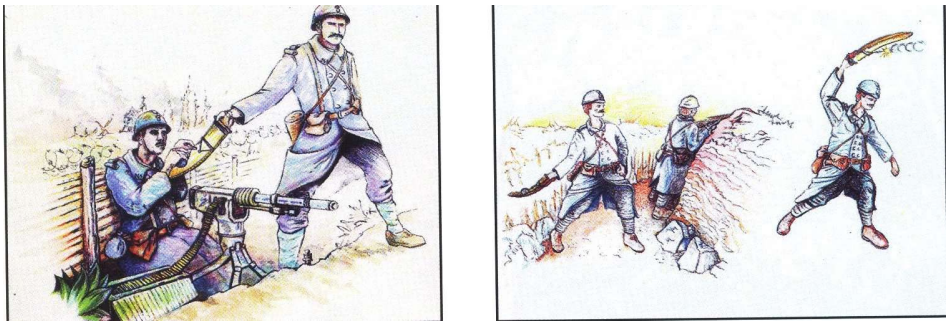
[13] Cambo ou Cambo-les-Bains est une bourgade située à 15 km de la frontière espagnole, à une demi-heure de route de la Côte basque. De 2000 habitants environ en 1914-1918, elle est passée à plus de 6000 habitants aujourd'hui. On ne peut parler de Cambo sans évoquer Edmond Rostand … Celui-ci mourra de la grippe espagnole le 2 décembre 1918, âgé d'à peine 50 ans.

[14] Le *chistera* est un panier en osier en forme d'ongle, appelé aussi « gant », prolongeant le bras lors de la pratique de l'une des spécialités de pelote basque *(« joko garbi »* ou *« petit gant », « grand gant », « cesta punta »,…).*



Extrait d'une lettre envoyée à sa famille par un basque, datée du 1er février à Vendresse.

Petite bombe ou grenade en forme de pelote



Simulation d'un lancer de grenade par Chiquito de Cambo, aidé d'un soldat

Après la guerre, Chiquito lui-même n'en parlait pas,… Il a d'ailleurs mal fini, pauvre, vivant de subsides et d'aides publiques.

Des recherches et témoignages exhumés récemment ([6]) laissent à penser que ce qui a été décrit plus haut n'est pas une légende mais bien une histoire vraie.
La mémoire de Chiquito de Cambo est encore vivace au Pays basque : noms de rues dans plusieurs villages ; sa tombe, une stèle commémorative, un trinquet et une brasserie à son

nom, à Cambo-les-Bains, sa ville natale. A Paris, c'est le fronton construit pour les Jeux Olympiques de 1924 qui porte son nom.

Conclusion

Les quelques exemples que nous avons présentés, que l'on pourrait multiplier à l'infini, y compris en se limitant au « Grand Sud-Ouest », montre combien la Grande Guerre a été une grande « bifurcation de l'Histoire » pour beaucoup de jeunes français du début du XXème siècle : trajectoires de vie stoppées net, suites de vies bouleversées. Les éléments de mémoire qui subsistent de nos jours (plaques commémoratives, dénomination d'édifices publics comme les stades) doivent être l'occasion, chaque fois que l'occasion se présente, de faire de la « pédagogie de la mémoire » sur cet événement terrible qui a marqué par ses conséquences tout le XXème siècle, et qui a encore des effets induits, à retardement, cent après.

Références

1. *Le sport sur tous les fronts.* L'Equipe magazine, spécial centenaire 1914-1918, n° 1672, août 2014.

2. *La guerre de 14/18 à travers la lecture du Courrier de Bayonne et du Pays basque.* Fascicule Buruxkak 1, publication de l'association Culture-Patrimoine de Saint-Pée-sur-Nivelle (Pyrénées-Atlantiques).

3. *Senpere in memoriam.* Fascicule Buruxkak 10, publication de l'association Culture-Patrimoine de Saint-Pée-sur-Nivelle (Pyrénées-Atlantiques).

4. S. Micoud. *Georges Guynemer, Episodes 1 à 6*, in La Semaine du Pays basque (hebdomadaire), novembre-décembre 2017.

5. E. Rousseau-Plotto, *Maurice Ravel, compositeur et soldat,* in *La première guerre mondiale entre Nivelle et Bidassoa. Témoignages d'une époque.* Sous l'égide de Jakintza. Editions Arteaz (2017). Pour une biographie détaillée, voir *Ravel, portraits basques*, du même auteur, réédition augmentée d'un ouvrage, publié chez Atlantica en 2016.

6. Guy Lalanne, *Joseph Apesteguy, dit Chiquito de Cambo,* in *La première guerre mondiale entre Nivelle et Bidassoa. Témoignages d'une époque.* Sous l'égide de Jakintza. Editions Arteaz (2017).

7. J.-C. Buisson, *1917, l'année qui a changé le monde*. Editions Perrin (2016).
8. *Qui est Jean-Pierre Brana ?* EB@N, le portail de l'action éducative de Bayonne (Avril 2014).
9. *10000 landais morts pour la France en 1914-1918.* Publié sous l'égide du Centre Généalogique des Landes, Société Borda de Dax. Editions Atlantica.
10. *Monuments aux morts du Pays basque de la Grande Guerre*. Publié sous la direction de J. Pontet sous l'égide de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne. Editions Koegui (2016).
11. E. Mailharrancin, *Les Basques au Chemin des Dames. La prise de Craonne et les mutineries de 1917.* Editions Elkar (2017).
12. Vincent Moulia, in *www.meslandes.fr/vincent-moulia-evade-pour-lexemple/,* septembre 2015.
13. *1918, Comment la guerre nous a changés.* Revue L'Histoire, numéro spécial de juillet-août 2018.

LE 11 NOVEMBRE 1921 A HASPARREN

Par Beñat ÇUBURU-ITHOROTZ[15]

Cela faisait trois ans que le premier conflit mondial, la Grande Guerre comme on l'appelait déjà, était terminé. Hasparren[16] s'apprêtait à rendre hommage à ses 198 morts ou disparus et à ses 52 « gueules cassées », tous ces mutilés, marqués à vie par ce qui reste l'une des plus effroyables tragédies du 20e siècle.

Des milliers de communes érigèrent des monuments pour perpétuer la mémoire des poilus. On inscrirait dessus les noms de ces soldats « Morts pour la France ». Hasparren eut le sien, ni plus beau, ni plus laid que d'autres car il répondait aux canons architecturaux et esthétiques de l'époque mais il fit la fierté de la commune car il fut entièrement financé par des dons et une petite subvention municipale.

Si aujourd'hui on songe à le déplacer dans un souci de réaménagement urbain, lors du choix de son emplacement en 1920, il ne faisait aucun doute qu'il devait occuper une place centrale. Le conseil municipal décida donc de l'ériger sur la « Place des Tilleuls », en lieu et place de l'ancienne bascule ou « Poids public » qui fut démonté et reconstruit ailleurs.

Il coûta près de 52000 francs (frs), ce qui représentait une somme importante lorsque l'on sait que le budget primitif de la commune pour cette même année 1921 était de 89025 frs. Mais peu importait, le traumatisme était tel, les quatre années de conflit avaient été si dures pour tous que l'on ne pouvait regarder à la dépense.

---

[15] Professeur à l'Institut Universitaire de Technologie de Bayonne.

[16] Hasparren est une grosse bourgade à l'intérieur du Pays basque, à 25km de Bayonne. En 1914, elle a 5 500 habitants, un nombre qu'elle conservera jusqu'à la fin du 20ème siècle.
Dans le texte, *Haspandar* ou *Hazpandar* signifie : habitant d'Hasparren.

Vue actuelle du monument (façade sud)

1. La Grande Guerre

Les Haspandars furent mobilisés et rejoignirent leurs affectations comme des millions d'autres soldats (la France mobilisa dès le 2 août 1914, 3,6 millions d'hommes et Hasparren en compta plus de sept cents tout au long du conflit). Pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils quittaient le village et ils se retrouvèrent sur la ligne de front, dans le nord de la France. Des Haspandars qui avaient émigré revinrent de leur exil américain, répondant aussi à l'appel de la mobilisation. Parmi ceux qui n'eurent pas à revenir, il s'en trouva qui s'associèrent à leur manière au malheur des familles ayant perdu un proche à la guerre dès la première année des combats. Ainsi Gratien Daguerre, émigré à Cuba vers 1894 et qui s'y était enrichi. Il fit deux dons de 1000 frs chacun et demanda qu'ils soient distribués dans sa commune d'origine. On fit une liste des familles ayant perdu un de ses membres à la guerre et chacune reçut 10 frs. Un autre émigrant, Martin Artieda résidant à Guayaquil en Equateur fit un don mensuel de 50 frs de novembre 1915 à mars 1917.

Cinq familles différentes furent sélectionnées chaque mois et reçurent chacune 10 frs durant cette période.
Les nouvelles qui parvenaient du front n'étaient pas nombreuses : les familles recevaient du courrier et à la mairie, on affichait les télégrammes émanant du Ministère de la Guerre qui signalaient la position des différents régiments et leur engagement dans les combats. Les avis de décès et de disparition étaient transmis par le chef de corps au maire à qui l'on demandait d'annoncer la terrible nouvelle à la famille avec le plus grand ménagement (900 Français et 1300 Allemands mouraient chaque jour).

La première année de conflit fut la plus terrible : durant les cinq mois de guerre de 1914, 47 Haspandars furent tués, la plupart dans le département de l'Aisne. En 1915, la commune perdit 40 hommes, 33 en 1916, 35 en 1917 et 40 en 1918. Quatre autres soldats sont morts après l'armistice des suites de blessures de guerre ou de « maladies contractées aux armées ». Au total, 198 victimes qui laissèrent 11 veuves avec de deux à quatre enfants et 14 familles qui perdirent plus d'un membre.
Le bilan pour la France fut des plus lourds : 1 357 800 tués, 3,5 millions de blessés, 630 000 veuves et 1,1 million d'orphelins. Du côté allemand, les pertes étaient tout aussi édifiantes avec 2 millions de morts.

2. Le projet de monument aux morts

On imagine sans peine le traumatisme vécu par la population, une situation que connurent toutes les communes des pays belligérants. Le conseil municipal d'Hasparren du 15 décembre 1918 s'en émut et sur proposition du maire de l'époque, M. Pierre Broussain, décida « qu'un monument sera élevé sur une des places publiques de la commune pour transmettre à la postérité le souvenir des citoyens de Hasparren *Morts pour la France Victorieuse* pendant la Grande Guerre de 1914-1918 et séance tenante nomme une commission composée de conseillers municipaux à l'effet d'étudier cette question. »
La commission se mit au travail et décida de lancer une souscription publique au sein de la commune. Les monuments de l'époque étaient proposés sur catalogue par diverses sociétés françaises et pouvaient se décliner en modèles de pierre d'origines diverses et les ornementations proposées pouvaient varier selon le budget dont disposaient les communes.

Modèle de monument proposé par la société « Marbreries Générales » de Paris avec variantes, proche de celui retenu par la commission à Hasparren
(sources : Archives communales de Hasparren)

Au lendemain de la guerre, le marché qui se présenta à ces marbriers, sculpteurs et artistes était juteux et de nombreuses petites entreprises virent le jour lorsque l'on commanda les premiers monuments aux morts de la guerre de 1914-1918. Les maisons qui avaient pignon sur rue depuis longtemps voyaient d'un mauvais œil cette concurrence nouvelle et elles n'hésitèrent pas à user de stratagèmes commerciaux pour conserver un grand nombre de commandes. De nombreuses polémiques apparurent sur l'esthétique et sur la qualité des monuments réalisés.

Autre modèle de monument avec variantes proposé par la société « Marbreries Générales » de Paris (sources : Archives communales de Hasparren)

Il semble que dans plusieurs régions on n'ait pas hésité à faire appel à des entreprises allemandes qui proposaient des tarifs plus intéressants. Ce ne fut pas du goût de leurs concurrentes françaises qui rappelèrent avec force courriers et tracts que peu de temps avant « le boche » avait tué des compatriotes.

Compléments décoratifs aux monuments, proposés par la société « Marbreries Générales » de Paris (sources : Archives communales de Hasparren)

Pour le monument d'Hasparren, on fit appel à un architecte bayonnais, Albert Saint-Vanne mais la qualité et les dimensions du projet allaient dépendre des sommes ramenées par la souscription publique lancée dans la commune et outre-Atlantique, parmi les Haspandars émigrés. La souscription organisée dans les divers quartiers d'Hasparren permit de récupérer 10700 frs, Gratien Daguerre, le riche tanneur de Gibara à Cuba fit don de 5000 frs, Jean-Pierre Choribit, adjoint au maire et qui possédait une tannerie et une fabrique de chaussures à Chillán au Chili, put réunir 2700 frs parmi les Haspandars qui y travaillaient. Enfin, la colonie basque de Montevideo en Uruguay lança également une souscription pour les Haspandars morts à la guerre. Avec les intérêts divers, les placements en bons de la défense ainsi qu'une subvention municipale de 3000 frs, le total des sommes recueillies fut de 24194 frs. On espérait également recevoir une subvention de l'Etat.

Le 18 mars 1920, l'architecte Albert Saint-Vanne transmit à la commission les plans et devis de trois projets en lui demandant de se déterminer pour l'un d'eux. Les deux premiers présentaient un monument en forme d'obélisque et seuls les ornements proposés les différenciaient, le troisième était une stèle en forme d'obus. Ce furent des considérations artistiques et financières qui guidèrent le choix de la commission. Elle choisit le premier projet qui était décrit ainsi par l'architecte concepteur :

« Autour du soubassement sont encastrées 10 stèles basques (3 devant, 3 derrière et 2 de chaque côté) possédant chacune un motif différent de décoration et au socle de chacune on pourrait inscrire les noms des 10 quartiers d'Hasparren. Sur le socle de l'obélisque et du côté de la façade principale, seulement serait en relief une croix basque.
La partie pyramidale de l'obélisque recevrait à son sommet une croix de guerre (décoration qui fut instituée au cours de la guerre en 1915), dans la partie inférieure les millésimes 1914-1918 avec au-dessous l'inscription en langue basque :
Gerla handian
Hil diren *(A ses enfants morts à la Grande Guerre, Hasparren reconnaissante)*
Bere haurrei
Hazparne eskerdun
La hauteur du monument serait de 5,85m au-dessus du sol du trottoir actuel. »

Façade principale (ouest) du monument

L'architecte terminait en communiquant une estimation du prix selon que le monument serait exécuté en pierre d'Arudy, en pierre de Cambo, de Vilhonneur ou de Château-Gaillard.
La commission choisit la pierre d'Arudy pour l'obélisque, demanda de rajouter quatre marches qui seraient taillées dans de la pierre de Cambo et fit sculpter également un glaive et des palmes. Il convient ici de s'arrêter sur les symboles qui ornent ce monument. L'obélisque, dressée vers le ciel fait partie de la tradition des pierres levées et remonte aux temps les plus anciens. Il est signe de fécondité et fixateur d'esprit. Le glaive est un symbole militaire et la palme de laurier était un emblème de la gloire guerrière mais les palmes confèrent aussi une dimension religieuse à ce monument. En effet elles rappellent les habitants de Jérusalem accueillant Jésus avec des palmes et les martyrs morts pour la foi. Elles montrent donc la grandeur des soldats morts pour la Patrie.

La commission fit rajouter une grille pour protéger le monument et affirmer son caractère de lieu sacré et demanda que la croix basque figure dans une croix religieuse sculptée de type bas-navarraise qui, comme les stèles, s'inspirait de l'architecture funéraire basque.
Ce détail aurait pu avoir de fâcheuses conséquences car les projets de monuments devaient obtenir l'aval des autorités avant le démarrage des travaux. Un emblème religieux (la fameuse croix) devant figurer sur le monument, le Préfet ne valida pas les plans et devis d'Hasparren. Le sous-préfet demanda par courrier que le projet de monument soit mis en harmonie avec les instructions ministérielles et que les prescriptions indiquées pour l'érection de monuments aux morts soient observées.

Détail de la façade principale avec la croix, sujet de polémique

Le conseil municipal fit appel de la décision au printemps 1921 et voulant inaugurer le monument pour le 11 novembre de la même année, passa outre en demandant à l'architecte de lancer les travaux. Il décida également de ne plus solliciter la subvention de l'Etat « attendu que la souscription publique a rapporté 27000 frs, que la subvention communale est de 3000 frs, que le devis est de 30000 frs et que la commune désire que ce monument soit entièrement son œuvre. »

Finalement le Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts - le plus tard très controversé Léon Bérard – confirma par courrier au préfet le refus d'autorisation attendu que le monument comportait un emblème religieux et qu'il serait érigé sur une place publique. Il se conformait ainsi à la jurisprudence suivie par le Ministère de l'Intérieur depuis le vote de la loi du 9 décembre 1905 déclarant la séparation de l'Eglise et de l'Etat. En effet, l'article 28 de cette loi précise qu'il est interdit d'apposer aucun emblème religieux sur des monuments publics ou en quelque emplacement public que ce soit, à l'exception des édifices servant au culte, des terrains de sépultures, dans les cimetières, des monuments funéraires ainsi que les musées ou expositions.

Mais ce courrier de refus définitif qui est daté du 19 novembre 1921 fut rédigé trop tard :

le monument d'Hasparren fut bien inauguré le vendredi 11 novembre 1921. Le coût final du monument fut bien supérieur au devis initial puisqu'il représenta 51921,83 frs. L'architecte avait bien proposé de procéder à quelques modifications pour réduire le coût (remplacement des quatre marches en pierre de Cambo par un talus de verdure garni de fleurs, remplacement de la gravure des noms des soldats morts à la guerre sur le monument par des plaques gravées qui seraient disposées à la mairie) mais la commission jugea qu'il fallait mener jusqu'au bout le projet initial et donc de consentir un effort financier.

Détail de la façade sud avec gravure du nom des soldats morts à la guerre

Les entreprises qui participèrent à l'érection du monument étaient toutes des entreprises locales, d'Hasparren : Goycotchea Frères pour le soubassement et la maçonnerie (5598,70 frs), de Cambo : Lacoste pour la fourniture de la pierre de Cambo (6878,90 frs) et de Bayonne : Caplane pour la taille, le polissage et l'encausticage de la pierre d'Arudy (19690 frs), Lavignasse pour la pose de la grille en fer forgé (12000 frs), Déchan pour le transport (1610 frs) et de Véquy pour la peinture (2098,40 frs). Quant aux honoraires de l'architecte, ils s'élevèrent à 2614,80 frs et trois entreprises furent sollicitées pour la cérémonie de l'inauguration : Bidaud pour les fleurs (700 frs), Arnaud pour l'électricité (611 frs) et Lafargue pour les décorations du monument (120 frs).

3. La cérémonie de l'inauguration du monument

Après trois ans de recherche de fonds et de tractations, le monument allait être dévoilé. On lança des invitations aux autorités : le sous-préfet déclina la sienne mais le sénateur Le Barillier vint, ainsi que les députés Guichenné, Choribit et Ybarnegaray et le Général commandant la subdivision de Bayonne et le colonel du 49ème Régiment d'Infanterie de Bayonne. Sur le plan local, on invita les conseillers municipaux, le Dr Larraidy, les fonctionnaires, le curé doyen, le Supérieur des Missionnaires, le Directeur du Collège St Joseph et le Directeur du patronage.
Voici la description de la journée telle qu'elle avait été prévue par la commission et votée par le conseil municipal (M. Jean Larremendy avait succédé à M. Pierre Broussain décédé) :
« Mr le Maire porte à la connaissance du Conseil municipal que l'inauguration du monument élevé à Hasparren pour perpétuer le souvenir des enfants de la commune morts pour la France pendant la Grande Guerre de 1914-1918 aura lieu le 11 novembre 1921 à 14h.
Il estime qu'il y a lieu de donner à cette cérémonie toute la solennité qu'elle comporte. La population sera invitée à prendre part à cette manifestation patriotique.
La Commission du monument a décidé que le cortège serait formé de la façon suivante :
Formation du cortège devant la Mairie à 14h.
Ordre du cortège
1er groupe
La clique de Hasparren (tambours et clairons avec drapeau)
Les élèves des écoles publiques

Les élèves des écoles libres

2ème groupe
Un gendarme
Les pupilles de la Nation (avec insignes)
Les mutilés de guerre (avec insignes et drapeau)
Les combattants

3ème groupe
Le Garde de ville en tenue
Les autorités civiles et militaires, les fonctionnaires

4ème groupe
Un gendarme
Le Public (les hommes)

5ème groupe
Le Public (les femmes)

Le cortège dans cet ordre se rendra à l'église où aura lieu la cérémonie religieuse. A l'issue de la cérémonie religieuse, le cortège dans le même ordre parcourra la Rue Montante, la Place du foirail et le Rue de la Mairie.
Pendant le défilé devant le Monument les enfants des écoles et les pupilles de la Nation déposeront sur les marches les fleurs dont ils seront porteurs ; ils seront ensuite rangés au fond de la place des Tilleuls, le long de la maison Yaureguizahar. Les autorités et les fonctionnaires encadreront le monument. Les pupilles de la Nation, les mutilés et les combattants feront face au monument. Le public se placera dans les rues. »

La cérémonie d'inauguration se déroula ensuite de la manière suivante :

- Bénédiction du monument.
    - Remise du monument à la Ville par le Président de l'Union des Combattants de Hasparren.
    - Acceptation par le Maire et allocution de celui-ci.
    - Appel des Morts par le Président de l'Association des Mutilés qui à la fin de l'appel prononça les paroles suivantes : « Tous morts au champ

d'Honneur ». Paroles qui furent répétées par tous les enfants.

- Discours.
- De Profundis.
- Dislocation.
- Lunch à la mairie pour les invités.

Les mutilés furent invités à se rendre à l'Hôtel de France où un banquet leur fut servi. On prépara un goûter pour les enfants ayant participé à la cérémonie. Quelques bouteilles de vin, de limonade et des gâteaux furent envoyés au patronage pour la clique. Les gendarmes ne furent pas oubliés : ils reçurent quatre bouteilles de Sauternes et une de St Honoré.

36000 monuments furent construits en France de 1920 à 1925. Chacun était propre au village dans lequel il avait été construit mais on retrouve des caractéristiques identiques pour tous :

- Un hommage unanime : pour la première fois, on élevait des monuments non plus à la seule gloire des chefs militaires mais à la mémoire de tous les combattants.
- Un effort collectif : Le monument d'Hasparren coûta au final bien plus que les 30000 frs sur le devis de l'architecte Saint-Vanne, 51921,83 frs très exactement. La différence fut réglée par le Dr Jean Lissar, conseiller général de l'époque et qui présidait la commission pour le monument. Sa contribution personnelle fut de plus de 27000 frs. Mais il fut avant tout possible grâce à l'effort de tout le village.
- Un enjeu commercial et une œuvre d'art : les monuments érigés à l'époque coûtèrent de 2000 à plus de 300000 frs et les commandes affluèrent. Les projets devaient être soumis à l'approbation d'une commission qui donnait des avis pour améliorer leur qualité esthétique.
- Un emplacement : la plupart des monuments furent installés sur la place publique et près de l'église. Les autres trouvèrent leur place dans les cimetières.
- Une inauguration : elle était organisée partout avec lustre et force discours.
- Un type : la plupart, par souci financier, représentent une obélisque surmontée d'une croix de guerre, d'une urne funéraire ou d'un coq gaulois. Pour

celui d'Hasparren, si l'on ne se priva pas de toute la symbolique en vogue à l'époque, on voulut aussi puiser dans les racines du village en imposant les stèles et croix basques, les noms des quartiers, une pierre de la région et surtout des symboles religieux au risque de se voir refuser l'agrément des autorités.

Plaque rajoutée sur la façade sud avec gravure du nom des soldats morts lors de la 2ème guerre mondiale

A travers ces monuments, on rendait hommage aux disparus et on proclamait haut et fort la victoire. Peu de voix pacifistes s'élevèrent à l'époque, peu de symboles pacifistes aussi sur ces monuments. On ne se doutait pas que, deux décennies plus tard, la folie meurtrière de l'Homme allait encore plonger dans le deuil de nombreuses communes. Le monument d'Hasparren prit son aspect presque définitif en recevant les noms des soldats de la commune morts lors du conflit mondial de 1939-45.

TITRES ET RESUMES

Germain, Michel et Nicole SICARD
« L'attaque du Mont Cornillet en mai 1917 »
La relation de Michel et Germain Sicard avec Laurent Sicard, personnage principal de cet article, est encore plus proche que celle évoquée communément de nos jours, puis qu'il s'agit de leur père ! En mai 1917, un des épisodes les plus atroces de la guerre de 14-18 se déroulait dans ladite Champagne Pouilleuse, la « tragédie du Mont Cornillet ». Nous avons ici un témoin direct, Laurent Sicard, écrivant régulièrement des lettres à sa famille, à sa mère. Son émouvante et dure narration de la prise du Mont Cornillet est sensiblement différente des documents officiels ; elle fournit une documentation précieuse à l'historiographie de la première guerre mondiale.

Françoise BESSON
« Les mariés de l'an 14 à Toulouse. Une histoire simple pour raconter la guerre »
Du mariage juste avant le début de la guerre en 1914 jusqu'au retour du mari du front en 1919, cette histoire familiale pyrénéenne toute simple raconte un peu cette terrible guerre, du silence assourdissant de la mort jusqu'au silence de l'amour et de la vie. Sont évoquées de manière originale et personnelle le rôle des transmissions pendant la guerre, la relation épistolaire avec la famille à l'arrière, la confection d'objets d'art sur le front à partir du petit matériel de guerre sur place.

Pierre ALQUIER
« La grippe espagnole à Toulouse en 1918-1919 »
La grippe espagnole ou « Grande Tueuse » est aujourd'hui considérée comme un des évènements les plus dramatiques de l'histoire médicale. L'objectif du présent article est essentiellement l'étude de cette grippe espagnole dans notre ville, Toulouse. Elle est précédée de la présentation de la pandémie grippale de 1918-1919 dans un contexte général. Pour étayer ce travail, diverses sources ont été consultées : ouvrages d'époque, archives, journaux médicaux et régionaux, publications médicales.

Jean-Baptiste HIRIART-URRUTY
« Traces de la guerre de 14-18 dans le Grand Sud-Ouest à travers quelques personnages »
Par le biais de quelques personnages du monde ses arts, du sport, de la politique, tous liés au Grand Sud-Ouest, nous montrons comment la première guerre mondiale a pu affecter les trajectoires de vies des hommes au début du vingtième siècle, comment les événements de la guerre ont eu des conséquences durables après la fin de la guerre, et les traces laissées par ces faits et personnages y compris de nos jours.
La présentation est faite sous forme de « vignettes » historiques indépendantes, allant d'un domaine à l'autre (arts, sports, politique), chacune illustrant un ou plusieurs des points annoncés au-dessus.

Beñat ÇUBURU-ITHOROTZ
« Le 11 novembre 1921 à Hasparren »
Dans l'immédiat après-guerre, à travers l'exemple de l'érection du monument aux morts à Hasparren (Pays basque) sont illustrées les volontés et les difficultés inhérentes à cette entreprise : un désir fort de perpétuer la mémoire des morts à la guerre de la commune, la difficulté à trouver des financements (d'où l'appel à la diaspora basque en Amérique latine), le contournement de certaines consignes ministérielles comme celle interdisant les signes religieux sur les monuments.